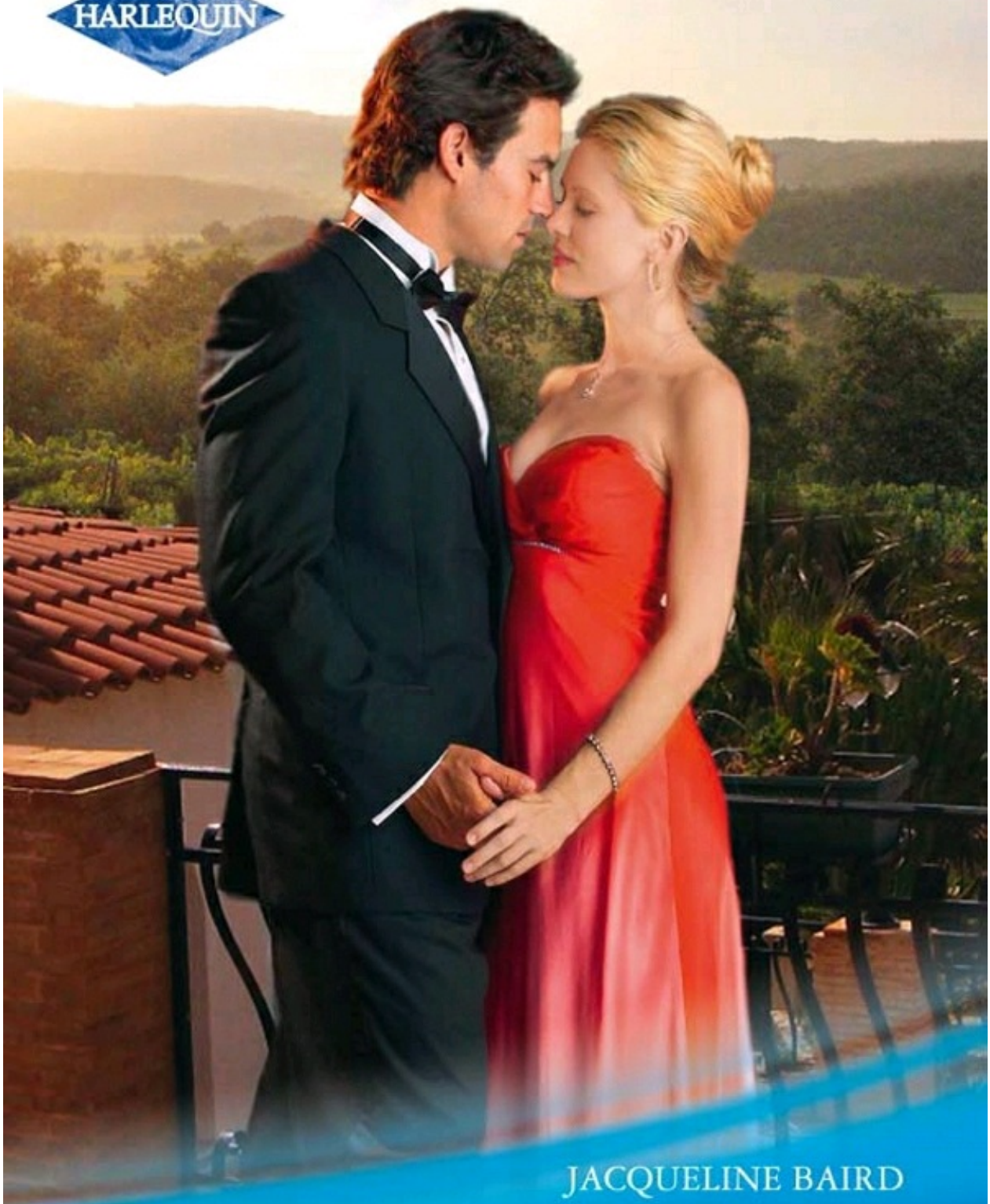




JACQUELINE BAIRD  
Dans les bras  
de son ennemi

collection *Azur*



JACQUELINE BAIRD  
Dans les bras  
de son ennemi

collection *Azur*

CELIA VAL

© 2011, Jacqueline Baird. © 2011, Traduction française :

Harlequin S.A.

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

Azur® est une marque déposée par Harlequin S.A.

978-2-280-23765-9

Azur

Lorenzo resta pensif devant les photos étalées sur la table du restaurant.

Manuel Cervantes, tête pensante d'un conglomérat argentin qui comptait parmi les plus anciens clients de la banque d'affaires Zanelli dont Lorenzo était propriétaire, venait de partir. Leur déjeuner s'était déroulé sans accroc. Mais, à la seconde où les questions financières avaient été réglées, Manuel avait abordé un sujet plus personnel et donné à Lorenzo des tirages photographiques plutôt inattendus...

— Comme j'ai un appareil numérique, maintenant, j'avais oublié que j'avais emporté mon vieil argentique dans les Alpes. Du coup, je n'ai retrouvé cette pellicule que bien après. Je n'avais aucune idée de ce qu'il pouvait bien y avoir dessus.

Sur l'une des photos, Lorenzo avait découvert son frère, Antonio, en compagnie de son ami Damien Steadman. Tous deux portaient d'éclatantes combinaisons rouge vif et souriaient de toutes leurs dents. Ils s'apprêtaient, tout comme Manuel, à se lancer dans une ascension difficile du mont Blanc. Quelques minutes après la photo, ils commençaient leur excursion.

— Moi, je n'ai pas pu entamer la mienne si tu te souviens bien, avait expliqué Manuel. On venait de m'apprendre que mon père avait eu une crise cardiaque.

Sa dernière photo était une vue des sommets qu'il n'atteindrait pas, rapatrié pour rejoindre en urgence le chevet de son père. Antonio non plus n'avait jamais atteint le sommet : il était mort pendant l'ascension.

— Je suis désolé de te rappeler des souvenir douloureux, Lorenzo. Mais j'ai pensé que tu aimerais avoir ces photos, les dernières d'Antonio vivant...

Lorenzo avait chaleureusement remercié son client et ami. Puis ils avaient terminé le repas sur une note plus gaie — ils partageaient, entre autres, l'amour de la mer — et s'étaient séparés.

Lorenzo poussa un long soupir et, d'un geste rapide, ramassa les clichés avant de se lever. Quelle coïncidence que ces photos parviennent en sa possession le jour même où il devait rencontrer Lucy, la sœur de Damien Steadman !

Sur le chemin du retour, il était perdu dans ses pensées lorsqu'il entra littéralement en collision avec Olivia. Il ne put refuser de prendre un café avec son amie de longue date.

\*\*\*

Lorsque Lorenzo pénétra dans le hall de la banque, la réceptionniste lui lança un regard de connivence en lui désignant d'un bref mouvement du menton la jeune femme assise qui lui tournait le dos. Sa conversation avec Olivia lui avait complètement fait oublier son rendez-vous avec Lucy Steadman ! Il n'avait ni le temps ni le cœur de s'occuper d'elle, mais s'en approcha cependant.

Il se souvint soudain l'avoir croisée plusieurs années auparavant, lors d'un voyage d'affaires à Londres, à l'époque où leurs deux frères se fréquentaient. Damien Steadman et Antonio Zanelli

s'étaient rencontrés à Londres ; ils étaient devenus bons amis, puis colocataires. Une amitié qui s'était éteinte tragiquement...

— Lucy Steadman ? s'enquit-il, capturant le regard vert de la jeune femme. Désolé de vous avoir fait attendre, je n'ai pas pu faire autrement.

Elle se leva, et il s'aperçut qu'elle n'avait pratiquement pas changé. Petite — elle atteignait à peine son épaule —, ses cheveux auburn étaient attachés en un chignon souple au-dessus de sa tête. Elle n'était pas maquillée. Le sweat-shirt d'adolescente avait été remplacé par un tailleur noir à longue jupe, qui ne la mettait pas en valeur. Ses chaussures plates avaient connu des jours meilleurs. Elle ne semblait pas porter grand intérêt à son apparence, un trait qui lui déplaisait chez une femme.

Lucy leva les yeux vers l'homme qui se tenait debout devant elle. Antonio lui avait dit un jour que son frère, plus âgé que lui, était un banquier terne et ennuyeux, incapable d'apprécier les bonnes choses de la vie. Maintenant, elle comprenait ce qu'il avait voulu dire...

Il mesurait bien plus de un mètre quatre-vingts et portait un costume noir sans fantaisie, une chemise blanche, une cravate unie de couleur sombre. Cet homme avait les moyens... Ses larges épaules étaient admirablement mises en valeur par la coupe de la veste. Il avait l'air sévère et ne souriait pas.

Dans sa description, Antonio n'avait pas relevé une chose qui frappa immédiatement Lucy, même avec le peu d'expérience qu'elle avait des hommes : Lorenzo Zanelli était cent pour cent mâle, enveloppé de l'aura subtile et du charme animal que toute femme adulte reconnaissait infailliblement. Malgré l'austérité de son style vestimentaire, ses épais cheveux noirs étaient un peu plus longs que la normale et venaient caresser le col de sa chemise. Les traits de son visage étaient bien dessinés tandis que des sourcils bien fournis surmontaient ses yeux bruns et profonds, presque noirs.

— Vous devez être Lorenzo Zanelli, dit-elle en tendant la main.

— Exact, mademoiselle Steadman.

Sa poignée de main était ferme et rapide, mais la vague de sensations qui s'empara de Lucy au moment où ils se touchèrent la troubla bien après qu'il eut relâché sa main. Elle avait l'étrange impression que Lorenzo lui était familier, sans pourtant se souvenir de l'avoir rencontré auparavant — et sans qu'il ressemble à son cadet.

Il n'était pas beau au sens conventionnel du terme ; quelque chose de fascinant émanait de lui, de son visage surtout. On pouvait y lire une détermination et une force de caractère indéniables, ainsi qu'une pointe subtile de sensualité très intrigante. Les yeux de Lucy s'attardèrent sur ses lèvres parfaitement ciselées, et elle se prit à s'imaginer à quoi ressemblerait un baiser de lui... Sensuel et ravageur sans nul doute. Un léger tremblement la saisit et, choquée par la réponse inhabituelle de son corps, elle ferma un instant les yeux pour chasser l'étrange fascination qui s'était emparée d'elle à la vue de cet homme dont elle avait toutes les raisons de se méfier...

Lucy s'expliqua son moment d'absence par l'ironique conclusion que Lorenzo Zanelli était le genre d'homme avec lequel il fallait y regarder à deux fois. Elle aurait bien aimé peindre son portrait. Reprendre le contrôle de la situation avec une approche plus professionnelle la tira de sa rêverie.

— Je connais la raison de votre visite, reprit Lorenzo d'une voix profonde, teintée d'un léger accent italien.

Elle lut un peu de dédain dans son regard, et ses joues s'empourprèrent à l'idée d'avoir été surprise en pleine contemplation.

Bien sûr qu'il savait le pourquoi de sa visite, elle lui avait écrit au préalable...

La raison première de son voyage en Italie avait été la livraison d'un portrait de son mari défunt à une comtesse italienne. Celle-ci avait commandée la peinture après être entrée dans la galerie d'art de Lucy, située dans une ville touristique de Cornouailles. Ravie de cette opportunité de faire connaître son travail à l'étranger, Lucy s'était sans tarder mise à l'œuvre, après avoir reçu par la poste des dizaines de photographies du mari.

Non pas qu'elle recherchât particulièrement le succès, dans un monde où une voiture prise à la casse et exposée dans un musée se vendait des millions, mais il était réconfortant de se sentir appréciée pour son talent. Elle savait avoir un don certain dans l'appréciation des détails et la capture de ce qui faisait l'essence d'une personnalité. Ses peintures à l'huile, larges toiles ou miniatures, plaisaient beaucoup, et de plus en plus.

Elle avait confirmée sa venue à la comtesse dès qu'elle avait enfin pu obtenir un rendez-vous avec le *signor* Zanelli à Vérone. Après un appel qui n'avait débouché sur rien, elle avait écrit à la Banque Zanelli pour lui demander son soutien. Il s'agissait de décourager la tentative de rachat des Plastiques Industriels Steadman par Richard Johnson, un des principaux actionnaires de la firme familiale. En réponse, elle avait reçu une courte lettre d'un des gestionnaires, précisant que la banque ne remettrait pas en question sa politique d'investissement.

En dernier recours, elle avait fini par adresser une autre lettre, à Lorenzo Zanelli lui-même cette fois, annotée sur l'enveloppe de la mention « Personnel ». A partir de tout ce qu'elle avait entendu ou lu sur l'homme, elle se l'était imaginé sous la forme d'un archétype mâle, excessivement riche, totalement insensible aux autres et persuadé, dans sa constante arrogance, d'avoir toujours raison. Il ne changeait jamais d'avis, même lorsqu'on lui prouvait qu'il avait tort.

Pour couronner le tout, Lorenzo s'était montré horrible envers son frère après l'enquête sur l'accident de montagne qui avait coûté la vie à Antonio. A la sortie du tribunal, il avait pris Damien à part pour lui asséner froidement que, même si la justice le reconnaissait innocent, lui le pensait personnellement coupable. Dans l'esprit de Lorenzo, c'était comme si Damien avait tranché la gorge d'Antonio au lieu de la corde qui le retenait à lui. Dévasté par la perte de son ami, Damien se sentait déjà bien assez coupable mais Lorenzo avait enfoncé le couteau dans la plaie, et son frère ne s'en était jamais vraiment remis.

Il n'y avait eu aucun contact entre les deux familles depuis, et Lucy avait été choquée d'apprendre, à la mort de Damien, que la Banque Zanelli était toujours partenaire de la firme familiale.

Lorenzo Zanelli était le dernier homme auquel elle se serait adressée pour une faveur, mais elle n'avait plus le choix. Essayant de positiver, elle s'était dit qu'elle avait probablement tort à son sujet : peut-être avait-ce été la douleur qui lui avait dicté son inhumaine intervention auprès de Damien. Avec le temps, on pouvait espérer que son amertume s'était calmée.

Alors Lucy, ravalant sa fierté, lui avait écrit, mentionnant ouvertement le lien entre leurs deux

familles. Elle l'avait informée de son prochain passage à Vérone et avait presque supplié pour obtenir quelques minutes de son temps. Cela avait finalement débouché sur ce rendez-vous.

Elle était arrivée à Vérone à dix heures le matin même ; enfin, pas précisément à Vérone car la compagnie *low cost* qu'elle avait utilisée l'avait déposée à plus de deux heures de la ville. Une fois dans la cité vénète, elle avait à peine eu le temps de trouver une chambre d'hôtel avant d'arriver, pile à l'heure, dans les locaux de la banque Zanelli. A l'accueil, la secrétaire avait pris son nom, passé un court appel, et lui avait finalement annoncé dans un anglais parfait que le *signor* Zanelli aurait un léger retard. Vingt minutes plus tard, elle lui avait demandé si elle désirait reprogrammer leur rendez-vous et, feuilletant son agenda, lui avait proposé une autre date, trois jours plus tard.

Mais Lucy n'avait pas de temps à perdre. Sa rencontre avec la comtesse étant l'après-midi, elle comptait être repartie le lendemain à la première heure. La secrétaire lui avait donc répondu qu'elle pouvait attendre, si elle le désirait. Lucy n'avait eu d'autre choix que d'accepter.

L'avenir de l'entreprise familiale dépendait de cet entretien. Non pas qu'il lui reste une quelconque famille, car Lucy était à présent seule au monde, mais les Plastiques Industriels Steadman étaient le plus gros employeur de Dessington, dans le Norfolk, où elle était née et avait grandi. Et bien qu'elle n'y vive plus depuis longtemps, elle continuait à s'y rendre régulièrement. De plus, elle avait toujours eu une conscience sociale développée, contrairement à Richard Johnson.

Tous ses espoirs reposaient à présent sur Lorenzo Zanelli.

\*\*\*

— Mademoiselle Steadman ?

Il répéta son nom et, sortant de sa rêverie, elle leva les yeux vers lui. Le regard sombre qu'il lui lança n'était que mâle arrogance. Il lança quelque chose en italien à la réceptionniste, qui sonnait comme : « dix minutes, puis vous appelez ».

— Venez. Cela ne devrait pas prendre trop longtemps.

Lucy ravala la réponse cinglante qui lui montait à la gorge. Tout cela lui avait déjà pris beaucoup de temps... Précédée du dos large de Lorenzo Zanelli, elle marqua un léger arrêt, tentant inutilement de défroisser sa jupe de lin noir.

— Dépêchez-vous, chuchota la secrétaire. Le *signor* Zanelli n'aime pas qu'on le fasse attendre.

La colère de Lucy monta d'un cran. Etant donné le temps qu'elle l'avait attendu, il ferait preuve d'un sacré culot s'il osait s'impatienter ! L'homme avait beau être incroyablement attirant, il était loin d'être un gentleman. Elle serra les poings à la pensée de ce qui l'attendait puis, prenant une grande inspiration, elle se calma et suivit Lorenzo jusqu'à son bureau.

Il était déjà au téléphone quand elle entra, mais reposa rapidement le combiné.

— Installez-vous, proposa-t-il en indiquant une chaise devant son large bureau de bois,



visiblement aussi ancien que le magnifique immeuble qui abritait ses bureaux. Et maintenant exposez-moi votre situation de façon concise : mon temps est précieux.

Il n'avait même pas attendu qu'elle s'assoie ! Il commençait à lui apparaître comme l'homme le plus impoli qu'elle ait jamais rencontré. Sa méfiance initiale semblait donc tout à fait fondée...

— Je ne peux pas croire que vous soyez le frère d'Antonio, lança-t-elle tout à trac.

Antonio était un garçon prévenant et adorable, le meilleur ami de son frère Damien à l'université. Lucy avait quatorze ans lorsqu'il l'avait ramené à la maison pour la première fois, pendant les vacances de printemps. Elle avait senti grandir en elle un amour dévorant pour lui, au point de commencer à prendre des cours d'italien à l'école. Antonio, de quatre ans seulement son aîné, mais de plus de dix en expérience, n'avait pas cherché à en tirer avantage. Bien au contraire, il l'avait considérée comme une amie et lui avait toujours témoigné une grande affection. Ce dont serait certainement incapable l'homme au regard dur qui la fixait sans la moindre once de compassion.

— Vous n'êtes pas du tout comme lui, reprit-elle. D'ailleurs, vous ne lui ressemblez même pas.

Lorenzo fut surpris par la combativité de Lucy Steadman. Son visage s'était légèrement empourpré, la colère illuminait ses traits délicats et faisait étinceler ses yeux émeraude. Elle n'était pas aussi falote qu'il l'avait cru au premier abord. Il serra les dents. Il ne cherchait pas l'affrontement, juste à l'éloigner le plus rapidement possible avant que son humeur ne prenne le dessus et qu'il lui dise exactement ce qu'il pensait de son frère Damien...

— Vous avez raison. Mon frère cadet était beau garçon, à l'intérieur comme à l'extérieur, tandis que moi, selon ses propres termes, ne suis qu'un banquier sérieux et froid comme un serpent, qui devrait s'ouvrir aux autres et apprécier les bienfaits de la vie. Même si cette philosophie ne lui a pas particulièrement réussi...

Lucy crut voir un éclair de douleur traverser son regard sombre. Elle avait manqué de tact, laissant ses *a priori* prendre le dessus ; elle s'en voulait d'avoir été si agressive.

— Je suis désolée, murmura-t-elle, alors que le souvenir du tragique accident emplissait son esprit. Vraiment désolée... Je comprends ce que vous ressentez. Damien ne s'est jamais vraiment remis de la perte de son meilleur ami.

Elle évita d'ajouter : « en partie à cause de vous », même si elle le pensait.

— Il n'a jamais retrouvé le sourire, poursuivit-elle. Je finissais ma deuxième année d'université à l'époque. J'ai essayé de l'aider, mais ça ne servait plus à rien. Même s'il a essayé de travailler aux côtés de mon père dans l'entreprise familiale, le cœur n'y était plus. Quand mon père est mort, l'année d'après, ça a été un autre coup très rude pour lui. Seul, Damien ne réussissait pas à tout gérer ; alors, il a engagé un gestionnaire pour superviser la bonne conduite de l'affaire. Il y a un an, Damien est parti en vacances en Thaïlande et il est mort là-bas. Alors croyez-moi, je comprends ce que vous ressentez.

Lorenzo n'était pas convaincu que cette jeune péronnelle ait la moindre idée de ses sentiments — et d'ailleurs, il s'en moquait.

— Mes condoléances, dit-il froidement. Mais pouvons nous revenir à l'affaire qui vous préoccupe ? Je suppose que vous venez pour la vente des Plastiques Industriels Steadman, n'est-ce

pas ?

Replongée dans son douloureux passé, Lucy en avait presque oublié la raison de sa venue. Les images de Damien affluaient à sa mémoire... Elle se rendit soudain compte que la petite tirade préparée à l'avance lui était complètement sortie de la tête.

— Oui. Enfin non ! Pas pour la vente... Enfin, je veux dire... Laissez moi m'expliquer...

Lorenzo arquait un sourcil interrogatif et moqueur.

— Vous avez cinq minutes, décréta-t-il en consultant la montre d'or à son poignet.

Lucy ne put s'empêcher d'admirer ses longues mains nerveuses. Puis s'obligea à se concentrer.

— Lorsque mon père est mort, Damien a hérité de la maison familiale à Dessington, ainsi que de soixante-quinze pour cent de l'entreprise. J'ai reçu les vingt-cinq pour cent restants, ainsi que notre maison en Cornouailles. Mon père n'avait pas vraiment d'opinions progressistes en matière d'égalité des sexes et...

— Je n'ai pas besoin de votre point de vue sur cette question ! la coupa Lorenzo. Tenez-vous en aux faits.

Faits dont il n'ignorait rien, bien informé qu'il était par son directeur des investissements des problèmes que la Steadman avait connus au cours des dernières années.

Mais il était curieux d'entendre la version de Lucy Steadman, même s'il commençait à perdre patience. Il se faisait un devoir d'employer et de récompenser les femmes intelligentes dans son entreprise, mais il n'avait pas le temps pour les divagations d'une suffragette attardée qui pensait que tout devait lui revenir de droit plus que par le mérite.

Lucy déglutit et prit une brève inspiration pour se décontracter. Son désagréable interlocuteur ne lui rendait pas la tâche facile. Hélas, il était incontournable.

— Après la mort de Damien, j'ai hérité de tout. Mais les plastiques n'étant pas mon domaine, j'ai été plus qu'heureuse d'en laisser la gestion au manager nommé par mon frère. Voici quelques mois, j'ai découvert par nos avocats que mon père et mon frère avaient conclu un accord avec Antonio, lui cédant quarante pour cent des parts. J'étais encore à l'école à cette époque et n'en avais rien su, mais il était apparemment prévu que Damien et Antonio dirigent l'affaire ensemble lorsque mon père prendrait sa retraite. Malheureusement, la mort d'Antonio a apporté un terme funeste à leur accord.

Elle mordilla nerveusement sa lèvre inférieure. Elle attaquait la partie difficile...

— Donc, après la mort de mon père, je n'ai pas vraiment hérité de vingt-cinq pour cent de l'affaire. En fait c'était plutôt vingt-cinq pour cent des soixante restants. Ce qui nous donne vingt... Euh, non attendez, cinquante...

— *Basta !* Arrêtez ces comptes d'apothicaire ! Je suis banquier, je me chargerai des opérations. Un petit conseil, mademoiselle Steadman, ne vous lancez jamais dans la comptabilité.

Elle crut voir une once d'amusement dans son regard noir, avant que son expression redevienne froide et rude.

— Votre temps est presque écoulé, alors je vais abrégé vos souffrances, annonça-t-il avec une pointe de sarcasme. Antonio et votre père disparus, votre frère a pris un nouvel associé. Il a vendu

la moitié de ses parts à un nommé Richard Johnson, promoteur immobilier. Maintenant, Johnson veut racheter toutes les parts — les vôtres et les miennes —, démolir l'usine et se servir du terrain pour y construire un complexe immobilier. Il vous manque six pour cent pour détenir la majorité, et vous tenez à ce que ma banque, qui contrôle maintenant les actifs d'Antonio, se joigne à vous pour empêcher le rachat.

A ce moment précis Lorenzo, qui, chose rare chez lui, n'avait pas encore décidé de la marche à suivre, prit sa décision. Il avait un instant pensé soutenir Lucy Steadman, le coût financier étant négligeable pour son établissement. En même temps, il respectait les volontés de sa mère, attachée à cet investissement fait par son défunt fils.

C'était elle qui avait personnellement donné l'argent à Antonio pour qu'il achète ses parts de la Steadman. Il avait fallu attendre la mort d'Antonio pour que Lorenzo découvre ce partenariat. La transaction n'avait pas été réalisée par la banque Zanelli mais par la Banque de Rome. Lorsqu'il avait demandé des éclaircissements à sa mère, celle-ci lui avait appris que sa propre mère, femme avisée et économe, lui avait conseillé, au moment de son mariage, de toujours garder un compte séparé et secret, dans le but de préserver une certaine indépendance. Naturellement, elle n'avait pas pu ouvrir ce compte à la Zanelli... Ne voulant plus avoir aucun lien avec Damien Steadman, Lorenzo avait suggéré qu'ils revendent les parts d'Antonio. Mais sa mère l'avait supplié de ne pas le faire. Croire son cadet doué pour les affaires était d'un grand réconfort pour elle ; Lorenzo ne se sentait pas le cœur de la détromper.

Pas plus qu'il ne lui avait raconté son altercation avec Damien à la sortie du tribunal. Anna Zanelli était une femme au cœur tendre, pleine de compassion, qui avait accepté le résultat de l'enquête sur la mort de son fils comme parole d'évangile.

Mais Lucy Steadman n'était pas un bon investissement. Tout en revendiquant l'égalité des sexes, elle avait été bien heureuse de laisser les hommes de la famille diriger l'entreprise. Et, après ce qu'il avait appris pendant son déjeuner avec Manuel, Lorenzo n'avait aucune envie d'aider la dernière représentante de la branche Steadman.

Elle le regardait en hochant la tête.

— Effectivement, sans votre aide, l'usine fermera et de nombreux employés perdront leur travail. Cela porterait un coup fatal à Dessington, la ville où j'ai grandi, et je ne peux pas accepter ça ! Ma famille a toujours eu des responsabilités dans le développement de la ville.

— Vous avez peu d'options. Votre usine tient encore à peu près la route, mais fait très peu de profits. Elle n'est donc d'aucune utilité à notre banque. Nous comptons vendre à M. Johnson, qui est disposé à nous offrir un excellent retour sur investissement.

Lorenzo ne put s'empêcher d'enfoncer un peu plus le couteau dans la plaie :

— Au final, à moins que vous ne puissiez réunir une somme plus importante que celle de Johnson, la vente sera lancée d'ici quinze jours.

— Mais, je ne peux pas ! s'indigna Lucy. Je ne possède que mes parts !

— Et deux maisons, apparemment. Vous pourriez réunir une coquette somme en les vendant.

— Je n'en ai qu'une, murmura Lucy. Damien avait hypothéqué la sienne.

Encore une chose qu'elle n'avait découverte que récemment.

— Etrangement, ça ne m'étonne pas, ironisa Lorenzo en se levant brusquement.

Il contourna le bureau pour venir se planter face à elle.

— Je vais vous donner un conseil utile. Vendez, mademoiselle Steadman. Vous l'avez dit vous-même : vous n'avez aucun intérêt pour les plastiques. Ma banque non plus.

Elle leva lentement les yeux vers lui, se heurtant soudain au miroir insondable de son regard noir.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-il. Vingt ? Vingt et un ans ?

— Vingt-quatre, répliqua-t-elle sèchement, vexée qu'il puisse l'estimer immature.

Elle avait l'air si jeune qu'il lui fallait continuellement prouver qu'elle était majeure, ce qui avait été un véritable calvaire à l'université. Même aujourd'hui, elle devait garder en permanence son permis de conduire sur elle pour entrer dans certains lieux.

— Vingt-quatre ans, c'est encore jeune. Faites comme votre frère, amusez-vous, conseilla-t-il. Bien... Laissez-moi vous reconduire.

Ce qui signifiait : Laissez-moi vous mettre dehors, Lucy n'avait pas besoin de sous-titres. Elle commença à paniquer.

— C'est tout ?

Elle sauta sur ses pieds et lui saisit le bras alors qu'il se dirigeait vers la porte. Lorenzo s'arrêta.

— Fin de la discussion ? reprit-elle. Laissez-moi au moins un délai pour tenter de réunir l'argent. Je ferai tout ce que je peux pour sauver l'usine.

Lorenzo la toisa. Ses yeux étaient d'un vert splendide, profonds et suppliants, mais il n'avait nul besoin de Lucy Steadman et de son obstination. Il avait eu vent de son premier appel à la banque, et de la réponse standard qu'on lui avait donnée. Lorsqu'il avait reçu sa lettre l'informant de sa venue prochaine, il avait tout de même demandé à sa secrétaire qu'elle lui arrange un rendez-vous.

Premièrement, par respect pour sa mère, qui tenait à cette participation dans les Plastiques Industriels Steadman. S'il n'avait pas tenté de la convaincre de se débarrasser des parts qu'elle détenait, et qui la rattachaient au souvenir de son fils, il avait pu la persuader de les ramener sous le contrôle de la banque Zanelli.

Il avait également accepté de recevoir Lucy Steadman en la mémoire d'Antonio. Parce qu'au fond il se sentait coupable. Son implication dans son travail avait été telle qu'il n'avait pas porté assez d'attention à son petit frère au moment où celui-ci en avait le plus besoin. Il n'avait que huit ans lorsque Lorenzo était parti pour l'université et, vacances mises à part, il n'était jamais revenu, quittant l'Italie pour l'Amérique à la seconde où il avait eu son diplôme.

A la mort de leur père, lorsque Lorenzo avait pris la direction de la banque, Antonio était un adolescent sans histoires, qui profitait de la vie avec sa bande d'amis. A dix-huit ans, il était parti à Londres. A la fin de ses études, il avait pris une année sabbatique avec Damien pour voyager autour du monde. Cette année s'était transformée en une deuxième année, jusqu'à ce que leur dernière expédition, au mont Blanc, provoque la mort d'Antonio, à vingt-trois ans tout juste.

Le temps passé avec son frère avait donc été très limité, mais il se souvenait qu'Antonio lui

avait plusieurs fois parlé de Lucy, qu'il aimait beaucoup. Ainsi, malgré le mépris qu'il vouait au frère de la jeune femme, il avait accepté de la rencontrer. Pourtant, après ce qu'il avait appris lors de son entrevue avec Manuel, la moindre compassion pour un quelconque membre de la famille Steadman était inenvisageable.

Subitement, la colère et la tristesse qu'il refoulait depuis le déjeuner explosèrent en lui. Non pas en paroles mais, comme si la main de Lucy sur son bras avait été un détonateur, en un acte insensé. Il attira la jeune femme à lui et embrassa fougueusement ses lèvres encore suppliantes.

\*\*\*

Lucy ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Elle se retrouva serrée contre un corps chaud, sa langue mêlée à une autre. Surprise, elle se raidit. Puis elle prit conscience du mouvement léger des hanches de Lorenzo, de son odeur musquée, et l'excitation s'empara d'elle, bouillonnant dans ses veines. Elle avait déjà été embrassée avant, mais jamais ainsi. Lorenzo captivait, exaltait et submergeait le moindre de ses sens. Lorsqu'il la repoussa nerveusement, elle s'en voulut cependant de lui avoir cédé et se tint simplement face à lui, dans l'attente d'une explication.

Lorenzo ne perdait jamais le contrôle de lui-même, et ce qu'il venait de faire le glaça, d'autant que le tissu léger de son pantalon ne laissait aucun doute quant à son état d'excitation. Il détailla cette femme mal fagotée, immobile devant lui, notant ses pupilles dilatées, le rouge de ses joues, le battement désordonné de son pouls — visible à une petite veine qui palpait le long de sa gorge. Il s'aperçut qu'elle lui appartenait : en cet instant, il aurait pu faire ce qu'il voulait d'elle. Il comprit aussi qu'il avait passé bien trop de temps sans une femme. Sinon, jamais l'idée ne lui serait venue de séduire celle-ci...

— Inutile de tenter quoi que ce soit pour me faire changer d'avis, vous n'êtes pas mon genre, lança-t-il, avec une mauvaise foi plus féroce que nécessaire.

Lucy cilla, émergeant enfin de l'excitation qui la tenait immobile, et le dévisagea. Son sourire cynique lui apprit qu'il l'avait crue disposée à lui offrir son corps en échange des parts de la Steadman... L'humiliation et la colère la firent bouillir.

— Pour être franc, mademoiselle, ni moi ni la banque ne tenons à nous impliquer avec une Steadman. Vous avez perdu votre temps en venant à Vérone, et je vous suggère de repartir par le premier vol. C'est assez clair pour vous ?

Lucy lut la détermination dans son regard froid ; il pensait chacun des mots qu'il venait d'articuler. Elle avait la vague impression qu'il avait à son encontre de la rancœur, mais comment serait-ce possible puisqu'il ne la connaissait pas ? Quoique... il lui avait bien déplu au premier abord !

Antonio lui avait dit que son frère était un financier brillant et sans pitié. Effectivement, l'homme qui se tenait devant elle n'avait aucune âme, alors qu'Antonio était la bonté même.

— Extrêmement clair, rétorqua-t-elle sèchement.

Lucy était une artiste, mais elle savait aussi être réaliste. Sa mère était morte lorsqu'elle avait

douze ans, et son père ne s'était jamais remis de cette perte. Son frère, lui, avait disparu depuis quelques mois. Lucy avait appris durement qu'il était inutile de s'opposer au destin.

Elle recula, se redressa et, priant pour que ses jambes ne vacillent pas, passa devant Lorenzo et ouvrit la porte du bureau. Elle se retourna et laissa son regard glisser sur lui, le jugeant de la tête aux pieds. Grand, sombre, fort comme un roc... Mais sauf miracle, elle ne sauverait jamais les Plastiques Steadman.

— Je ne peux pas dire que cela a été un plaisir de vous rencontrer mais pour votre information, je compte rester jusqu'à demain en ville. On ne sait jamais, vous pourriez changer d'avis...

Espérant piquer sa fierté, elle avait dit cela sur un ton neutre, comme si sa décision ne l'affectait aucunement. Un ego aussi surdimensionné que celui de Lorenzo Zanelli avait besoin d'être rabaissé de temps en temps.

— Cela m'étonnerait. Au fait, au cas où il vous viendrait à l'idée de tenter de me convaincre encore, fit-il avec une intonation méprisante sur le verbe, lui donnant une connotation ouvertement sexuelle, je vais donner des instructions à la sécurité. Vous ne pourrez pas entrer de nouveau dans l'immeuble. Et sachez que les femmes mal habillées ne m'attirent pas.

— Vous n'êtes rien de moins que l'arrogant sans cœur qu'Antonio décrivait quand il parlait de vous.

Elle secoua la tête avec dégoût et quitta le bureau.

Choqué, Lorenzo resta immobile un moment, le son des paroles de Lucy résonnant encore à ses oreilles. Elles avaient heurté sa corde sensible. Était-ce vraiment ce qu'Antonio pensait de lui ? Non pas que cela ait encore une quelconque importance maintenant que son frère était décédé, mais la manière dont il avait péri le hantait encore. Et les photographies qu'on lui avait montrées aujourd'hui ne l'avaient pas particulièrement aidé...

Lors de l'enquête, l'équipe de secours qui avait trouvé Antonio — bien trop tard — avait été appelée pour témoigner, de même que Damien Steadman. Leur expédition venait d'atteindre le sommet d'un piton rocheux lorsque Antonio avait dévissé et s'était retrouvé suspendu dans le vide, encordé à son ami. Damien avait de toutes ses forces essayé de le remonter, mais avait dû finalement se résoudre à couper la corde qui les liait, précipitant Antonio dans le vide.

Lorenzo avait vu un documentaire télévisé qui avait mentionné un accident similaire, suite auquel les deux hommes impliqués avaient eu la chance de survivre. Couper la corde avait été, selon l'avis des professionnels, la meilleure chose à faire, puisque cela permettait à l'un des alpinistes d'aller chercher les secours. La même conclusion avait été tirée lors de l'enquête sur le décès d'Antonio. Damien Steadman n'avait pas été inquiété, ce qui avait mis Lorenzo dans une colère noire. Sa mère, dévastée par le chagrin, ne s'était pas présentée aux audiences, mais lui avait assisté aux plaidoyers, et le témoignage de Damien ne l'avait pas convaincu. Lorsque ce dernier avait trouvé le courage de l'aborder pour lui offrir son soutien, Lorenzo était devenu fou de rage. Il avait dit au jeune homme qu'en ce qui le concernait, il resterait à jamais coupable, et qu'il lui souhaitait de brûler en enfer.

Cinq ans plus tard, le chagrin et la colère s'étaient apaisés ; il pouvait désormais juger la tragédie avec plus de discernement, sans toutefois arriver à excuser Damien. Il ne s'imaginait guère couper la corde qui gardait en vie un camarade, mais n'avait jamais été en position de le vérifier. Et puis Damien avait alerté les secours... Tard. Trop tard. Ne pas comprendre ce délai insensé entre l'accident et l'arrivée des secours l'avait toujours troublé.

Comme le troublait en cet instant, parasitant ses pensées, le goût terriblement tentant des lèvres de Lucy Steadman. Sa bouche était comme un fruit mûr... Bon sang, mais d'où sortaient pareilles images ? Elle était jeune, beaucoup trop jeune ! Sans compter qu'elle était une Steadman.

Il avait eu raison de se décider à vendre ces parts. Le dernier lien entre leurs deux familles serait enfin rompu. Il l'expliquerait à sa mère d'une manière ou d'une autre, et n'aurait plus jamais à revoir Lucy Steadman. Heureusement...

La bannissant de son esprit, il s'assit à son bureau, alluma l'ordinateur et appela sa secrétaire.

\*\*\*

Lucy sortit du taxi, à la fois impatiente et émerveillée. Après une nuit mouvementée à l'hôtel, durant laquelle un homme sombre qui ressemblait étrangement à Lorenzo s'était glissé dans ses

rêves avec une fréquence déroutante, leur donnant une dimension érotique inattendue, elle avait visité Vérone. Tous les immeubles de cette ville étaient des trésors d'architecture, mais celui devant lequel le taxi l'avait déposée les surpassait tous.

Selon le chauffeur, c'était le bâtiment le plus luxueux de la ville. Lucy se rangea vite à son avis. Elle déposa délicatement son volumineux paquet sur le bureau du grand hall et s'identifia devant le gardien.

— La *contessa* Della Scala est bien présente, *signorina*. Je vais vous annoncer.

Soudain, un homme surgit de l'ascenseur aménagé dans l'ancien bâtiment. Pétrifiée, Lucy ne put articuler un son, tandis qu'une chaleur délicieuse envahissait ses veines. Deux yeux sombres s'accrochèrent aux siens.

— Vous ? s'exclama Lorenzo, la rejoignant en deux enjambées. Qu'est-ce qui vous prend de me suivre de la sorte ?

Il lui avait saisi le bras.

— Vous suivre ? Vous plaisantez ? rétorqua Lucy, tout émoi brusquement dissipé.

Elle tenta de libérer son bras, sans succès.

— Pour l'amour du ciel, lâchez-moi ! s'écria-t-elle.

— Comment êtes-vous entrée ici ? Cet immeuble est sécurisé.

— Par le toit, ironisa-t-elle.

— Très drôle ! Je vous conseille de me répondre, mademoiselle Steadman !

— Je suis déçue par votre esprit de déduction... Je suis entrée par la porte, comme tout le monde.

— Eh bien, jeune impertinente, je vous conseille de ressortir immédiatement. Et je vais aller dire deux mots à l'incompétent qui vous a laissée entrer !

A ce moment précis, l'incompétent en question reposa le téléphone et se tourna pour sourire à Lucy. Mais avant même qu'il puisse ouvrir la bouche, Lorenzo l'assaillit d'un torrent d'insultes en italien.

Les leçons de langue prises par Lucy durant sa scolarité n'avaient pas laissé beaucoup de traces, mais elle comprenait encore un peu l'italien, plus qu'elle ne le parlait. Elle n'essaya pas d'intervenir mais observa avec intérêt le flot d'injures se tarir au fur et à mesure que le gardien répondait à Lorenzo. Les joues de ce dernier se teintèrent subitement de rouge, ce qui la fit presque éclater de rire. Le grand Lorenzo Zanelli se retrouvait dans l'embarras, c'était un moment à savourer !

Il tourna la tête vers Lucy et, notant la pointe d'amusement dans ses yeux verts, il se sentit, pour la première fois depuis son adolescence, totalement idiot. Par tous les diables, qu'est-ce qui l'avait poussé à croire qu'elle le suivait ? Probablement le même orgueil stupide et incompréhensible qui l'avait poussé à l'embrasser hier. Il perdait vraiment tout contrôle sur lui-même, et cela devait cesser.

— Je vous dois des excuses, mademoiselle Steadman, admit-il avec courtoisie. Il semble que vous avez effectivement tous les droits d'être ici.



— J'accepte vos excuses, de peur que vous ne vous étouffiez avec, répliqua-t-elle facétieusement.

Il y avait vraiment quelque chose de très satisfaisant à voir ce banquier arrogant tourné en ridicule.

— Je n'en étais effectivement pas loin, admit-il, avec un sourire en coin. Alors, comme ça, vous connaissez la *contessa* ?

Ce sourire, le premier qu'elle lui ait vu, lui serra étrangement le cœur. Mais, au souvenir de leur dernière rencontre et de l'homme qu'il était réellement, Lucy se ressaisit.

— Occupez-vous de vos affaires, répliqua-t-elle brusquement. Si mes souvenirs sont bons, vous m'avez fait comprendre hier que vous ne vouliez rien avoir à faire avec les miennes.

Et lui tournant le dos, elle s'engouffra dans l'ascenseur.

\*\*\*

Confortablement assise au fond d'un fauteuil, Lucy observait son hôtesse. L'élégante comtesse était une femme d'un certain âge, absolument délicieuse. Elle examinait attentivement le portrait de son mari.

— Je l'adore, il est absolument parfait !

Elle donna consigne à un domestique de le poser sur la table en attendant qu'elle décide où l'accrocher. Puis elle se retourna vers Lucy.

— Vous avez su saisir mon mari à la perfection. Mes amis vont être si jaloux qu'il ne se passera pas trois jours avant que vous ne ployiez sous les commandes ! Un grand avenir s'ouvre à vous, ma chère.

— Je suis surtout contente qu'il vous plaise. Votre mari était un très bel homme...

— Oh, il l'était. Et si espiègle ! Rien à voir avec Lorenzo Zanelli. Quel culot de tenter de cette manière de vous expulser de l'immeuble ! Vous êtes sûre qu'il ne vous a pas fait mal ?

— Vous êtes au courant ?

— Le gardien me tient informée de tout. L'attitude de Zanelli a été scandaleuse. Qu'est-ce qui lui a pris ?

— J'ai eu une courte entrevue avec lui hier, à propos d'une affaire où sa banque et moi avons des intérêts... divergents. Il a imaginé que j'essayais de le suivre pour le faire revenir sur sa décision ; ou parce que son charme m'avait fait tourner la tête ! Il a sans aucun doute une idée bien trop flatteuse de son sex-appeal. A moins qu'il ne soit paranoïaque. Il fait partie de vos amis ?

— Sa mère plus que lui. Mais je loue la moitié de cette demeure, devenue trop grande pour moi, à un couple de ses amis, Federico et Olivia Paglia. C'était eux qu'il venait voir. Malheureusement, Federico a été blessé dans un accident de chasse et se trouve en clinique de rééducation. Des rumeurs ont circulé sur la régularité des visites de Lorenzo à la belle Olivia, mais personnellement, je n'y accorde aucun crédit. Il y a bien plus de chances qu'il s'occupe des

affaires de son mari plutôt que d'elle !

Elle eut un petit rire avant de poursuivre :

— Zanelli a toujours eu la réputation d'être un solitaire, accro à son travail ; de son côté, Olivia n'est jamais mieux qu'en société. Je ne les vois absolument pas ensemble.

— On dit que les opposés s'attirent, observa Lucy.

— C'est vrai, cela arrive. Mais assez avec tous ces potins ! La première fois que nous nous sommes rencontrés, j'ai été frappée par votre délicieux ensemble bleu ; sans vouloir vous offenser, cette jupe noire ne vous fait absolument pas honneur !

Lucy éclata de rire.

— Je sais, elle est horrible ! Je l'ai empruntée à une amie parce que je ne voulais pas venir en jean à un rendez-vous professionnel. Et comme je ne voulais ni mettre le tableau dans la soute de l'avion, ni être trop chargée, je n'ai apporté qu'un chemisier et quelques sous-vêtements...

Une heure plus tard, et malgré toutes ses tentatives pour la refuser, Lucy repartait de chez la comtesse avec une robe vintage de créateur et des chaussures assorties.

Elle reprit l'avion pour l'Angleterre d'humeur plus légère. Elle ne serait peut-être pas capable de sauver la firme familiale mais elle avait au moins empoché un joli chèque, et gagné une superbe robe qu'elle pourrait porter ce week-end à l'enterrement de vie de jeune fille de Samantha — dont elle serait demoiselle d'honneur.

\*\*\*

Lorenzo vit s'avancer la procession d'un œil ironique. La mariée, grande, jolie, semblait presque virginale en blanc, les replis de sa robe cachant avantageusement le fait qu'elle était déjà enceinte. Encore un de pris au piège, pensa-t-il cyniquement, se demandant comment James, avocat de renommée internationale et partenaire de la branche londonienne de la banque Zanelli, avait pu se laisser capturer aussi facilement.

Il le connaissait depuis des années. Son père était anglais et sa mère italienne, et leurs maisons de famille respectives étaient proches l'une de l'autre, au bord du lac de Garde. Tous deux s'étaient rencontrés à l'adolescence dans un club de voile et étaient devenus de bons amis.

Habituellement, Lorenzo évitait les mariages comme la peste, mais il était heureux d'avoir accepté l'invitation de James. La cérémonie, qui avait lieu en Cornouailles, n'aurait pu arriver à un meilleur moment. Les deux dernières semaines avaient vu sa vie, habituellement si bien organisée, bouleversée d'une façon qui lui déplaisait fortement.

D'abord, les photographies de Manuel, surgies du passé, l'avaient perturbé à un point tel qu'il en avait perdu la tête lors de son rendez vous avec Lucy Steadman. A sa grande honte, il avait eu une attitude totalement déplacée avec elle. Et puis les attentes de cette jeune femme n'avaient aucun sens : lui demander de sauver une affaire pour laquelle il n'avait aucun intérêt, et qui rapportait si peu d'argent, c'était profondément stupide. Trop de femmes attendaient des hommes

qu'ils les tirent d'affaire et celle-ci, toute féministe qu'elle lui ait semblé, n'avait pas agi différemment de ses consœurs. L'embrasser avait été une erreur mais, quelque part, elle l'avait bien cherché.

Et puis il y avait eu le lendemain, et sa conduite de parfait imbécile... Quelle méprise de penser que cette ensorceleuse aux yeux verts le suivait ! Il n'arrivait toujours pas à réaliser qu'il ait pu tenter de la sortir de l'immeuble. Pour des raisons qui lui échappaient, ses yeux rieurs étaient revenus plusieurs fois dans ses rêves. Pourquoi donc cette petite fée habillée comme un sac le hantait-elle ? En général, ses goûts le poussaient plutôt vers de grandes blondes élégantes, dotées si possible d'un cerveau en état de marche.

Le dîner du samedi précédent était censé le remettre sur pied. Mais cette soirée, organisée pour l'anniversaire d'Olivia, l'avait déprimé. Olivia et lui avaient le même âge, et Lorenzo n'avait pas vraiment envie de se souvenir qu'il atteignait ses trente-huit ans... Faisait-il avec un peu d'avance la fameuse crise de la quarantaine ? La descente aux enfers avait continué lorsque le lundi matin, une photographie de lui au bras d'Olivia était sortie dans un journal *people*, suivi d'un article bourré de sous-entendus sur leur prétendue relation.

Sa mère, la seule personne dont l'avis lui importait, lui avait fait un sermon. Depuis que son père était mort, lorsqu'il avait vingt-six ans, sa mère ne s'était jamais permis d'observation à son encontre. Non pas qu'il n'en ait jamais mérité, mais il savait rester plus que discret sur ses conquêtes féminines. Voir la déception et la colère dans les yeux de sa mère lorsqu'elle avait exigé une explication à propos de ce scandale avec une femme mariée l'avait passablement remué.

Il avait toujours voulu la protéger de ce qu'elle aurait appelé des frasques, car il savait que son père s'était montré infidèle et qu'elle en avait souffert. Anna Zanelli avait toujours su que son mari avait une maîtresse ; elle l'avait accepté, mais en avait eu durablement le cœur brisé. Mais, comme elle lui avait dit en agitant le magazine sous son nez, même son père aurait évité de choisir une femme mariée — et surtout celle de son meilleur ami...

Lorenzo aurait pu lui rétorquer que son père n'avait pas eu une, mais deux maîtresses régulières. Il le savait parce qu'il avait acheté leur silence... Il était aussi au courant d'autres aventures, et ce depuis son adolescence. Cela avait causé un désaccord entre son père et lui, et motivé, en partie du moins, son départ pour l'Amérique.

Mais il s'était tu, même quand sa mère, véhémement, lui avait déclaré que c'était la première fois qu'un Zanelli apparaissait dans la presse à scandales. Elle lui avait reproché d'avoir traîné leur nom dans la boue. Qu'avait-il à faire avec cette Olivia Paglia, alors qu'il était plus que temps qu'il fonde un foyer pour apporter un héritier à la dynastie ? Finalement, les yeux remplis de larmes, elle lui avait rappelé qu'il en était le dernier survivant.

Il lui avait juré qu'il s'agissait de rumeurs. Avec un peu de chance, à son retour en Italie après ce mariage, les rumeurs lancées par le journal se seraient apaisées, et sa mère se serait tranquillisée.

Il s'en voulait souvent de ne pas être plus présent auprès d'elle. Mais aussi fort que soit son amour pour l'Italie, et bien que le siège de la banque soit à Vérone, il préférait la vitalité new-yorkaise, ville dans laquelle il avait parfois des maîtresses. Des femmes préoccupées par leur carrière, intelligentes et désirables. Là-bas, bien que son nom se retrouve souvent dans la presse

économique, il n'en était heureusement pas de même dans la presse *people*. A Vérone, étant donné la position des Zanelli, chacun de ses gestes était passé au peigne fin.

\*\*\*

La vigueur des acclamations le ramena en Cornouailles, où la mariée s'avavançait lentement. Soudain, il aperçut derrière elle sa demoiselle d'honneur.

Il fallut quelques instants à Lorenzo pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Lucy Steadman ?

C'était impossible !

Ses cheveux, qu'il avait jugés sans éclat, brillaient aujourd'hui de subtils reflets bruns et or, balayés sur les côtés et retenus par un discret cercle de roses. Sa coiffure mettait en lumière ses traits fins. Une étole de soie légère drapait ses épaules laissées nues par son fourreau vert d'eau, dont le décolleté faisait honneur à des seins fermes et soulignait le grain parfait d'une peau légèrement laiteuse.

Encore stupéfait, il laissa glisser ses yeux sur la jeune femme aux formes pleines qui s'approchait de sa rangée. Une taille de guêpe, des hanches bien dessinées, comment avait-il pu s'imaginer que Lucy Steadman était trop ronde ? Il ne pouvait plus détacher son regard du corps le plus attirant, le plus désirable de la Création. Il sentit un frémissement d'excitation le parcourir alors qu'elle traversait la nef. La courbe naturelle de la chute de ses reins lui fit subitement se sentir à l'étroit dans son pantalon. Dire que c'était là une femme qu'il s'était juré de ne plus revoir...

Il s'était séparé de sa précédente conquête, une expert-comptable new-yorkaise, le jour du nouvel an ; il avait senti qu'elle commençait à s'attacher, et lui voulait rester libre. Des aventures, du bon temps mais pas d'engagement, tel était son credo. Un week-end à folâtrer avec l'excitante Lucy lui conviendrait parfaitement... Elle vivait en Angleterre, lui partageait son temps entre New York et l'Italie : il pourrait se rassasier de son corps séduisant sans craindre de la revoir.

Et puis ce serait une revanche agréable que de séduire la sœur de Damien Steadman, de s'en emparer pour la laisser tomber, comme son frère avait laissé tomber Antonio...

\*\*\*

Assise au premier rang, Lucy, les yeux humides, regardait Samantha et James prononcer leurs vœux. Personne ne pouvait douter de l'amour profond qu'ils partageaient ; et, s'il y avait bien une fille qui méritait d'être heureuse, c'était Sam.

Lucy l'avait rencontrée lorsqu'elles étaient toutes deux enfants et passaient l'été avec leurs parents en Cornouailles. Inscrites au même club de sport, elles étaient devenues amies. Mais, après

la mort de sa mère et le refus catégorique de son père de revenir en Cornouailles, Lucy avait perdu Sam de vue.

Elle venait d'obtenir son diplôme des Beaux-Arts quand elle avait hérité de la maison de vacances familiale. Elle avait alors décidé d'ouvrir sa galerie, et la première personne à en franchir le seuil avait été Samantha. Elles s'étaient instantanément reconnues. Toutes deux avaient vécu des heures difficiles, Lucy avec la perte de ses parents et Samantha avec le diagnostic de sa leucémie, à l'âge de treize ans, ainsi que son long combat pour en venir à bout. Lucy savait pourquoi son amie était tombée enceinte seulement deux mois après avoir rencontré James : persuadée que ses traitements l'avait rendue stérile, elle n'avait jamais pris la pilule... Heureusement que James était l'homme de sa vie ! Se marier, avec un enfant à venir, pouvait-on rêver meilleur dénouement ?

— Lucy, il est temps de venir signer le registre, lui murmura Tom, le témoin de James, en lui présentant son bras.

Dix minutes plus tard, les cloches de l'église sonnaient à toute volée, et les deux fiancés redescendaient l'allée centrale désormais mari et femme.

Lucy suivait derrière, avec Tom. Elle l'avait rencontré aux répétitions du mariage, le jeudi soir. Meilleur ami de James, il était banquier à la City. Rien à voir pourtant avec le cœur de pierre haineux qu'elle avait rencontré à Vérone. Tom était tellement amusant !

Au sortir de l'église, elle jeta un coup d'œil circulaire à l'assemblée animée puis se fondit dans la foule, émue, pour jeter des pétales de roses sur les mariés.

— Vous êtes magnifique, Lucy, lança une voix profonde et teintée d'un léger accent.

Sous la surprise, elle faillit lâcher son petit bouquet de fleurs. Puis, pétrifiée, encore sous le choc, elle plongea son regard incrédule dans les yeux moqueurs de Lorenzo Zanelli.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous faites ici ? articula-t-elle à grand-peine.

— Je suis invité.

— Lucy, venez, on nous attend pour les photos officielles, intervint Tom.

Elle se reprit et s'accrocha avec gratitude au bras de son sauveur.

Lorenzo Zanelli, au mariage de Samantha... C'était impossible !

Et pourtant vrai... se dit-elle, alors qu'elle passait la demi-heure suivante à obéir aux instructions du photographe. Étrangement, chaque fois qu'elle levait les yeux, Lorenzo était dans son champ de vision. Pas étonnant : avec sa haute taille et ses larges épaules, il imposait une présence qui l'aurait fait remarquer au cœur de n'importe quelle foule. De plus, le magnifique costume gris, visiblement sur mesure, qu'il portait avec justesse et sobriété ne faisait que rehausser sa prestance.

Assise à la table d'honneur de la réception, Lucy tenta de chasser Lorenzo Zanelli de son esprit et reporta toute son attention sur Tom. Il avait une conversation intéressante et lorsqu'à la fin du repas, tout le monde y alla de son petit discours, le sien fut incontestablement l'un des meilleurs.

Les mariés ouvrirent le bal et, petit à petit, des couples se formèrent et les rejoignirent. Outre son humour, Tom s'avéra être bon danseur. Dès la fin de la première danse, il la conduisit sur le

bord de la piste.

— Il faut que je vole à la rescousse de ma fiancée, expliqua-t-il. Elle va se sentir seule au milieu de tous ces inconnus. Je vous ramène à la table d'honneur.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Lucy en souriant. Je vais aller me refaire une beauté.

— Très bien.

Tom n'était parti que depuis quelques secondes lorsque Lorenzo apparut près d'elle.

— Lucy, quelle charmante surprise. M'accorderez-vous cette danse ?

Elle redressa fièrement la tête pour planter un regard dur droit dans le sien.

— Je croyais que vous souhaitiez ne jamais me revoir ? dit-elle sans ménagement. Vous pouvez donc vous épargner cette peine.

— Vous avez raison. Mais je ne vous avais pas encore vue telle que vous êtes aujourd'hui.

Il se recula d'un pas et laissa délibérément son regard effleurer son corps, des pieds à la tête, s'attardant un moment sur la courbe rebondie de sa poitrine révélée par sa robe bustier. Enfin leurs yeux se rencontrèrent, les siens s'embrasant d'une étincelle de sensualité.

Lucy combattit le rouge qui lui montait aux joues, mais elle ne pouvait absolument rien faire contre la raideur subite de ses mamelons, sans doute visible sous la soie de sa robe.

— Quelle est cette expression anglaise ? « Avoir plus d'un tour dans son sac ? », dit-il d'une voix profonde et mélodieuse. Je ne l'avais jamais vraiment comprise, mais je crois que j'en saisis la signification ce soir. Quand je me souviens de cette affreuse jupe noire que vous portiez...

Elle ne répondit pas, craignant que ses lèvres ne tremblent. Même la *contessa* avait fait des remarques sur sa tenue.

— Je vous repose la question, donc. M'accorderez-vous cette danse ?

Avant même qu'elle ait pu répondre, il lui saisit la main. Un frémissement s'empara de tout son corps ; il lui fallait faire diversion, et vite.

— Comment connaissez-vous James Morgan ? demanda-t-elle.

— Sa mère est italienne, et leur maison est sur les bords du lac de Garde. James et moi nous sommes rencontrés lorsque nous étions adolescents. Depuis, dès que j'ai besoin d'un avocat international, c'est à lui que je fais appel.

Le bras passé derrière sa taille, il resserra son emprise. Il n'était pas aussi collet monté qu'elle l'avait cru, mais elle n'aimait pas cet homme et ne tenait pas à danser avec lui — même si son assurance la troublait. Il n'avait pas nié avoir changé d'avis à son sujet... Que pensait-il d'elle ?

Subitement, Lucy prit conscience de la chaleur que dégageait son corps vigoureux, ainsi que de l'odeur discrète mais entêtante de son parfum. Ce mélange sensuel l'ensorcela et, bientôt, elle ne put détacher ses yeux de sa bouche, se remémorant l'arrêt soudain de son cœur lorsque leurs lèvres s'étaient jointes.

— Je n'avais jamais rencontré la mariée, reprit-il. James ne la connaît que depuis huit mois... On dirait bien que l'affaire a été conclue trop rapidement, non ?

— C'est un commentaire plutôt déplacé, le jour de leur mariage, rétorqua-t-elle sans aménité.

Samantha est mon amie et, pour votre information, il se trouve que je sais leur coup de foudre mutuel. De plus, James lui a demandé de l'épouser avant de savoir qu'elle était enceinte.

— Vous êtes décidément une femme très loyale. Et désespérément romantique. Mais votre connaissance des faits m'oblige à vous présenter des excuses pour ma pique. Dansons, maintenant, conclut-il avec un sourire.

Lucy ne parvenait pas à rompre le charme sous lequel Lorenzo, qu'elle jugeait pourtant bien trop arrogant, la tenait captive. Son air soudain contrit et la proximité irradiante de son corps avaient un effet désastreux sur la capacité de Lucy à réfléchir. Ravalant l'acquiescement qui lui brûlait les lèvres, elle se raidit.

— Pourquoi danserais-je avec l'homme qui s'apprête à liquider mon entreprise familiale ?

— C'est là que vous vous trompez. La décision finale doit tomber la semaine prochaine, et je n'ai pas encore arrêté mon avis. Je me suis rendu compte que, si le terrain a déjà de la valeur en pleine récession, il n'en prendra que plus dans le futur.

Les yeux de Lucy s'agrandirent. Avait-elle bien entendu ?

— Vous voulez dire que vous êtes en train de... de revenir sur votre position ?

Lorenzo prit ses mains entre les siennes, et les posa contre son torse. Lucy sentit les battements de son cœur contre sa paume. Le sien commença à s'emballer.

— L'usine pourrait rester en activité un peu plus longtemps ? interrogea-t-elle, la voix soudain frêle.

— C'est une possibilité qui reste ouverte, murmura Lorenzo, lui enserrant la taille encore plus étroitement, tout à fait conscient de l'effet qu'il provoquait en elle. Mais nous sommes à un mariage alors oublions les affaires et amusons nous un peu !

Lucy poussa un long soupir et décida finalement de se laisser aller.

Lorenzo s'avéra un merveilleux danseur. La main dans son dos la dirigeait avec fermeté, et sa longue jambe s'immisçait parfaitement entre les siennes tandis qu'ils valsaient. Ils glissaient sur la piste en parfaite harmonie.

Le seul problème était son poulx, qui battait beaucoup trop vite, et la chaleur qui montait de son ventre, se propageant à chacun de ses nerfs. Lucy lança un regard à son cavalier et frémit de lire autant de passion dans ses yeux sombres.

Lorenzo n'était pas si vieux qu'il lui était apparu de prime abord, et c'était un homme incroyablement attirant. A cette pensée, sa bouche s'assécha. Elle se passa la pointe de la langue sur les lèvres pour les humecter. Elle ne prit conscience de l'arrêt de la musique que lorsque Lorenzo relâcha enfin la pression de sa main dans son dos.

\*\*\*

Lorenzo se rendit compte avec stupeur qu'il avait été à deux doigts d'embrasser Lucy une nouvelle fois. A sa décharge, elle avait passé son temps à le provoquer. Ce petit corps sexy

bougeant gracieusement en osmose avec le sien avait automatiquement éveillé son désir. Son odeur, légère et fraîche, avait rempli l'atmosphère, et de la douceur de sa peau sous la paume de sa main au balayage léger de ses cheveux sur son bras pendant qu'ils dansaient, tout n'avait été qu'une caresse sans fin. Au moment où sa petite langue rose avait fait le tour de ses lèvres, il avait ressenti une telle bouffée de désir qu'il aurait pu lui faire l'amour là, sur la piste de danse. Il devait absolument réussir à la voir seule...

Il recula d'un pas, mais garda un bras léger autour de sa taille.

— Décidément, votre sac à malice contenait plus d'un tour ! Vous avez un excellent sens du rythme.

Ce sens du rythme, il en était convaincu, devait encore mieux s'exprimer au lit. Son corps fabuleux était fait pour le sexe. Plongeant son regard dans celui légèrement voilé de sa cavalière, il ajouta :

— Mais, maintenant, je crois qu'il est temps d'aller prendre une coupe de champagne et le frais dans le jardin.

— Lorenzo ?

Il entendit qu'une voix familière l'appelait mais fit comme si de rien n'était et tenta d'entraîner Lucy à l'extérieur.

Elle regarda par-dessus son épaule.

— Je crois que l'homme à la table derrière essaye d'attirer votre attention...

Il soupira.

— Venez prendre un verre avec nous, Lorenzo ! reprit la voix, teintée d'un fort accent.



Les bonnes manières de Lorenzo lui interdisaient d'ignorer cette invitation. A contrecœur, il se retourna, la main toujours sur la taille de Lucy.

Un instant plus tard, il lui présentait Aldo Lanza, l'oncle italien du jeune marié, sa femme Teresa, et leur nombreuse progéniture, qui couvrait deux générations.

— Avoir mis le premier la main sur la demoiselle d'honneur : je reconnais bien là Lorenzo, plaisanta Aldo en s'inclinant devant Lucy.

Et, jetant un regard entendu à Lorenzo, il ajouta avec un clin d'œil :

— Ne vous laissez pas subjugué par son charme : lorsqu'on apprend à connaître le bonhomme, on s'aperçoit qu'il n'a presque que des défauts !

— Je m'en étais aperçue, répondit Lucy avec un sourire. Ce n'est pas notre première rencontre.

— Ah ! Vous connaissez Vérone, peut-être ? Un endroit magnifique, n'est-ce pas ?

— Oui, tout à fait. L'architecture est sublime. L'*arena* est superbe, elle aussi. Mais je ne l'ai vue que de l'extérieur, je n'ai pas eu le temps de la visiter. J'étais là-bas pour affaires.

— Splendide et intelligente... Dans quelle branche travaillez-vous ? demanda Aldo.

— Assez de questions, l'interrompit Lorenzo. Je suis sûr que Lucy n'a pas envie de discuter de son travail en plein mariage.

Il avait présenté Lucy sans faire état de son nom de famille. Teresa Lanza étant l'une des langues de vipère les mieux pendues de Vérone, moins ils en savaient sur son compte, mieux c'était.

— Je vous assure que cela ne me dérange pas du tout, répliqua Lucy avec vivacité.

L'arrogance avec laquelle Lorenzo avait répondu à sa place l'avait énervée. Même avec tout l'amour qu'elle leur portait, c'était déjà une habitude qu'elle détestait chez son frère et son père.

— Je possède une galerie d'art en ville, poursuivit-elle. Je présente les œuvres de nombreux artistes. De mon côté, je peins surtout des portraits. J'étais à Vérone pour livrer une commande à une cliente, une femme charmante. Peut-être la connaissez-vous, d'ailleurs : la *contessa* Della Scala. A vrai dire, j'ai rencontré Lorenzo en bas de chez elle...

Elle adressa à ce dernier un sourire mielleux en guise d'avertissement : il fallait qu'il se souvienne qu'il n'était pas toujours aussi invincible qu'il le pensait...

Les yeux de Lorenzo se rétrécirent sous l'effet de la colère. Lucy l'ignorait, bien sûr, mais c'était la pire chose qu'elle aurait pu dire devant Teresa. Car les Lanza savaient qu'Olivia Paglia avait un appartement dans le même immeuble que la *contessa* Della Scala... Et, depuis qu'il avait fait la une d'un magazine *people*, le sujet était très sensible pour Lorenzo.

Subitement, Lucy prit conscience d'un blanc dans la conversation ; elle se demanda si elle n'était pas allée trop loin. Puis Aldo dit quelque chose en italien à sa femme, qui se renfrogna aussitôt. Posant les yeux sur Lorenzo, elle s'adressa à lui avec vivacité.

Lucy suivit la conversation qui s'animait entre les trois protagonistes, à grands renforts de moulinets de bras. Elle faillit comprendre une phrase au vol, mais celle-ci fut couverte par la voix

raouque de Lorenzo ; puis Aldo répéta les mots « *contessa* Della Scala ». Enfin, tous les yeux se tournèrent subitement vers elle.

— Ainsi, vous êtes amie avec la *contessa* Della Scala ? demanda Teresa en anglais.

— Je ne dirais pas amie, mais nous avons bien sympathisé, oui. C'est une femme délicieuse et très intéressante.

Mais Teresa repassa à l'italien avec sa tablée, et Lucy perdit de nouveau le fil de la conversation.

Lorenzo bougea légèrement sa main sur la taille de Lucy. Sous le tissu, il sentait la peau souple de la naissance de sa hanche. Il s'en était assez bien tiré en racontant aux Lanza qu'il connaissait sa cavalière depuis assez longtemps, ce qui n'était pas tout à fait un mensonge. Mais par la suite, il avait dû répondre à une volée de questions sur la vie de son amie artiste. Dépité, il s'était alors rendu compte qu'il ne connaissait rien d'elle et avait dû se contenter de réponses vagues, restant dans des généralités qui n'avaient pas satisfait pas son auditoire.

Il s'était fait de ridicules illusions en imaginant que Lucy était venue à Vérone spécialement pour lui ; son objectif principal était d'apporter son tableau à sa commanditaire.

Le brouhaha qu'elle avait déclenché avait surpris Lucy. Elle leva des yeux interrogateurs vers Lorenzo qui se contenta de lui murmurer à l'oreille :

— Vous auriez pu me dire que vous étiez artiste.

Son souffle chaud dans son cou ne fit que la troubler un peu plus, et elle se dégagea de son emprise. A ce moment, le marié arriva et la prit par la main :

— Je vois que vous avez rencontré le côté italien de la famille ! lança-t-il jovialement. Selon ma femme, c'est à mon tour de faire danser la demoiselle d'honneur.

Il avait prononcé le mot femme avec une telle fierté que Lucy en sourit. Et, heureuse de se défaire de Lorenzo, elle laissa James l'emmener sur la piste de danse.

— Ils sont adorables, chuchota celui-ci en souriant, mais en meute, ils peuvent être un peu étouffants. Sam a pensé que vous auriez besoin d'une diversion.

— Oh, ils sont plutôt charmants. Peut-être un peu intimidants, c'est vrai. Et très volubiles ! J'ai beau avoir un peu étudié l'italien, j'étais loin de tout comprendre !

Après une seconde danse avec le marié, un homme l'invita, puis un autre, si bien qu'elle perdit rapidement le compte. Quand Samantha lui demanda de la raccompagner chez elle pour l'aider à ôter sa robe de mariée, Lucy accepta avec soulagement. Pour le voyage qui devait les mener en lune de miel, son amie avait prévu de passer une tenue plus confortable que sa somptueuse robe d'organdi rebrodée.

\*\*\*

Une demi-heure plus tard, elle s'alignait en compagnie de la plupart des invités le long de la chaussée pour dire au revoir aux deux époux, prêts à filer vers leur lune de miel dans la Jaguar de

James.

Leur faisant signe de la main, Lucy essuya de l'autre les larmes de bonheur qui coulaient le long de ses joues.

— Voici la preuve de ce que je pensais : vous êtes une vraie romantique.

Un bras enlaça sa taille, et elle fut subitement serrée contre le torse mâle de Lorenzo.

— Tenez, prenez ça, poursuivit-il en lui tendant un mouchoir immaculé.

— Ça ne sera pas nécessaire, dit-elle en le repoussant. Mais merci quand même.

Cela faisait des heures qu'elle l'évitait soigneusement et, quand leurs yeux s'étaient par hasard croisés, elle avait automatiquement détourné le regard. Mais elle n'avait pu s'empêcher de remarquer le nombre de ses partenaires... Il avait un succès fou auprès des femmes. Et maintenant il revenait vers elle ; ce qui la contrariait plus qu'autre chose.

Lorenzo glissa le mouchoir dans sa veste et prit la main de Lucy.

— Marchons ensemble, voulez-vous ? Je n'ai pas envie de retourner à la fête tout de suite. Vous qui êtes l'amie de Samantha, vous devez connaître ces jardins à la perfection. Montrez-les-moi !

Ce disant, Lorenzo s'efforça de se contrôler. Il lui fallait être extrêmement prudent pour éviter que son corps ne le trahisse. Il n'arrivait pas à se souvenir de la dernière fois où il avait été attiré aussi violemment par une femme.

Lucy était sur le point de refuser lorsque, subitement, elle se souvint qu'il avait laissé planer un espoir pour les Plastiques Steadman. A contrecœur, elle accepta. Peut-être pourrait-elle tenter de ramener le financier à la raison et lui faire accepter le maintien de l'usine en activité. Ce joli plan posait un problème, pourtant : la simple vue de Lorenzo lui ôtait toute raison et tout jugement. La chaleur de sa main pressant la sienne était si naturelle, si attirante qu'elle n'avait aucune envie de la lâcher.

Ils descendirent jusqu'à la falaise en bas du jardin et contemplèrent la mer. Le soleil était en train de descendre de l'autre côté de la baie.

— Vous savez que le vingt et un juin est le jour le plus long et le plus doux de l'année ? dit-elle. Le jour idéal pour un mariage. A minuit, ils vont tirer un feu d'artifice, ce sera magnifique.

Elle bavardait ainsi pour éviter le silence car Lorenzo la rendait nerveuse, l'obligeant intérieurement à affronter des émotions, mais aussi des peurs, auxquelles elle ne se sentait pas encore prête à faire face pour l'instant.

L'homme ne lui plaisait pas. Il était impoli et arrogant, sévère et ennuyeux. Jamais il n'aurait figuré en tête de sa liste des hommes parfaits ! Mais elle n'en avait jamais trouvé un seul qui s'approche seulement de son idéal. Au contraire... Après sa première expérience sexuelle, elle s'était considérée comme frigide et faite pour le célibat. Et pourtant, Lorenzo avait été capable de lui faire perdre tous ses moyens avec un unique baiser. Elle était sortie avec quelques hommes après son fiasco initial, mais aucun ne l'avait fait vaciller comme Lorenzo le faisait, simplement en la tenant par la taille. Tout cela l'effrayait.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous étiez artiste, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés ?

— Vous ne me l'avez pas demandé.

— Je vous ai pourtant demandé ce que vous faisiez chez la *contessa*. Vous auriez pu me répondre à ce moment-là.

— J'aurais pu, mais vous veniez d'essayer de me faire expulser de l'immeuble ; et, la veille, vous m'aviez traité de femme mal fagotée et stupide. Je ne vois rien là-dedans qui aurait pu m'inciter à vous répondre.

— Je suis désolé. Je tiens aussi à m'excuser pour la scène dans mon bureau. Ce commentaire était totalement déplacé. J'avais gardé de vous, après vous avoir rencontrée dans l'appartement de mon frère, l'image d'une écolière rondelette en sweat-shirt avec des couettes. Je n'avais pas réussi à m'en défaire.

— J'étais sûre de vous avoir déjà vu quelque part auparavant ! s'exclama Lucy, le souvenir flou d'un bel homme en costume noir lui revenant subitement à la mémoire.

— Oui, chez Antonio. Vous deviez y accompagner votre frère, je suppose. Je me rends compte que mon opinion n'était pas du tout correcte... Mais vous m'avez revu au milieu d'une mauvaise journée. Mon déjeuner d'affaire avait duré beaucoup plus que nécessaire, j'avais fait une rencontre imprévue sur le chemin du retour, j'étais vraiment en retard ; ce qui est rare de ma part. D'habitude, je ne suis pas si...

— Odieusement arrogant ? le coupa-t-elle, acerbe. Plein de préjugés ? Hautain ? Je ne suis peut-être pas une championne comme vous avec les nombres mais, lorsqu'on en vient aux qualificatifs, je me débrouille mieux.

— Je suis vraiment navré de mon attitude. C'est impardonnable. Pourrions-nous oublier notre première rencontre et repartir à zéro ? S'il vous plaît ?

Il lui saisit la main et la pressa tendrement. Mais ce fut le « s'il vous plaît » qui la convainquit. Les excuses de Lorenzo semblaient sincères et, le dévisageant, Lucy se perdit dans la chaleur de ses yeux noirs et profonds.

— Très bien, c'est d'accord, dit-elle, frissonnant soudainement, comme si elle comprenait que cet accord allait la mener bien plus loin que prévu.

— Tenez, prenez ma veste, offrit Lorenzo en la déboutonnant.

— Non, vraiment, ça va...

Les lèvres de Lorenzo s'étirèrent en un lent sourire. Il entrelaça ses doigts aux siens tandis que son autre main reprenait possession de sa taille. Il attira son corps contre la chaleur du sien.

— Alors laissez-moi vous réchauffer...

Son visage se pencha, et Lucy sut qu'il allait l'embrasser de nouveau. Lorsque leurs lèvres se rencontrèrent dans la pénombre grandissante, très doucement, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Elle n'avait jamais vécu une telle sensation de vertige sous l'effet d'un simple baiser. La bouche de Lorenzo s'écarta un instant, puis il immisça la langue entre ses lèvres. Elle ferma les yeux. La main libre de Lorenzo remonta le long de son dos pour venir presser son épaule, et la rapprocher encore un peu plus de lui. Le sang de Lucy battait à ses tempes ; elle goûtait à des sensations sauvages et grandioses, inconnues jusqu'alors. Lorsqu'elle sentit les doigts de Lorenzo sur sa nuque, sous la masse lourde de ses cheveux, elle trembla.

— Ah, Lucy... soupira-t-il en brisant leur étreinte, ses yeux sombres se vrillant aux siens.

Il déposa une pluie de rapides baisers sur ses joues, son front, et vint murmurer au creux de son oreille, de sa voix rauque :

— Le moment est parfait, mais l'endroit mal choisi. Je pense que nous devr...

Lucy n'entendit jamais la fin de sa phrase : la voix tonitruante d'Aldo Lanza venait de les interrompre, une nouvelle fois :

— Tout le monde vous cherche ! Où vous cachez-vous ?

— Je finirai par le tuer, celui-là, grommela Lorenzo.

Il se redressa, gardant Lucy à côté de lui, et répondit à l'appel de son envahissant compatriote.

\*\*\*

Le reste de la soirée se déroula comme dans un rêve. Suite à l'intrusion d'Aldo, ils avaient rejoint la fête Et Lorenzo la fit virevolter sur la piste de danse. Dans ses bras, Lucy avait l'impression de flotter... Entre deux danses, elle apprit à mieux connaître son cavalier. Il lui confia que sa mère vivait sur le lac de Garde et que, dès que son travail le lui permettait, il allait lui rendre visite. Apparemment, elle souffrait d'angines chroniques et s'affaiblissait. Lucy lui parla de son école d'art à Londres et de sa galerie, ainsi que du plaisir qu'elle prenait à être son propre employeur.

Mais la magie se déclencha réellement lorsqu'elle alla se poster avec lui dans les jardins pour admirer le magnifique feu d'artifice qui, aux douze coups de minuit, illumina subitement la nuit.

Comment avait-elle pu haïr cet homme sans même le connaître ? Certes, Lorenzo avait perdu son sang-froid avec Damien. Mais la période devait être particulièrement traumatisante pour lui, et Lucy ne pouvait pas vraiment lui en vouloir. De son côté, elle s'était beaucoup sacrifiée pour son frère, lui apportant plus d'aide que beaucoup d'autres parents ne l'auraient fait dans une situation semblable. Malheureusement, rien de ce qu'elle avait pu faire n'avait empêché une fin brutale...

D'une plaisanterie, Lorenzo dissipa les souvenirs douloureux dans lesquels son esprit s'égarait, et Lucy se demanda par quelle aberration elle avait pu le juger ennuyeux. Il était captivant et, tout en l'écoutant, Lucy sentait une tiède complicité se tisser entre eux.

— La fête est presque terminée, dit-il plus tard, après avoir salué de nombreux invités. Est-ce que je peux vous ramener chez vous ?

Lucy capta immédiatement le sous-entendu glissé entre les mots de Lorenzo.

— Je dois rester pour aider à ranger, répondit-elle à regret.

— Etes-vous obligée ?

Ses longs doigts caressaient lentement son poignet, son pouce remontant dans la paume de sa main. Cette simple caresse envoyait des étincelles à travers tout son corps.

— Je pourrais dire à nos hôtes que vous êtes trop fatiguée. Que vous avez besoin de repos...

Leurs yeux s'accrochèrent, et la tension sexuelle qui circulait entre eux depuis le début de la soirée atteignit son paroxysme. Ils savaient tous les deux pertinemment qu'il ne s'agissait pas de se reposer. Le cœur battant de Lucy voulait dire oui, mais sa conscience lui dictait le contraire. Elle s'était engagée... Avant qu'elle ait à trancher ce dilemme cornélien, la mère de Samantha l'apostropha :

— Ah, te voilà, Lucy ! Je t'ai cherchée partout !

\*\*\*

Dix minutes plus tard, et sans trop savoir comment elle en était arrivée là, Lucy était assise sur le siège passager de la voiture de Lorenzo, en route vers sa galerie, au-dessus de laquelle elle avait son appartement. Lorenzo était vraiment un beau parleur...

Une fois arrivés, il fit le tour de sa BMW de location pour ouvrir la porte passager. Saisissant la main de Lucy, il l'aida à sortir de l'habitacle. Il s'était rendu compte qu'elle s'éloignait de lui lors du trajet et tenait à garder un contact physique rapproché. Il n'allait pas abandonner maintenant, si près du but...

Alors que la soirée battait son plein, et qu'il la voyait danser et flirter avec de nombreux hommes, Lorenzo s'était rendu compte que Lucy, loin d'être trop jeune et trop éloignée de ses stéréotypes habituels comme il l'avait cru à Vérone, serait véritablement la partenaire sexuelle idéale pour un week-end.

Lucy Steadman n'était pas une campagnarde mal dégrossie mais une artiste peintre, accoutumée à la vie de bohème suite à ses études d'art à Londres, et habitant en Cornouailles, une région qui regorgeait d'artistes. C'était un esprit libre et, à en juger par la réponse que son corps avait apporté à ses baisers, elle devait être particulièrement versée dans les plaisirs de la chair.

— Laissez-moi m'occuper des clés.

Il s'empara du trousseau qu'elle venait de sortir de son sac et ouvrit la porte.

Lucy allait se retourner pour fermer la porte derrière eux, mais Lorenzo l'avait déjà devancée.

— Vous voulez un café ? lui demanda-t-elle, levant enfin le regard vers lui.

Il secoua négativement la tête et, levant un doigt, il le porta à sa joue pour une caresse légère.

— Tu sais ce que je veux, ce que l'on veut tous les deux, murmura-t-il. J'avais envie de refaire ça depuis des heures.

Et il joignit le geste à la parole en prenant sauvagement ses lèvres. Il ne vint même pas à Lucy l'idée de résister. Son sac tomba au sol sans qu'elle s'en soucie, et elle noua les bras autour du cou de Lorenzo. Elle vacilla sous l'intensité de son baiser. Sa bouche était douce et brûlante. Elle ouvrit les lèvres sous la pression insistante de sa langue. Alors elle ferma les yeux et s'abandonna aux sensations qui agitaient son corps.

— La chambre ? demanda-t-il dans un murmure rauque.

Elle désigna l'escalier d'un mouvement de tête. Lorenzo la prit dans ses bras, monta les marches

quatre à quatre et trouva sa chambre à coucher avec un instinct presque animal.

Il l'étendit sur la couverture immaculée du grand lit et, se redressant, se débarrassa de sa veste. Bientôt le reste de ses vêtements tombait au sol.

Les yeux de Lucy s'agrandirent alors que s'offrait à sa vue le corps magnifique de Lorenzo, luisant sous la douce lumière de la lune.

Elle avait déjà vu des hommes nus auparavant, aux Beaux-Arts, mais c'étaient des modèles, et ils lui apparaissaient désincarnés. Elle avait fait l'amour une fois avec un dénommé Philippe, son colocataire londonien. Cela s'était produit la nuit où elle avait appris à la télévision l'accident de son frère, sur les flancs du mont Blanc. L'un des deux alpinistes était sérieusement blessé, mais les journalistes n'avaient pas dit lequel. Elle avait été terrifiée, s'angoissant pour les deux : son frère et Antonio.

Philippe avait essayé de savoir ce qui lui arrivait, mais elle n'avait pas réussi à le lui expliquer. Elle ne pouvait pas s'exprimer de manière cohérente. Son ami l'avait pris dans ses bras pour la calmer. Ils avaient fini, plus tard dans la nuit, par coucher ensemble. Rétrospectivement, elle comprenait que Philippe lui avait fait l'amour pour la reconforter, sans expérience, étincelle ou talent. Cette brève expérience n'avait rien déclenché chez elle, à part une forme de honte qui expliquait sans doute sa méfiance envers les hommes depuis lors.

Rien, vraiment rien, ne l'avait préparée à Lorenzo, debout devant elle, en chair et en os. Elle ne pouvait détacher ses yeux de lui, de ses épaules larges, de son torse puissant coloré de l'ombre d'une toison noire, qui s'amointrissait jusqu'à son nombril. Ses cuisses étaient musclées, ses jambes longues et... et il était visiblement très excité. Elle déglutit péniblement en constatant l'ampleur de son désir.

— Tu attends que je te déshabille ou tu profites du paysage ? demanda-t-il, avec le sourire assuré d'un homme totalement à l'aise avec son corps.

Sans attendre sa réponse, il s'agenouilla sur le lit et couvrit sa gorge de baisers, pendant que sa main dégrafait sa robe avec une agilité extraordinaire.

En dessous, Lucy ne portait qu'un string de dentelle blanche ; un milliard de terminaisons nerveuses s'animaient sous sa peau lorsqu'il l'en débarrassa.

— Tu es magnifique, Lucy... Vraiment magnifique.

Il déposa un baiser sur son ventre, la faisant frémir des pieds à la tête. Puis chacune de ses mains saisit un de ses seins, ses pouces taquinant gentiment leurs tétons érigés, les transformant *illico* en deux sources de plaisir.

Pour toute réponse, Lucy poussa un long gémissement.

— Parfaite... chuchota Lorenzo, et sa bouche vint recouvrir un des deux tétons, le léchant et le suçant tendrement.

Lucy se cambra involontairement, et de petits râles incontrôlés lui échappèrent tandis que Lorenzo, avec un savoir-faire effrayant, infligeait le même tourment érotique à l'autre sein. Leurs bouches se scellèrent de nouveau, et sa large main voyagea sur sa peau, épousant sa taille, ses hanches, ses cuisses...

Elle s'agrippa à ses épaules, à son cou, se rapprochant de lui, espérant toujours plus.

Soudainement, il se recula.

— Je te veux, Lucy. *Dio*, ce que j'ai envie de toi...

De la main, il ouvrit délicatement ses jambes et s'installa au-dessus d'elle. Lucy pouvait sentir la pression de son érection contre son ventre. Plaquée sur le lit, elle recevait, avide, ses baisers de plus en plus passionnés.

Les poils de son torse vinrent caresser sa poitrine, et le corps de Lucy fut comme électrisé par la chaleur et la puissance qui se dégageait de son amant. Il embrassa sa gorge, ses épaules, sa bouche puis, se plaçant de nouveau à côté d'elle, son sexe tendu appuyé contre sa cuisse, il caressa son ventre, avant de se perdre dans sa toison bouclée.

Lucy crut défaillir. Pendant que la bouche de Lorenzo jouait de nouveau avec les pointes bourgeonnantes de ses seins, sa main, habile, se perdait dans les replis de son intimité, provoquant des décharges de plaisir quand elle effleurait son clitoris. Elle se tordait sous ses caresses, les ongles plantés dans la peau bronzée de ses épaules. Le désir l'avait chauffée à blanc ; elle vibrait d'une émotion si intense qu'elle en souffrait presque.

Soudain, Lorenzo se replaça entre ses jambes. Son sexe appuya exactement où elle le voulait, où elle l'attendait, et elle gémit en le sentant se frayer un chemin en elle. Il y eut un instant fugace de douleur, immédiatement suivi d'un torrent de chaleur alors que Lorenzo s'enfonçait en elle.

Il se retira alors presque entièrement, lui laissant une impression de vide insoutenable. Son corps se crispa et elle verrouilla ses cuisses autour de lui, le suppliant de continuer. Il la posséda de nouveau, plus rapidement, plus profondément, et la voix de Lucy se brisa pendant que son corps explosait en un million de sensations exquis. Le souffle lui manqua. Elle prit à peine conscience des derniers coups de reins de Lorenzo, son intimité se convulsant autour de la virilité imposante de son amant. Un sentiment d'unité, de complétude l'envahit, qu'elle n'aurait jamais imaginé pouvoir ressentir un jour, et surtout pas aussi pleinement.

\*\*\*

Lorenzo se retira, la respiration rauque, le cœur battant la chamade dans sa poitrine. Lucy avait été tout ce dont il pouvait rêver, et bien plus encore. Ils avaient partagé un tel moment d'union, comme si leurs deux êtres étaient exactement en accord... Jamais auparavant il n'avait perdu le contrôle de cette manière. Bien sûr, cela faisait quelque temps qu'il n'avait pas eu de femme dans son lit, mais cela discréditait-il pour autant leur incroyable entente ? Se tournant, il attira Lucy vers lui ; elle se lova tout contre son corps.

— Tout va bien, je ne t'ai pas fait mal ? demanda-t-il, soucieux.

Elle était si petite, semblait si fragile que pendant un instant, il s'était demandé si elle n'était pas encore vierge. Il avait bien vite chassé l'idée de sa tête : Lucy avait évidemment connu d'autres hommes.

— Non, au contraire... murmura-t-elle tendrement, d'une voix pleine d'émotion.

Elle étendit sa main et caressa son torse.



— Je vais beaucoup mieux que bien. C'était... extraordinaire.

Se redressant sur un coude, elle pressa ses lèvres aux siennes et reprit, les yeux brillants comme des étoiles :

— Lorenzo, tu es vraiment différent de ce que je croyais. Tu es fantastique, le meilleur amant au...

Elle allait dire monde, mais il bâilla à ce moment-là, l'interrompant dans son envolée.

— Ravi de pouvoir rendre service, murmura-t-il.

Il fit courir ses doigts dans l'opulente chevelure de la jeune femme, balaya quelques mèches de son front et l'embrassa, avant de la prendre dans ses bras.

Lucy enfouit son visage contre son torse et, à l'abri, en sécurité, s'endormit.

\*\*\*

Elle ouvrit lentement les yeux, aveuglée par les premiers rayons du soleil qui traversaient la fenêtre. Tout son corps la tirait, révélant l'existence de muscles, de terminaisons nerveuses, dont elle n'avait jusqu'ici pas soupçonné l'existence. Elle étira longuement son corps raidi.

Elle mit un instant à se souvenir de l'endroit où elle était. Comme si un long rêve reprenait lentement consistance, les détails de sa nuit affluèrent à son cerveau. Elle jeta un regard autour d'elle et, avisant la marque en creux sur l'oreiller voisin, comprit que tout était réel.

Elle avait fait l'amour avec Lorenzo Zanelli.

Non pas une, mais bien deux fois...

La première avait été tout bonnement incroyable, et elle avait pensé que rien au monde ne pourrait jamais l'égaliser — Lorenzo lui avait prouvé le contraire.

Après son premier orgasme, elle s'était endormie, béate, pour quelques minutes ou une heure, elle n'en savait rien. Lorsqu'elle avait émergé de nouveau, sa lampe de chevet était toujours allumée. Lorenzo était alors sorti de la salle de bains, nu. Ce qui s'était passé par la suite avait été une véritable leçon d'érotisme...

Avec un talent et une maîtrise qu'elle ne pouvait qu'admirer, il l'avait embrassée et caressée, l'encourageant à faire de même. Elle avait alors découvert une facette sensuelle de sa personnalité qu'elle ignorait totalement. Pour finir, Lorenzo lui avait longuement et tendrement fait l'amour, la rendant presque folle en l'emmenant plusieurs fois tutoyer les étoiles, la poussant si près de la délivrance, pour mieux la lui refuser, qu'elle avait dû le supplier de lui accorder enfin ce que tout son corps réclamait, et que lui seul était capable de lui offrir.

Elle regarda autour de la pièce. Les vêtements de Lorenzo ne s'y trouvaient plus. Il était parti...

Elle referma les yeux et soupira, rougissant à la pensée de son comportement nocturne. Lorenzo avait probablement pensé que c'était sa manière d'être habituelle avec les hommes ; il ne la voyait sans doute que comme une simple aventure d'un soir. Mortifiée à cette idée, elle ramena le drap sur son corps nu.

— Un peu tard pour la pudeur, non ? lança une voix profonde depuis l'autre bout de la pièce.

Elle rouvrit les yeux et découvrit Lorenzo, qui avançait vers elle. Elle s'assit dans le lit, tirant le drap avec elle.

— Je pensais que tu étais parti.

Il était habillé du même complet gris que la veille, légèrement froissé maintenant, et sa chemise blanche était ouverte au col, révélant quelques poils de sa toison noire. Dans sa main droite, il tenait une tasse de café.

— Comme si j'allais partir en catimini, après ce que nous avons partagé cette nuit ! Et que nous repartagerons, je l'espère...

Il s'avança et posa la tasse de café sur la table de nuit.

— C'est pour toi. J'ai pensé que tu aurais peut-être besoin de caféine.

Son sourire entendu la fit rougir.

— Merci.

Elle attrapa la tasse et but une longue gorgée de café, rassurée. Lorenzo ne l'avait pas abandonnée, et il ne semblait pas la considérer comme une partenaire de passage. Il voulait la revoir... Ces paroles lui avaient instantanément réchauffé le cœur, balayant tous ses doutes. Elle lui sourit.

— Tu as raison, j'en avais besoin. Mais tu aurais dû me réveiller. Tu es l'invité, c'est moi qui aurais dû préparer ce café.

Il s'assit sur le lit et, se penchant en avant, déposa un léger baiser sur ses lèvres.

— Non, c'était un plaisir, Lucy. Tu es une jeune femme très attirante. Et tu as eu une dure journée hier. Suivie d'une nuit... peu reposante.

Ses yeux sombres vinrent se planter dans les siens, et elle n'arriva pas à détourner le regard. Sa sensualité lascive l'hypnotisait. Elle rougit, sentant une chaleur bien familière prendre naissance au creux de sa féminité.

— J'ai d'abord pensé que tu avais besoin de dormir, reprit-il, mais je me suis ensuite rappelé que le dimanche était l'un des jours les plus chargés de la saison touristique et que tu ouvrais la galerie à dix heures. Tu me l'as dit hier soir. Alors je me suis préparé pour être prêt avant ton heure d'ouverture.

— Mais... quelle heure est-il ? demanda Lucy, soudain paniquée.

— Neuf heures. Tu as tout le temps.

Se relevant, il la dévisagea, et son expression redevint soudain sérieuse.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas, mais j'ai un peu visité les lieux. C'est un très bel appartement. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer qu'il y avait à peine un verrou à la porte principale. Tu te protèges bien peu pour une femme qui vit seule.

Lucy termina sa tasse de café et la posa sur la table de nuit. Elle se sentait parfaitement en sécurité, mais elle aimait que Lorenzo se soucie d'elle et ait l'instinct de protection.

— Lorenzo, lança-t-elle, facétieuse, nous ne sommes pas à la banque. Je n'ai pas de trésor caché

ici.

— Si on avait le temps, je te prouverais à quel point tu as tort, affirma-t-il en riant.

Il posa ses deux mains en coupe autour de son visage et l'embrassa jusqu'à ce qu'elle s'abandonne de nouveau contre l'oreiller.

— Malheureusement, le temps presse, poursuivit-il en se redressant. Mais je reviendrai ce soir pour t'emmener dîner. Tu fermes à quelle heure ?

Le souffle coupé par cette proposition, Lucy balbutia :

— Je... je ferme à seize heures, mais...

— Je passe te prendre à dix-neuf heures alors, déclara-t-il d'un ton sans appel.

Il planta un baiser rapide sur son front et sortit.

Lucy le regarda quitter la pièce, hébétée. Puis son étonnement se transforma en une joie simple et dense, un bonheur vivace. Lorenzo ne voulait pas simplement coucher avec elle : il allait l'emmener dîner.

Ce ne pouvait qu'être bon signe...

Quand la sonnette de la porte d'entrée retentit, Lucy, après avoir ajusté dans le miroir sa robe d'été bleue, attrapa son sac et dévala l'escalier pour ouvrir la porte.

— Tu es magnifique, la complimenta Lorenzo.

Elle ne l'avait jamais rien vu porter d'autre que ses costumes de confection, l'uniforme parfait du banquier sérieux qu'il pouvait parfois être. Mais ce soir, négligemment habillé d'un pantalon crème et d'une chemise blanche, un pull en cachemire noué autour de ses larges épaules, ses mèches noires soulevées par une brise légère, il ressemblait à un pirate des temps modernes. Ou peut-être était-ce son sourire carnassier qui lui donnait cette impression...

Lucy plongea le regard au fond de ses yeux sombres et y vit danser une lueur de désir. A laquelle elle répondit de la même façon.

— Ne me regarde pas comme ça Lucy, ou on n'arrivera jamais au restaurant !

L'enlaçant, il abaissa alors sa bouche jusqu'à la sienne, comme s'il ne pouvait se contenir plus longtemps. Dès qu'il la toucha, les lèvres de Lucy s'entrouvrirent. Elle crut fondre au creux de son étreinte, les jambes flageolantes sous l'intensité de ses baisers.

— Il faut y aller maintenant !

Il lui prit la clé des mains et la poussa tendrement vers la sortie avant de verrouiller la porte derrière eux.

Lucy s'aperçut qu'elle irait à peu près n'importe où avec cet homme, et même jusqu'au bout du monde. Subitement, elle comprit qu'il y avait un sens aux incroyables vertiges qu'elle avait ressentis lorsqu'ils faisaient l'amour : pour la première fois, elle vivait la magie de l'attraction sexuelle qu'une femme peut éprouver pour un homme. Elle avait déjà lu dans certains romans que cela pouvait exister mais sans être capable de se le représenter concrètement. Oui, ce soir, enfin, elle comprenait.

Lorenzo avait réservé au restaurant de l'hôtel où il résidait. Ils bavardèrent sur le chemin, et il acheva de la captiver par son charme et son intelligence. Comme si c'était possible, elle le trouvait encore plus attirant que la veille.

Au cours du dîner, et à sa demande, elle lui en dit plus sur sa galerie et les artistes qui y exposaient : Leon, un sculpteur sur bois, Sid, un potier, et sa femme Ella qui créait des tapisseries.

Lorenzo se dévoila également. Lucy apprit entre autres qu'il possédait une villa à Santa Margherita et aimait passer son temps libre à voguer en Méditerranée, à bord de son yacht.

— Je suis désolé, Lucy, je t'ennuie, dit-il soudain. Veux-tu que nous allions ailleurs ? Dans un club, ou au casino peut-être ?

Elle ouvrit de grands yeux étonnés. Parlait-il sérieusement ? Elle n'avait pas entendu une conversation aussi brillante depuis longtemps.

— Tu essaierais de m'ennuyer que tu ne réussirais pas ! Et pour ta gouverne, il n'y a ni club ni casino dans le secteur, précisa-t-elle d'un ton amusé.

De plus, elle n'avait pas vraiment l'intention de finir sa nuit au casino ; bien au contraire... Une

image très réaliste de leurs deux corps nus et entrelacés lui fit venir le rouge aux joues. Lorenzo sembla lire dans ses pensées, et un sourire sensuel se dessina sur ses lèvres. Soudainement, l'air se chargea de tension.

— Levons le camp, décida-t-il soudain.

Ils sortirent rapidement du restaurant, leurs mains nouées, serrées l'une dans l'autre.

Pendant que, derrière elle, Lorenzo fermait la porte de sa suite, Lucy jeta un regard circulaire dans le salon, doté d'une jolie cheminée. Elle ne put le détailler plus avant car Lorenzo la prit dans ses bras et la fit décoller du sol...

Il l'embrassa fougueusement et l'amena à la chambre à coucher. Ils tombèrent sur le lit dans un fol enchevêtrement de bras, de jambes et de bouches. Lorenzo la devêtit rapidement de la robe qu'elle portait ; de son côté, Lucy n'essaya même pas de défaire correctement sa chemise, arrachant les boutons plutôt que de patienter une seconde de plus. Lorsqu'ils furent tous deux nus, il n'y eut pas de préliminaires, juste une union sauvage. Ils se consumèrent ensemble dans une explosion de passion.

— Ça fait du bien... soupira enfin Lorenzo, avant de l'attirer au creux de son corps chaud.

Ce qui suivit fut un festival de tendresse paresseuse. Il l'embrassait gentiment, explorant lentement chaque détail de son corps. Entre des conversations décousues et des crises de rire, il fit voyager sa bouche le long de sa colonne vertébrale, et posa une question sur la cicatrice qui se trouvait là. Lucy eut un rire gêné, et lui assura que ce n'était qu'une légère blessure, déjà ancienne. Se retournant, elle commença elle aussi l'exploration de son corps. Le reste ne fut que plaisir partagé...

\*\*\*

— Réveille-toi, Lucy.

Elle ouvrit les yeux et se blottit plus près de lui.

— Tu es vraiment infatigable, murmura-t-elle, déposant de légers baisers sur son torse.

Ils avaient déjà fait l'amour deux fois mais, ainsi pressée contre lui, chair contre chair, elle sentait le picotement familier du désir s'infiltrer insidieusement dans tout son être.

— Désolé, Lucy, je préférerais vraiment ne pas te décevoir mais il est temps que je te ramène chez toi. Je dois partir très tôt pour Londres, d'où je prends le premier avion pour New York.

Sortant du lit, il lui décocha un bref sourire avant de se diriger vers la salle de bains.

Lucy le regarda partir, un peu dépitée, admirant au passage son corps bronzé, son dos large et ses longues jambes. Elle savait que c'était stupide, mais ne pouvait s'empêcher de se demander si cet instant n'était pas tout simplement le terme de leur relation.

Elle se glissa hors du lit et, ramassant ses vêtements éparpillés au sol, se rhabilla. Ses mules étaient près de la porte, à côté de son sac. Les talons lui redonnèrent un certain maintien, et elle se redressa. En revanche, son reflet dans le miroir la fit presque gémir de dépit. Elle n'était pas

maquillée, et ses cheveux étaient complètement en bataille. Se saisissant d'un peigne au fond de son sac, elle le passa dans ses cheveux, en balayant la masse derrière ses oreilles. Ses gestes avaient une cadence mécanique. Elle ne voulait pas penser au départ de Lorenzo...

Il réapparut enfin, en caleçon, et enfila un pantalon et un polo sous le regard de Lucy.

— Tu me fixes comme si tu allais me dévorer... Allez, viens vite avant que je ne craque.

Sans savoir s'il avait voulu être flatteur, ou simplement moqueur, elle lui rendit son sourire, et ils quittèrent la pièce.

Dans la voiture, alors qu'il conduisait silencieusement, Lucy lui jeta un regard de côté. Elle essaya de se convaincre qu'elle s'était inquiétée pour rien : Lorenzo était un homme d'affaires occupé, il était naturel qu'il retourne à son travail. Cela ne voulait pas nécessairement dire qu'elle ne le reverrait jamais. Le regard aimanté par la route, les mains jouant habilement avec le volant, il conduisait avec aisance sur les petites routes de campagne. A cette vitesse, elle serait à la galerie en moins de cinq minutes...

— Alors, on se revoit quand ? demanda-t-elle, posant sans y penser la main sur sa jambe.

\*\*\*

Lorenzo se crispa. Au départ, il n'avait eu aucune intention de revoir Lucy après ce week-end. Mais, alors que du regard il suivait les contours de son corps sublime, puis s'arrêtait sur ses cuisses, il la revit, les jambes enroulées autour de lui, feulant de plaisir. Subitement, le prochain week-end d'affaires prévu à son agenda lui sembla bien moins attirant...

Cela faisait des mois qu'il n'avait pas eu une aventure, et les deux nuits passées avec Lucy avaient été tout bonnement incroyables. Il n'avait pas souvenir d'avoir connu meilleure nuit avec une autre, et n'avait plus envie de tourner la page. A vrai dire, il songeait à faire de Lucy sa maîtresse attitrée. Elle l'attendrait paisiblement dans ce joli coin d'Angleterre. Il allait régulièrement à Londres ; et, s'il effectuait en général ses allers-retours dans la journée, il pourrait changer ses habitudes pour passer un peu de temps avec Lucy.

Il décida de laisser toutes les options ouvertes et d'avancer précautionneusement.

— On se revoit bientôt, je l'espère. Mais j'ai beaucoup de travail... J'essayerai de revenir le week-end prochain, ou celui d'après. Je t'appellerai, de toute façon.

Lucy ne put s'empêcher de lâcher un soupir de soulagement tandis que Lorenzo arrêtait la voiture. La robe d'été qu'elle portait ne la protégeait absolument pas de la brise matinale, et elle frissonna. Lorenzo l'entoura de son bras et l'accompagna jusqu'à sa porte. Se saisissant des clés dans son sac, elle se retourna vers lui.

— Tu veux rentrer, prendre un café ?

C'était une tentative un peu désespérée, mais elle ne voulait pas le voir partir.

— Pas cette fois, répondit-il comme à regret. Si je rentre, je t'embrasserai ; et je ne saurai pas m'arrêter là.

— Bon. Ce n'est pas grave... puisque je sais que tu reviendras ! conclut-elle avec allégresse.

— Bien sûr.

L'embrassant légèrement sur le front, il ajouta :

— Ferme bien la porte derrière toi, maintenant.

Le bras de Lorenzo quitta son épaule, et elle inséra la clé dans la serrure. Subitement, le souvenir de leur première rencontre lui revint à l'esprit, et elle se retourna.

— Attends, Lorenzo ! On n'a pas eu le temps de discuter des Plastiques Steadman. Une décision doit être prise avant jeudi. Et tu n'as même pas mon numéro ! s'exclama-t-elle, paniquée. Laisse-moi te le...

— Pas besoin, la coupa-t-il. La banque doit l'avoir quelque part.

Le visage de Lucy était tendu vers le sien, ses yeux verts incroyablement larges et lumineux. La lumière pâle du petit matin rendait sa peau presque transparente, et ses longs cheveux auburn ramenés derrière ses oreilles tombaient en cascade dans son dos. La beauté et la tentation personnifiées. Mais plus pour lui. Plus maintenant qu'il commençait à voir clair dans son jeu.

— Je n'en doute pas, reprit-elle, mais la date limite est jeudi. Avant de parler à mon avocat, j'ai besoin de savoir si tu comptes rejeter l'offre de vente et laisser l'usine ouverte. Tu sais, si elle doit fermer un jour, on pourrait décider de créer des boutiques, un centre aéré, quelque chose qui puisse fournir du travail aux membres de la communauté. Dessington est vraiment un bel endroit, pas loin de la côte, ça pourrait attirer les touristes Et générer des revenus.

Lorenzo écoutait son discours avec réticence, alors qu'elle continuait sur ce qu'ils pourraient faire pour remplacer l'usine tout en conservant les emplois. Fasciné par son corps, il en avait presque oublié le dégoût que lui inspiraient son nom, et l'affaire qui les avaient réunis.

Mais Lucy, elle, n'avait rien oublié — un trait de caractère typiquement féminin. Et, en essayant de l'apitoyer avec le sort des ouvriers et de leurs familles, elle tentait sournoisement de récupérer son usine. Il avait appris à se méfier des femmes et de leurs sourires enjôleurs. Il avait eu une dure leçon, des années plus tôt, lorsqu'il avait trouvé la femme qu'il voulait épouser au lit avec un autre qu'elle pensait plus riche que lui. Il n'oublierait pas cette mésaventure de sitôt.

Oui, les femmes avaient toujours une idée derrière la tête, et Lucy ne faisait pas exception à la règle. On ne pouvait nier que le sexe avec elle était incroyable — bien qu'elle ne soit pas aussi audacieuse que certaines femmes qu'il avait connues. Elle paraissait même choquée, parfois, avec une tendance à rougir qui était fascinante compte tenu de son style de vie libéré. Mais peut-être était-ce juste une mascarade pour donner aux hommes une impression d'innocence et de pureté...

En tout cas, il ne pouvait qu'admirer ses talents de comédienne et de stratège : faire comme si elle ne s'était souvenu des Plastiques Steadman qu'au moment de la séparation, quand, pressé par le temps, encore dans le souvenirs de leurs folles nuits, il aurait pu se trouver en position de faiblesse, et donc lui céder, c'était très fort ! Mais cette tentative venait de le conforter dans sa décision première : le week-end était fini, et il ne la reverrait jamais.

— Tu débordes d'idées originales, Lucy, mais tu fais fausse route. Il n'y a pas de nous, trancha-t-il avec une franchise brutale. Je te l'ai dit à Vérone : je n'ai aucune intention de prolonger mes relations d'affaires avec une Steadman, et cela n'a pas changé.

Lucy reçut ces mots cruels comme une douche glacée. Elle n'arrivait pas à croire ce qu'elle venait d'entendre. Elle fixa Lorenzo, grand, sombre, inébranlable, et eut subitement l'impression d'être en face d'un étranger. La proposition pour l'usine venait pourtant bien de lui ! Elle ne comprenait pas ; ou ne voulait pas comprendre...

— Mais, tu avais dit... Je pensais...

Elle s'interrompit, amère. A quoi pensait-elle ? Qu'ils étaient amis ? Plus qu'amis ?

— On a fait l'amour, reprit-elle, et...

— On a couché ensemble, rectifia Lorenzo — cette précision la réduisit au silence comme un coup de poignard. Quelque chose que je considère comme relevant plus du plaisir que des affaires. Si tu veux mélanger les deux, libre à toi.

Il se recula en haussant les épaules.

— Je repousserai la date de vente d'un mois, pour te laisser le temps de prendre tes dispositions.

Son ton froidement professionnel était soutenu par son regard noir, insondable et glacial.

— Tu feras cela ? murmura Lucy.

A l'intérieur, elle se sentait brisée, accablée par ses mots cruels. Pour Lorenzo, ils avaient seulement couché ensemble. Rien de plus. Déraisonnablement, elle avait commencé à s'imaginer bien plus. Si elle voulait être honnête avec elle-même, elle devait bien s'avouer qu'elle était sur le point de tomber amoureuse de lui. Comment avait-elle pu se tromper ainsi ?

— Oui, je le ferai. Je te dois un week-end bien plus amusant que prévu. A vrai dire, je retarderai même la vente de deux mois. Je n'y perds pas, et tu es vraiment douée au lit. Même si je n'ai pas eu trop de mal à te convaincre de le partager avec moi...

Lucy le fixa, incrédule, se demandant confusément si elle l'injurait ou si elle fondait en larmes. Ses mots empoisonnés l'avaient atteinte en plein cœur. De sa vie, on ne l'avait jamais autant insultée. Elle tenta de combattre la douleur qui était sur le point de la submerger. Qu'il puisse imaginer qu'elle avait accepté de coucher avec lui par intérêt l'horrifiait. Mais c'était déjà ce qu'il avait pensé après leur premier baiser. En fait, il était bien tel qu'elle l'avait vu ce jour-là, arrogant et cynique, persuadé que tout se vendait et s'achetait. Pour lui, tout avait un prix ; et le sien c'était les deux mois de délai pour l'usine...

Mais s'il croyait qu'elle allait lui être reconnaissante de reporter la liquidation des Plastiques Industriels Steadman, il se trompait ! Quand elle n'était pas aveuglée par l'amour — ou plutôt : par le sexe, rectifia-t-elle mentalement —, elle savait se montrer intelligente ; brillante, même, disaient certains !

— Pourquoi te conduis-tu ainsi ? dit-elle de sa voix la plus calme. C'est immonde et immoral.

— Oh, Lucy, ne t'érige pas en parangon de vertu ! s'exclama-t-il en la couvrant d'un regard méprisant. Tu as apprécié ce week-end autant que moi. Tu savais bien que je ne referais jamais affaire avec un membre de la famille Steadman, étant donné ce que ton frère a fait au mien.

— Oui, acquiesça Lucy, affaiblie par la violence de son attaque. Je l'avais simplement oublié... un moment. Pourtant ton frère m'avait bien dit quel genre d'homme tu étais...



Ecœurée, elle comprenait que tout ceci n'avait été qu'une forme particulièrement perverse de vengeance. A travers elle, il se vengeait de Damien, qu'il tenait pour seul responsable de la mort d'Antonio.

— Mais je te prends au mot, ajouta-t-elle d'une voix plus assurée. Tu ne feras rien contre les Plastiques Steadman avant deux mois. J'ai payé le délai en nature, comme tu me l'as fait remarquer.

Puis, tremblante de rage et d'humiliation, elle le planta là et se réfugia chez elle. Les propos haineux et offensants de Lorenzo bourdonnaient encore à ses oreilles. Il la considérait comme une prostituée ! Au fond d'elle-même, Lucy avait toujours su que cet homme n'était pas fait pour elle. Ils différaient en tout : aspirations, caractère, culture... Lui était un banquier milliardaire et cynique, dont le but dans la vie se résumait à gagner toujours plus d'argent. La longue lignée dont il descendait l'avait rendu d'une insupportable arrogance. Au contraire, sa vie à elle était consacrée aux arts et à ses amis. L'argent importait peu, du moment qu'elle en avait assez pour payer les factures. Elle avait la conscience tranquille, ce qui n'était certainement pas le cas de Lorenzo... Mais encore aurait-il fallu qu'il ait une conscience !

Elle fila sous la douche et resta longtemps sous le jet, comme si elle tentait de laver la honte qu'elle ressentait. Mais le pire était que son corps se rappelait de tout, de la moindre caresse, du moindre attouchement...

Etait-elle destinée à subir le poids de la honte chaque fois qu'elle ferait l'amour ?

Lorenzo resta plus longtemps que prévu à New York. Lorsqu'il revint en Italie, toutes les rumeurs concernant Olivia Paglia s'étaient, comme il l'avait prévu, évaporées. C'était déjà ça.

Dînant avec sa mère, qu'il n'avait pas vue depuis plus d'un mois, il se trouva confronté à un problème d'une toute autre dimension. Il trouva Anna d'excellente humeur : la cause, hélas, en était la montagne de photos prises par Teresa Lanza, que sa mère s'empessa de lui montrer. Sur la plupart, on le voyait en compagnie de Lucy Steadman. Comment avait-il cru que sa passade ne s'ébruiterait pas, avec la famille Lanza en embuscade ? Était-il subitement devenu naïf ?

— Tu aurais dû m'en parler, Lorenzo, lui reprocha gentiment sa mère. Pendant que je te grondais à cause d'Olivia Paglia, tu roucoulais avec cette ravissante jeune femme et tu n'en disais rien ! Une artiste de talent, qui plus est... J'imagine que tu as cru que cela me contrarierait parce que c'est la sœur de Damien. Mais ça n'a aucune importance, surtout si tu es heureux ; d'ailleurs, je me souviens qu'Antonio chantait souvent ses louanges. Et puis le pauvre Damien a fait tout ce qu'il a pu pour lui sauver la vie. Ce n'est pas de sa faute si les secours sont arrivés si tard...

Elle étouffa un soupir alors que Lorenzo se raidissait. La version de sa mère différait de la sienne, mais ce n'était pas le moment d'argumenter.

— Je n'ai pas de petite amie, maman, précisa-t-il d'un ton las. Des maîtresses, oui, mais je connais à peine cette Lucy Steadman, et elle ne peut prétendre à ce titre. Alors si tu voulais bien passer à autre chose...

— Comme tu voudras, mon chéri. Mais à entendre Teresa, vous sembliez très proches... insista Anna, nullement découragée. Elle a été vraiment adorable de me tirer toutes ces photos. Il paraît que cette petite Lucy n'a plus personne à présent. Son père est mort, son frère aussi l'an dernier... Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— Je n'en savais rien moi-même jusqu'à récemment. Je n'ai rencontré Lucy que deux fois, tu sais : au mariage et, quelque temps avant, pour affaires.

Le tour que prenait la conversation l'atterra. Le seul avantage était qu'il allait en profiter pour expliquer à sa mère la nécessité de vendre les parts de la Steadman.

— Comme tu disais, Lucy est une artiste, reprit-il. Le business est le cadet de ses soucis. Comme elle se trouvait à Vérone pour vendre un tableau, nous nous sommes vus à la banque pour discuter de la vente des Plastiques Industriels Steadman. Je ne t'en avais pas parlé par peur de te chagriner. Je sais comme tu étais contente qu'Antonio investisse dans cette entreprise, qu'il se soucie de l'avenir. Je sais que tu voudrais conserver la Steadman pour des raisons sentimentales mais, d'un point de vue financier, ce serait une erreur.

— C'est vrai, soupira sa mère, j'aurais aimé conserver ce lien avec Antonio... Mais je vois bien que cela n'a aucun sens. Tu sais, j'aimerais beaucoup rencontrer cette jeune femme. Je comptais sur toi pour lui demander de me rendre une petite visite.

Lorenzo avait du mal à en croire ses oreilles. Qu'est-ce que sa mère manigançait ?

— Au nom du ciel, pourquoi veux-tu la voir ? s'exclama-t-il, cachant à peine sa stupéfaction.

— Pour lui présenter mes condoléances, bien entendu, ce que j'aurais dû faire bien plus tôt.

D'autre part, j'envisage de lui demander un portrait d'Antonio. Celui qu'elle a fait du mari de la *contessa* Della Scala est extraordinaire. Tu lui parleras pour moi, je compte sur toi.

C'était un ordre plus qu'une demande, mais Lorenzo n'avait aucune intention de s'exécuter.

— Maman, protesta-t-il, je connais à peine cette jeune femme ! Ce que je sais, par contre, c'est qu'elle tient une galerie de tableaux en Cornouailles. Comme l'été est sa haute saison, elle sera trop occupée pour venir. Et je ne suis pas assez intime avec elle pour insister.

— Lorenzo, le morigéna sa mère, sourcils froncés, en agitant une photo sous son nez, je ne suis pas assez vieille pour me méprendre sur le genre de baiser que montre ce cliché. Si tu ne veux pas l'appeler, je le ferai. Je dois bien avoir son numéro quelque part ; sinon, la banque me le donnera.

Il leva les yeux au ciel, à court d'arguments. Seigneur, il n'y avait vraiment rien à faire pour la dissuader ! Les années l'avaient peut-être rendue frêle, mais elles n'avaient aucunement entamé sa détermination... L'aventure d'un week-end allait se transformer en boulet s'il n'y prenait garde. Et il ne pouvait blâmer que lui-même et sa furieuse envie de mettre Lucy dans son lit. Sa prudence habituelle s'était dissoute. Ça lui apprendrait à se laisser mener par ses pulsions...

Silencieusement, il maudit la famille Lanza et leur appareil photo.

— Lucy et moi ne sommes pas amants, maman, se sentit-il obligé de préciser. Nous avons simplement abusé du champagne : il ne faut rien voir de plus dans ce baiser. Mais si tu y tiens, d'accord, je l'appellerai.

Lorenzo avait décidé qu'il valait mieux qu'il s'en charge plutôt que sa mère, de façon à s'assurer que Lucy refuse.

\*\*\*

Une fois de retour dans son appartement, il s'installa pensivement sur le sofa, un whisky en main. Si sa mère avait décidé de commander à Lucy un portrait d'Antonio, elle n'abandonnerait pas son idée...

Une fois son verre vide, il le reposa sur la table basse, renonçant à s'en servir un deuxième. L'alcool n'était pas la réponse au problème qui le préoccupait... et qui lui paraissait insoluble.

S'il transmettait l'invitation de sa mère à Lucy, il courait le risque que Lucy lui parle de sa houleuse conversation avec Damien au sortir du tribunal, ce qu'il tenait absolument à éviter pour ne pas ajouter aux tourments que sa mère avait traversés. Et offrir à Lucy une chance de se venger de lui en mouchardant était inenvisageable ! D'ailleurs, elle refuserait certainement toute invitation venant de lui après la manière cavalière dont il l'avait quittée...

A moins que... Oui, cette solution devrait fonctionner, ou alors il ne comprenait plus rien aux femmes... Il allait proposer à Lucy une contrepartie telle qu'elle ne pourrait que lui obéir. Il lui offrirait les parts de la banque Zanelli dans la Steadman contre son silence au sujet de l'accident si jamais sa mère la contactait. Et, bien entendu, pas question de faire le portrait d'Antonio !

Lucy l'avait suffisamment tourneboulé comme cela, il était temps d'y mettre fin ! N'avait-il pas

invité une de ses anciennes maîtresses à dîner avant de la déposer en bas de chez elle sans rien tenter, alors qu'elle était prête à lui tomber dans les bras ? Trop absorbé par Lucy, il n'avait pas eu envie d'elle...

Une fois majoritaire dans les Plastiques Industriels Steadman, elle pourrait bien en faire ce qu'elle voudrait, du moment que cela marque la fin de leurs relations ! Lui donner les parts ne serait qu'une faible compensation pour le prix de sa tranquillité.

Il cherchait déjà le numéro de Lucy sur son portable quand il se ravisa : elle lui raccrocherait au nez. Mieux valait la prendre par surprise. Bien sûr, cela voulait dire la revoir, mais ce serait pour la dernière fois. C'était du moins ce qu'exigeait sa raison, mais ses sens, eux, ne semblaient pas d'accord...

Sa décision prise, il appela son avocat et lui demanda les papiers dont il aurait besoin pour conclure l'accord avec Lucy Steadman.

\*\*\*

— Lucy ! cria Elaine depuis l'entrée de la galerie.

Lucy se trouvait dans la petite cuisine attenante, préparant deux tasses de thé bien méritées après une journée bien chargée. Son amie Elaine, qui l'aidait à tenir la galerie, l'avait soutenue dans les jours qui avaient suivi son retour du mariage de Samantha et l'avait déchargée d'un maximum de travail. Elle l'avait même obligée à se remettre à la peinture pour évacuer son chagrin. La thérapie avait fonctionné : dès que Lucy touchait ses pinceaux, elle oubliait tout...

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en haussant la voix.

— Tu as de la visite, répondit Elaine, taquine, en passant la tête par la porte de la cuisine. Je comprends pourquoi tu étais bouleversée par ce Lorenzo. C'est peut-être un franc salaud, mais il doit savoir y faire entre les draps ! J'aurais fait la même erreur que toi à ta place.

Lucy rougit, puis pâlit, la gorge serrée à l'idée que Lorenzo était revenu.

— Quoi, il est ?... balbutia-t-elle. Tu veux dire que...

— Vas-y, la pressa Elaine, lui prenant la théière des mains. Débarrasse-toi de lui et, s'il t'ennuie, appelle-moi !

Elle n'aurait pas besoin d'aide car tout était clair dans son esprit : elle avait tiré un trait sur cet homme. Ce qui n'empêchait pas certains souvenirs très précis d'affluer à sa mémoire... Mais aussi celui de l'humiliation cuisante qu'il lui avait infligée, se servant d'elle, voulant la payer comme une prostituée, avec un profond mépris pour qui elle était vraiment.

Prenant une grande inspiration, elle se dirigea vers l'entrée de la galerie d'un pas décidé, déterminée à ne plus laisser aucun homme se moquer d'elle comme il l'avait fait.

Cependant, elle ne put empêcher son cœur de bondir à sa vue. Il était habillé d'une tenue décontractée : chemise de lin ouverte au col et jean noir taille basse qui épousait ses cuisses musclées comme une seconde peau. Vêtements de couturier, elle en était certaine. Le sari turquoise

qu'elle portait ne sortait d'aucune grande maison : c'était un simple coupon de soie qu'elle avait artistiquement arrangé autour d'elle et croisé sur les seins...

Le regard brun sombre de Lorenzo vint à la rencontre de ses yeux, et il fallut à Lucy toute sa maîtrise d'elle-même pour le soutenir calmement pendant que son cœur se déchaînait dans sa poitrine.

— Lucy... dit-il avec le sourire sensuel qui lui avait valu de la conquérir.

Mais elle était prévenue, désormais. Elle ne se laisserait plus désarçonner aussi facilement.

— Monsieur Zanelli, répondit-elle d'un ton très formel.

Il s'attendait à la voir succomber encore, elle le devinait dans son expression arrogante ! La colère monta en elle, accompagnée d'une réaction tout aussi animale — qu'elle fit de son mieux pour ignorer.

— Quelle surprise, reprit-elle avec ironie. Je ne m'attendais pas à te revoir de sitôt... Tu t'intéresses à la peinture ?

— Ce n'est pas ce qui m'amène. Je veux te parler.

— Moi pas. Je ne vois pas ce que tu pourrais me dire qui soit susceptible de m'intéresser.

— Ah non ? Pas même si je parle de sauver la Steadman ?

Lorenzo la dévisagea ardemment. Elle ne pourrait résister à une telle proposition... Tout comme lui, d'ailleurs, avait du mal à résister à la vision de rêve qu'elle offrait ! Pourtant, il n'était venu que pour cette conversation, et entendait bien reprendre l'avion pour l'Italie au plus tôt. Mais à la voir drapée dans cette tunique de soie turquoise qui moulait sa poitrine...

Il déglutit péniblement. Chaque fois qu'ils se croisaient, elle lui offrait une image différente : habillée chic ou au contraire sans recherche, d'une petite robe d'été sexy... Aujourd'hui, elle évoquait un oiseau de paradis. A son oreille pendait une longue boucle faite de plumes chamarrées qui dansaient jusqu'à la pointe de son sein, et elle avait relevé ses cheveux en un chignon souple qui mettait en valeur sa nuque et ses épaules. Sa bouche rose était une telle promesse de sensualité qu'il en frémit. Il se damnerait pour pouvoir embrasser ces lèvres pleines... Heureusement, il allait vite en finir : elle accepterait sa proposition, signerait, et adieu.

— Non, pas même si tu me parles de sauver la Steadman déclara-t-elle contre toute attente, en singeant son ton.

Arrachant son regard aux lèvres qui l'attiraient tant, Lorenzo vit la colère dans les yeux de Lucy ; aussitôt, il comprit le sens de son refus.

— C'est une décision bien hâtive, dit-il en s'approchant. Très peu sensée sur le plan financier.

Il constata avec plaisir qu'une petite veine battait au creux de son cou, trahissant l'émotion qu'elle cherchait à dissimuler.

— D'après toi, je ferais mieux de me tenir à l'écart des affaires. Tu as raison : ta manière d'en faire est méprisante et le prix à payer trop élevé pour qui se respecte un minimum. A présent, je vais te demander de partir, nous fermons.

Lucy alla à la porte et afficha le panneau « Fermé ».

Mais Lorenzone bougea pas. Ses yeux sombres la fixaient avec colère. En deux enjambées, il

fut près d'elle et, l'attrapant par la nuque, il lui bascula la tête en arrière. Choquée, elle lui saisit le bras, cherchant à se libérer, mais impossible de desserrer sa poigne de fer...

— Tu ne me trouvais pas si méprisable lorsque tu étais nue dans mon lit, à gémir mon prénom.

Il effleura ses lèvres, et sa main libre se posa sur son sein.

A sa grande honte, elle sentit sa bouche brûler après le léger contact avec la sienne et la pointe de son sein se raidir sous sa paume.

— Il ne me faudrait pas cinq minutes pour te faire craquer, reprit-il d'une voix douce, teintée d'ironie.

Quelle arrogance ! Pourtant, elle devait avouer que Lorenzo possédait un magnétisme tel qu'aucune femme n'aurait pu y résister, elle comprise... Mais comment supporter ses insultes, son mépris ? Elle planta ses ongles dans son poignet, et Lorenzo la lâcha. Alors, sans réfléchir, instinctivement, Lucy le gifla de toutes ses forces.

— Décidément, en dehors du sexe et de l'argent, rien n'existe pour toi ! jeta-t-elle, ses yeux verts étincelants de rage.

— Ça va, Lucy ? lança Elaine depuis la cuisine.

L'intervention de son amie calma sa colère, et Lucy s'en voulut de s'être emportée.

— Oui, merci. J'ai eu une petite discussion avec M. Zanelli, rien de plus.

— Discussion qui n'est pas finie, précisa Lorenzo, retenant à grand-peine une furieuse envie de l'étrangler.

Pourquoi cette femme le mettait-elle si facilement hors de lui ? Son sang-froid était pourtant réputé dans le milieu des affaires ! Il fallait qu'il se recentre sur l'objet de sa venue : obtenir de Lucy qu'elle se taise en cas d'appel de sa mère. Mais pour la museler, point n'était besoin de recourir à la force... Son plan fonctionnerait à coup sûr et couperait toute relation entre cette famille maudite et la sienne. Son seul regret était de ne pas l'avoir fait avant que le frère de Lucy n'assassine Antonio.

Elaine les rejoignit, son sac à la main.

— Si tout va bien, je vous laisse. Bonne chance pour votre petite conversation, Lucy... dit-elle avec un geste d'au revoir ironique.

Lucy lui répondit d'une grimace dubitative et, une fois la porte fermée, se retrouva rougissante sous le regard pénétrant de Lorenzo. Pourquoi cet homme la troublait-elle ainsi ?

— A ton tour, Lorenzo...

Elle lui désigna la sortie.

— Je n'ai rien d'autre à te dire, ajouta-t-elle d'un ton cassant pour dissimuler sa gêne, et il est temps que je ferme.

Lorenzo ne daigna pas répondre, se contentant de la fixer avec une telle intensité qu'elle se sentit rétrécir.

— Bonne nuit, reprit Lucy d'un ton insistant. Et bon débarras ! Est-ce que je me fais bien comprendre ?

Elle avait à dessein repris l'expression dont il s'était servi pour prendre congé d'elle... La main sur la poignée de la porte, elle allait ouvrir mais Lorenzo fut plus rapide et l'enlaça par la taille pour l'attirer contre lui. Il lui maintenait un bras dans le dos pour prévenir toute résistance. Il posa ses lèvres au creux de son cou.

\*\*\*

Lucy eut l'impression qu'il la marquait au fer rouge.

— Non, s'écria-t-elle, le repoussant d'une main. Lâche-moi, sale brute ! Je te déteste !

— Au contraire, répliqua-t-il, dardant de nouveau sur elle le regard noir qui la faisait trembler. Tu me désires. Les femmes telles que toi aiment trop les hommes pour s'en défendre.

Il avait ajouté cette remarque avec un mépris non dissimulé, auquel elle répondit par un violent coup de son poing fermé sur son torse. Mais c'était comme frapper un bouclier et, avant qu'elle ait pu recommencer, la bouche de Lorenzo avait pris la sienne, presque brutalement, exigeant soumission. Elle gémit sous l'assaut et, pendant un instant, s'obligea à rester de marbre. Malgré elle, cependant, sa bouche se mit à trembler, conquise par la sauvage passion du baiser de Lorenzo. Elle écarta les lèvres...

Quand il releva la tête, elle parvint à essuyer sa bouche d'un revers de main, pour afficher un dégoût qu'elle était, hélas, loin de ressentir...

— Tu n'aurais pas dû, Lorenzo.

— Peut-être... Mais tu m'as provoqué à vouloir me mettre dehors avant même que nous ayons pu parler. A présent, allons chez toi et bavardons tranquillement.

Il retint un ricanement ironique. Bavarder tranquillement : comme s'il avait cela en tête ! Son corps lui suggérait tout autre chose en guise d'échanges...

Lucy prit une seconde pour évaluer ses choix : ils étaient limités. Tenter de lui échapper était voué à l'échec, mais aller chez elle comme il le proposait était trop risqué. Elle se méfiait de ses propres réactions...

— J'accepte de t'écouter, dit-elle enfin. Je dîne en général dehors le samedi soir. Tu peux m'accompagner.

— Ta voiture ou la mienne ? s'enquit Lorenzo après qu'elle eut fermé la galerie.

— Ni l'une ni l'autre, rétorqua Lucy, lui jetant un regard bref. C'est à deux pas, on peut y aller à pied.

Elle s'engagea sur l'allée engazonnée qui bordait la rue, et Lorenzo la rejoignit. Ils n'avaient pas fait cent mètres qu'une Jeep les dépassa en klaxonnant ; plusieurs jeunes gens agitèrent les bras en criant le nom de Lucy.

— Des amis à toi ?

— Mes étudiants du cours d'arts plastiques que je donne chaque semaine au lycée... Puisque nous voilà seuls, pourquoi ne pas commencer ton laïus ? Je suis tout ouïe.

— Non, je préfère attendre le restaurant, nous serons plus tranquilles.

Elle dissimula un sourire. S'il s'attendait à un restaurant, il allait être déçu !

De nouveau, une voiture klaxonna, et Lucy salua ses occupants.

Lorenzo peinait à masquer sa mauvaise humeur. Elle semblait connaître tout le monde, alors que lui la connaissait si peu ! A part au sens biblique... Mais il n'avait pas envie d'en savoir plus. Il n'éprouvait aucune sympathie pour elle, d'autant moins qu'elle le faisait immanquablement sortir de ses gonds, tout en déclenchant en lui un désir irrépressible. En conclusion, elle le laissait à la fois furieux et frustré. Mais son expérience lui dictait la patience : pour manœuvrer une femme, le mieux était de lui laisser croire qu'elle contrôlait la situation. Ils marchaient toujours en direction du petit port pittoresque niché dans la baie, dans laquelle débouchait un paresseux cours d'eau. Lucy descendit par un chemin escarpé qui menait à la rive. Lorenzo était surpris du nombre de gens qui déambulaient le long de l'eau, et dépité que la plupart s'arrêtent pour saluer Lucy. La trouvaient-ils agréable ? Evidemment, drapée dans son sari turquoise, avec la plume qui dansait à son oreille à chaque mouvement, elle évoquait un papillon exotique qu'il aurait voulu épingler au centre de sa collection. Mais pour le reste ! Elle n'était qu'une source d'ennui, sans parler de ce qu'elle provoquait entre ses jambes... et qui n'allait pas tarder à se voir si cela continuait !

Lucy le fit asseoir sur le muret du petit port et revint quelques minutes plus tard, portant deux boîtes cartonnées. Elle lui en tendit une :

— J'ai pris pizza, puisque tu es italien, dit-elle en ouvrant sa propre boîte, qui contenait une portion de *fish and chips* — beignets de poisson et frites.

— Merci, répondit Lorenzo avec une moue renfrognée, dépité.

En effet, l'amas de fromage et d'éléments non identifiables que les anglais désignaient par le terme de pizza ne ressemblait aucunement à l'idée qu'on s'en faisait en Italie.

Tout en croquant dans un beignet, Lucy observait avec un amusement secret la mimique dégoûtée de Lorenzo examinant sa pizza. Il devait vraiment avoir quelque chose d'urgent à lui dire pour supporter un tel repas !

— A présent que nous sommes servis, je vous écoute, *signor Zanelli*, dit-elle d'un ton condescendant.

— Nous avons un problème, Lucy.

Elle tiqua aussitôt. Le nous était de trop. Mais elle refréna le désir de l'interrompre dès le premier mot en lui resservant l'argument dont il avait usé précédemment contre elle. Elle aurait sa revanche plus tard ; car, quoi qu'il lui demande, ce serait non. Et cela il ne le savait pas encore... Masquant sa curiosité, elle grignota une frite.

— Ah bon ? Comment cela ?

Elle lécha le sel sur ses lèvres, feignant un total désintérêt. Tenir le *signor Zanelli* en haleine allait peut-être finalement s'avérer amusant...

Arrachant son regard à la petite langue rose qui s'agitait impudemment sous son nez, Lorenzo continua :

— Il se trouve que, au mariage, des photos de nous ensemble ont été prises, puis montrées à ma



mère.

— Je ne vois pas en quoi cela me concerne, répliqua Lucy, en avalant un morceau de beignet.

— Du coup, poursuivit Lorenzo, adjurant le ciel de lui prêter la patience nécessaire, ma mère tient à t'inviter en Italie, pour te commander un portrait d'Antonio. Inutile de te dire que je refuse absolument que tu l'approches. Je peux lui donner le change un certain temps, mais elle est très têtue. Si elle t'appelle, je t'interdis d'accepter toute offre qu'elle pourrait te faire.

— Ne t'inquiète pas, je n'aurais jamais accepté. Je ne suis pas masochiste. T'entendre dénigrer mon frère m'a largement suffi.

Lucy se leva pour aller déposer sa boîte vide dans une poubelle. Lorenzo la suivit. Il n'avait presque pas touché à sa pizza et devait être affamé... Cette pensée la consola un peu du mépris évident qu'il lui témoignait. Seigneur, il ne voulait pas même qu'elle rencontre sa mère !

Elle reprenait déjà le chemin du centre-ville, mais il l'arrêta, lui attrapant le bras.

— Une seconde. Je n'ai pas fini.

— Moi, si, rétorqua-t-elle, faisant de son mieux pour ignorer la chaleur qui inondait sa peau à l'endroit où il la tenait. J'ai bien saisi le message : si jamais ta mère m'appelle, je dois oublier ma bonne éducation et lui dire d'aller au diable. Comme tu l'as énoncé sans ambiguïté, plus aucun contact entre nos deux familles. Pour commencer, je te suggère donc de mettre tes paroles en pratique et de lâcher mon bras.

Une ombre passa sur le visage de Lorenzo. De l'embarras ? En tout cas, il la lâcha, et elle put reprendre son chemin.

— Pas la peine de te montrer impolie envers ma mère si elle t'appelle, précisa-t-il. Elle croit que Damien a fait de son mieux pour sauver Antonio, et je ne veux pas qu'elle apprenne la vérité : ce serait trop dur pour elle. Sous aucun prétexte tu ne dois parler de ma dispute avec ton frère. Compris ?

Lucy constata avec une pointe de dépit qu'il cherchait à protéger sa mère, mais avait pris moins de gants avec elle.

— Bien, je garderai le silence.

— Parfait. Si jamais le sujet est évoqué, tu pourrais prétendre que toute allusion à Damien ou à Antonio te bouleverse tellement que tu ne peux continuer la conversation... Bref, je te laisse trouver l'excuse, les femmes sont douées pour le mensonge. En contrepartie, je te donnerai les parts que ma banque détient sur la Steadman. J'ai fait rédiger par mon avocat un contrat confidentiel qui nous liera tous les deux. Tu n'as qu'à le signer, et c'est une affaire faite.

Lucy secoua doucement la tête, agacée. Lorenzo cherchait à contrôler la vie de sa mère autant que le reste. Un instant, elle avait failli sympathiser avec son désir d'éviter à Anna Zanelli tout chagrin ; mais son commentaire méprisant au sujet des femmes ajouté à sa tentative de l'acheter avec les parts de la Steadman l'avaient tant rebutée qu'elle n'éprouvait à présent qu'une sourde colère.

— Je vais réfléchir à ton offre sur le chemin du retour.

Comment pouvait-il envisager de la payer pour duper sa mère ? Pour Lorenzo, tout s'achetait, du

sexe au silence. Elle avait failli refuser d'emblée. Mais une once de prudence — vertu qui ne lui était pas coutumière — l'avait bâillonnée : si jamais son plan pour sauver l'usine tournait mal, elle regretterait de ne pas avoir accepté ce marché honteux.

Lucy ne desserra pas les dents de tout le trajet ; elle sentait le regard brûlant de Lorenzo posé sur elle. Lorsqu'ils furent à sa voiture, garée devant la galerie, Lorenzo demanda :

— As-tu réfléchi à ta réponse ?

— Oui. J'accepte à deux conditions : celle de ne pas mentir à ta mère, tout en ne révélant rien sur ton empoignade avec Damien, et en refusant toute invitation...

— Excellent, la coupa Lorenzo, avec un cynique sourire de victoire.

L'argent triomphait toujours... Il déverrouilla les portes de sa voiture et se pencha pour saisir les documents à lui faire signer.

— Oublie cette histoire de contrat, dit Lucy, alors qu'il extrayait une sacoche de la voiture. Ma deuxième condition est qu'il faudra me faire confiance. Quant au portrait d'Antonio que ta mère voulait me demander...

Le temps que Lorenzo se redresse, elle avait disparu dans la galerie et fermé la porte à clé derrière elle. Furieux, il tambourina sur le battant de verre. L'intérieur de la galerie restait sombre...

A quoi jouait-elle ?

\*\*\*

Lucy fouilla un moment son stock de tableaux avant de retrouver ce qu'elle cherchait. Elle regarda longuement le portrait, emplie de tristesse. A l'instant d'aller retrouver Lorenzo, elle hésita un peu ; puis elle prit brusquement le fusain qui le représentait et le joignit au tableau.

Si elle avait appris quelque chose ces dernières années, c'était à ne pas s'attarder sur le passé. Mieux valait tirer un trait et continuer à vivre. Se redressant de toute sa hauteur, elle retourna à la porte, derrière laquelle Lorenzo écumait de fureur impuissante.

— Tu vas en passer par où je veux et signer ce document ! déclara-t-il en haussant le ton. Ce n'est pas négociable !

— Dans ce cas, tant pis pour toi ! répondit Lucy, laissant la colère prendre le dessus sur la raison.

Elle lui tendit les portraits d'un geste brusque. Pris au dépourvu, Lorenzo s'en saisit machinalement.

— Ceci devrait rendre inutile tout appel de ta mère, ajouta Lucy. Je n'en ai plus besoin, pas plus que de toi. J'ai à présent un partenaire financier. Un homme honorable, lui.

Lorenzo comprit à peine ce qu'elle disait, fasciné par le tableau sur lequel son regard s'égarait. Le portrait d'Antonio était fabuleux. Lucy avait su rendre l'essence même de son frère dans le regard pétillant, le sourire léger qui jouait au coin de la bouche. Il semblait plein de vie, heureux.

C'était étonnant... Comment Lucy, alors toute jeune, avait-elle aussi bien su saisir la personnalité d'Antonio ? N'avait-elle pas été un peu amoureuse de son modèle ? Cette idée l'agaça, et il jeta un coup d'œil au dessin qu'elle lui avait donné avec le portrait. Alors il se figea. Autant le tableau était charmant, léger, plein de chaleur, autant le fusain glaçait. Hâtivement tracé, jouant sur le noir et les ombres, il représentait un visage sur lequel il n'était pas possible de se méprendre, bien qu'on lui ait ajouté des cornes... C'était lui, transformé en diable !

Lorsqu'il leva les yeux pour dire à Lucy ce qu'il pensait d'une telle forme d'humour, il se rendit compte qu'elle avait disparu. Profitant de son inattention, elle s'était traîtreusement réfugiée, dans son appartement, au-dessus de la galerie !

Il décocha un dernier regard noir à la porte. Il n'en avait pas fini avec Lucy Steadman. Il y aurait une prochaine fois, et il y serait mieux préparé.

Ce dessin n'était qu'une broutille, tout comme la gifle qu'elle avait eu le culot de lui donner. Ce qui le mettait vraiment en rage, c'était qu'elle ait pu croire le rouler. Quel était ce mystérieux partenaire honorable qu'elle avait trouvé ? L'avait-il convaincue de pouvoir sauver la Steadman ? Était-ce pour cette raison qu'elle avait repoussé son offre, avec un panache qu'il lui ferait regretter ?

\*\*\*

Lorenzo passa la journée à sa villa de Santa Margherita et s'autorisa plusieurs heures de bateau, non sans avoir préalablement rassuré sa mère au téléphone : Lucy était trop occupée pour lui rendre visite, mais il saurait la persuader de faire le portrait.

Détendu, ayant récupéré son habituel sang-froid, il prit l'avion le lundi matin pour New York, après avoir décidé de clore toute cette affaire : il vendrait les parts de la Steadman comme prévu. Quelque temps après, il donnerait le portrait à sa mère. Ensuite, il pourrait tirer un trait sur toute cette histoire.

Néanmoins, il avait lancé une enquête sur le mystérieux partenaire de Lucy, par pure curiosité.

\*\*\*

De retour à Vérone quinze jours plus tard, il découvrit un magazine *people* en date du matin même, ouvert sur son bureau. Sa secrétaire lui désigna la photo avec un large sourire :

— Eh bien, quelle chance vous avez ! Votre nouvelle petite amie est magnifique... Ah, au fait, j'ai également posé sur votre bureau le rapport d'enquête que vous aviez demandé.

Elle s'éclipsa, toujours souriante, tandis que Lorenzo s'emparait du magazine en étouffant un juron.

Le mariage de James et Samantha s'y étalait sur une pleine double page et, sur l'une des photos,

Lucy, radieuse, était collée à lui, la main posée sur son torse. Il avait incliné la tête vers elle, et ils échangeaient un tendre sourire. La photo leur avait volé un instant d'évidente intimité — la légende qui l'accompagnait ne laissait aucun doute à ce sujet...

Furieux, il jeta le magazine dans un coin et s'assit à son bureau. La journaliste n'avait évidemment pas manqué de souligner le rapport entre Antonio et le frère de Lucy... Mais il était trop tard pour y changer quoi que ce soit.

Il saisit la liasse de papiers contenue dans l'enveloppe kraft déposée par sa secrétaire. Le rapport lui apporterait peut-être des nouvelles plus agréables... Mais après l'avoir parcouru, il se leva, blême de rage. Ceci était devenu une affaire personnelle.

Il se sentit embrasé par une étincelle conquérante. S'il y avait bien une chose qui l'excitait, c'était de relever un défi ; que ce soit sur mer aux commandes de son yacht, ou dans le monde de la finance. Et Lucy venait de lui lancer un défi. Il devait reconnaître qu'il l'avait sous-estimée. Loin d'être une oie blanche en affaires, elle avait mis au point un plan efficace pour sauver la Steadman. L'idée de se voir battu par ce petit bout de femme lui était insupportable. Lucy avait réussi à le mettre sur la touche, et l'usine allait rester ouverte !

Un complexe immobilier allait se construire sur le terrain qui appartenait à Lucy, et sur lequel se trouvait sa maison — formidablement bien située les pieds dans l'eau. Voilà comment elle avait empêché Richard Johnson, promoteur et troisième partenaire de la Steadman, de mettre son projet de démantèlement de l'usine à exécution... Et à eux deux, ils détenaient la majorité des parts.

C'était une manœuvre intelligente, qu'elle ait couché ou pas avec cet homme. Mais de plus malins qu'elle avaient tenté de le supplanter, et ils y avaient laissé des plumes. Elle ne s'en tirerait pas si facilement.

Après avoir passé quelques coups de fil, Lorenzo reprit son jet privé. Dans ses veines coulait une lave sombre et bouillonnante : il redevenait l'entrepreneur impitoyable qu'il avait toujours été !

A son arrivée, une voiture avec chauffeur l'attendait. Lucy ne pourrait refuser l'offre qu'il s'appropriait à lui faire...

Lucy reposa le téléphone, l'esprit en feu et une boule au ventre. Johnson, le promoteur avec qui elle avait conclu un pacte, venait de se retirer de l'affaire sans donner aucune explication. Quelques mots sèchement débités pour dire qu'il n'était plus intéressé... Elle tentait de le rappeler depuis une heure, il ne lui répondait pas.

Elle aurait voulu s'isoler pour tenter de comprendre mais, le lundi, elle était seule à la galerie ; même si les acheteurs ne se bousculaient pas, il fallait être présente.

Entre deux visiteurs, elle téléphona à son avocat, qui lui promit de se renseigner. Puis elle joignit son banquier, qui ne lui fut d'aucune aide, au contraire : il lui rappela ce à quoi elle s'était engagée.

Elle avait beau se torturer l'esprit, elle ne voyait aucune issue... A la fin de sa journée, elle se mit machinalement à faire les comptes.

Comment rebondir ? se demanda-t-elle en se massant les tempes, anxieuse. La galerie marchait bien, mais était désormais hypothéquée, sa banque lui ayant demandé une assurance afin de garantir le prêt consenti pour le complexe immobilier. Elle se retrouvait dans les ennuis jusqu'au cou.

Soudain, un bruit de pas lui fit tourner la tête.

Quand elle vit qui était entré, son sang ne fit qu'un tour.

— Toi ! s'exclama-t-elle en bondissant sur ses pieds.

Lorenzo s'avancait d'un pas décidé, sanglé dans un costume bleu sombre, le visage fermé. Il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie, et elle réprima un frisson d'angoisse.

— C'est bien moi, Lucy...

Un éclair de triomphe traversa son regard de jais, et elle comprit à qui elle devait ses récents déboires.

— C'est à cause de toi que Johnson s'est retiré du partenariat, lança-t-elle, la voix blanche de colère. Quel immonde...

— Allons, Lucy, la coupa-t-il, un peu de tenue ! Que diraient tes clients s'ils t'entendaient employer pareil langage ? J'ai dit que tu n'étais pas faite pour les affaires mais je dois reconnaître que tu as déployé du talent. C'était un bon projet. Mais tu t'es montrée naïve en croyant que j'allais te laisser t'en tirer ainsi.

Il avait haussé un sourcil sarcastique, et Lucy manqua s'étrangler devant un aveu aussi impudent.

— Tu admets que c'était toi ? s'étonna-t-elle.

— Je ne vois pas pourquoi je m'en cacherais. L'offre que j'ai présentée à ton partenaire était trop alléchante pour qu'il ne bascule pas de mon côté.

Il retournait vers la porte tout en parlant, et Lucy crut qu'il allait sortir. Mais il se contenta de mettre le verrou.

— C'est dangereux de compter les recettes du jour avec la porte ouverte. Un de ces jours, tu vas te faire dévaliser.

— N'est-ce pas exactement ce que tu viens de faire ? Tu m'as volé la Steadman !

Au moment même où elle prononçait ces mots, Lucy se rendit compte de leur portée. A présent, ce serait lui l'actionnaire majoritaire, puisqu'il venait de racheter les parts de Johnson. Et il allait fermer l'usine. Une chape de plomb s'abattit sur ses épaules, écrasant jusqu'à sa colère.

— Mais pourquoi ? reprit-elle avec abattement, secouant désespérément la tête. Nous t'aurions racheté tes parts, et tu n'aurais plus jamais entendu le nom de Steadman, comme tu disais le vouloir...

Il marcha sur elle, détaillant son corps d'un regard provocant, suscitant en elle des souvenirs qu'elle cherchait vainement à refouler. Elle rougit.

— Je veux plus à présent, Lucy, précisa-t-il avec un sourire qui la glaça.

— Plus d'argent ? Mais racheter la participation de Johnson a dû t'en coûter énormément, et je ne comprends pas...

Les yeux sombres de Lorenzo se rivèrent sur elle.

— Il ne s'agit pas d'argent. Pour l'instant, je vais me contenter de te demander un verre. Mais là-haut, confortablement installés.

— Non, s'obstina-t-elle. Je peux trouver un autre partenaire...

— Que je rachèterai pareillement, l'interrompit Lorenzo avec un sourire cynique. Je te l'ai déjà dit une fois mais il semblerait que tu n'aies pas écouté : tu feras affaire avec moi ou avec personne, Lucy.

Elle comprit l'inutilité de sa résistance : Lorenzo avait toutes les cartes en mains.

Abattue, elle referma sa caisse, emportant la liasse de billets, qu'elle déposa dans le coffre-fort. Puis, machinalement, elle se dirigea vers l'appartement du premier étage. Lorenzo la suivait mais qu'aurait-elle pu y faire ?

— Pas terrible, ce coffre-fort, remarqua-t-il au passage.

Il avait parlé pour se donner une contenance, furieux des réactions qu'elle provoquait en lui. La voir monter dans ce jean moulant l'excitait plus qu'il n'aurait souhaité l'admettre. Il fallait qu'il s'y résigne : il avait cette femme dans la peau, et coucher avec qu'elle n'avait fait que décupler son désir. Pourtant, elle ne lui valait que des ennuis !

— Ce coffre-fort me convient, rétorqua-t-elle.

Même s'il ne la protégerait pas de Lorenzo...

— Assieds-toi, reprit-elle, je vais préparer du café. Je n'ai rien de plus fort.

— Attends, lui intima Lorenzo.

La prenant par les épaules, il l'attira à lui sans douceur. Quand leurs regards se heurtèrent, Lucy frissonna — il ne lui restait qu'à faire semblant de croire que c'était de peur... Elle se tortilla pour se libérer mais, avec une facilité déconcertante, il la plaqua contre lui, glissant une main dans ses cheveux.

Un cri s'étouffa dans sa gorge alors qu'elle lisait le désir cru émanant des sombres profondeurs du regard de Lorenzo. A quoi servait de le repousser ? Elle essayait, pourtant, les paumes de ses

mains arc-boutées contre sa poitrine. Mais celle-ci avait la dureté du marbre... et le moelleux d'un fruit mûr. Elle ne pouvait ni bouger ni réfléchir, seulement ressentir. Et ce qu'elle ressentit fut merveilleux quand il posa ses lèvres sur les siennes. Une flamme s'alluma au creux de son ventre, attisée par la passion de son étreinte.

Et subitement, ce fut un incendie dévorant. Son corps, traîtreusement, suivait l'impulsion donnée par Lorenzo, et elle se vit ployer entre ses bras puissants. La défaite était consommée. Lucy retrouva les lèvres, cédant à la demande passionnée de cet homme qu'elle désirait avec une intensité presque douloureuse.

\*\*\*

Soudain, il lâcha ses lèvres et recula. Elle était libre.

— Tu es toujours à ma merci, c'était ce que je voulais savoir, dit-il d'une voix rauque.

Sa voix lui parvint comme du fond d'un long couloir, et elle en perçut la mordante ironie seulement lorsqu'il ajouta :

— A présent, je prendrais bien ce café !

Honteuse de son propre abandon, elle ferma les yeux, le temps que sa fièvre se calme. Quand elle les rouvrit, Lorenzo la couvrait d'un regard dur. Quelle était la véritable raison de sa venue ? Peut-être valait-il mieux ne pas le savoir... Et puis elle était trop sonnée pour discuter.

Tournant les talons, elle s'enferma dans sa petite cuisine. La préparation du café lui laisserait le temps de se reprendre, de retrouver un sang-froid qu'elle avait perdu trop vite — sans doute parce qu'elle était fatiguée et qu'il l'avait prise au dépourvu. Sans doute, mais peut-être pas...

Quand elle revint, deux tasses sur un plateau, il avait ôté veste et cravate et s'était installé sur son minuscule sofa, comme s'il était chez lui.

Elle avança, et il prit une tasse sans un mot. Elle aurait dû lui en jeter le contenu à la figure ! Mais ses impulsions lui avaient causé trop d'ennuis ces dernières années, sans compter sa plus grosse bêtise, la dernière en date : avoir contracté ce prêt pour le complexe immobilier. Si seulement elle n'avait pas agi si précipitamment ! Elle ne serait pas dans cette mauvaise passe à présent. Mais avec des si... Regretter ne menait qu'au désespoir.

Elle s'effondra dans un fauteuil et prit une gorgée de café, jetant un regard désolé autour d'elle. Pour combien de temps ce lieu serait-il le sien ?

Lorenzo avait raison pour l'usine : son équilibre financier était précaire, et elle dégageait très peu de profits. Le seul revenu sur lequel Lucy pouvait compter provenait de la galerie. Cela couvrirait à peine les remboursements de ses prêts, qu'il lui faudrait verser jusqu'à ce qu'elle ait vendu la maison familiale de Dessington. Le moindre retard la ferait basculer dans la faillite. Un soupir las lui échappa.

— Voilà un bien gros soupir, Lucy. Qu'est-ce qui te perturbe ? ironisa Lorenzo.

Elle se tourna vers lui. Perdue dans ses pensées, elle n'avait pas remarqué qu'il l'étudiait, les

yeux mi-clos, un peu comme une araignée tissant sa toile.

— Peut-être que cela t’amuse d’essayer de ruiner mes projets, dit-elle en réponse au sourire diabolique qui se dessinait sur ses lèvres, mais tu m’excuseras si je ne partage pas ta gaieté !

— Je n’essaie pas de ruiner tes projets, Lucy : c’est déjà fait.

Il acheva son café d’un trait et reposa la tasse sur la console à côté du sofa.

— La moitié des parts de la Steadman m’appartient dorénavant. Je peux décider de fermer l’usine, ou pas. Quant à tes aspirations à rentabiliser le terrain à côté de ta maison de famille, elles dépendent aussi de mon bon vouloir désormais. Apparemment, ton avocat a tenu une réunion publique pour expliquer à la population de Dessington que l’usine n’allait pas fermer. Il leur a en outre annoncé qu’un complexe allait être construit sur les quatre hectares du terrain dont tu as généreusement fait donation. Ce cadeau fait à la ville était une grave erreur, Lucy.

— Il ne m’a pas semblé, marmonna-t-elle.

— Ah, Lucy, tu devrais t’en tenir à ce que tu maîtrises : l’art. Te voilà riche de bonnes intentions mais sans un sou en poche, avec deux propriétés hypothéquées et une usine qui ne rapporte rien. La seule valeur que tu pouvais vendre pour t’en sortir, c’était ton terrain ; et tu en as fait cadeau. Le Parc Delia Steadman : habitations et commerces de luxe, piscine, centre sportif, plus un lot de maisons plus modestes réservées aux habitants... C’était un magnifique projet. La ville était ravie !

— D’où tiens-tu tout cela ? s’exclama-t-elle en lui adressant un regard noir.

— J’ai fait en sorte de savoir.

Il se leva et en deux pas fut auprès d’elle, la toisant de toute sa hauteur. Lucy ne cilla pas ni ne bougea, refusant de se laisser impressionner. Mais il était aussi sombre qu’insondable et, attirée malgré elle par son magnétisme viril, elle posa sa tasse à terre, prétexte facile pour détourner les yeux.

— Je sais aussi, reprit Lorenzo, que tu as signé un contrat avec ton ami Johnson, le promoteur. Malheureusement, ton avocat, qui me semble plus intéressé par sa position de maire que par la défense de tes intérêts, a oublié de le rendre non négociable... et Johnson me l’a cédé ! Je suis maintenant ton partenaire incontournable. A mon avis, tu n’en as plus pour longtemps : ton prêt va rapidement t’étrangler. On peut donc en conclure que ton avenir dépend de moi. Je te possède, Lucy. Mais tu en étais déjà arrivée à cette conclusion, j’en suis sûr.

Choquée, elle vit se dessiner un sourire cruel sur les lèvres de Lorenzo. De plus, son visage n’était plus le masque de tout à l’heure. Elle n’y lisait que trop bien le désir cru, qu’il ne prenait même pas la peine de dissimuler.

— Je te veux, Lucy.

\*\*\*

Elle frissonna. De révolusion ? Une part diabolique d’elle-même la défiait de reconnaître cette émotion pour ce qu’elle était : de l’excitation, l’anticipation de plaisirs interdits...



Lorenzo lut la réaction de Lucy sur son visage tellement expressif. Il l'arracha à son fauteuil pour la plaquer contre lui. Ses pieds ne touchaient plus terre, et elle s'accrocha à ses épaules pour se stabiliser.

— Ah, voilà qui est mieux, observa-t-il, une lueur cruelle dans le regard.

Il la reposa, pour mieux la serrer contre lui.

Lucy déglutit, la bouche sèche. La mince épaisseur de tissu entre eux n'était en rien une protection contre le déferlement d'étincelles que causait son large torse lui écrasant les seins. Lorsqu'il l'avait faite glisser contre lui pour la remettre sur pied, elle avait senti son excitation. Dès qu'elle retrouva son équilibre, elle tenta de se dégager. Mais il la maintint fermement contre lui.

— Tu peux constater l'effet que tu me fais. Je te laisse en tirer les conclusions...

Pour appuyer sa déclaration, il bougea les hanches contre elle, enflammant ses sens. Elle se cabra, luttant de toutes ses forces — non plus contre lui mais contre elle-même. Car elle brûlait de le toucher, de répondre à ses assauts !

Les mains de Lorenzo quittèrent ses hanches pour se nouer dans son dos, lui laissant un infime espace pour respirer ; pourtant, elle ne parvenait plus à s'écarter de lui. Il avait bel et bien fait d'elle sa prisonnière. L'intensité de son regard la clouait sur place.

Il reprit d'un ton mesuré, comme s'il définissait les termes d'un contrat :

— Tu seras à moi quand j'en aurai envie, Lucy. Et la seule fois où tu seras autorisée à aller voir ma mère, tu ne lui diras que ce que je t'aurai soufflé.

— Pourquoi irais-je la voir ? Je t'ai donné le portrait. C'est ce qu'elle voulait, non ?

— Exact. Mais j'ai pensé qu'elle souhaiterait te remercier en personne. D'ailleurs, je t'avais proposé un accord au sujet de cette visite, que tu as spectaculairement refusé.

— Et si j'acceptais à présent ? suggéra-t-elle, se maudissant d'avoir jadis perdu son sang-froid — elle se retrouvait dans une situation bien pire que si elle avait accepté à l'époque les conditions de Lorenzo.

— C'est trop tard. Les circonstances ont changé. Sans doute grâce à la diligence de Teresa Lanza, des photos du mariage de James et Samantha se sont retrouvées dans la presse *people*. Sur l'une d'elle, nous sommes dans une position plutôt suggestive... Les journalistes n'ont pas manqué de retrouver les liens entre nos deux frères. Donc, je me dois de réviser ma stratégie. Nous irons voir ma mère comme si nous étions en couple, et tu lui offriras le portrait comme un cadeau personnel. Au bout de quelque temps, je lui expliquerai que nous nous sommes séparés, et une rupture totale de nos relations deviendra compréhensible. En retour, je te donnerai mes parts dans les plastiques Steadman et je trouverai d'autres partenaires pour le reste.

Lucy lui adressa un regard horrifié.

— D'autres partenaires ? Que veux-tu dire ?

Lorenzo eut un sourire cynique.

— Pour le complexe immobilier. Mais pour le reste aussi ! Je n'ai jamais gardé une partenaire de jeux plus de six mois. Avec toi, ce devrait être plus rapide. Toutefois, tant que nous sommes

ensemble, j'insiste pour avoir l'exclusivité ; même si ce n'est pas dans tes habitudes, ajouta-t-il avec une inflexion méprisante.

— Tu es vraiment abject ! Comment peux-tu penser une seconde que je vais accepter cela ?

Il la libéra complètement et s'écarta d'elle.

— Si tu veux finir ruinée, ça te regarde. Ta petite galerie ne manque pas de charme. Je doute que ton amie Elaine soit contente de la voir fermer.

— Tu n'oserais pas...

— Bien sûr que si. Pour commencer, je fermerai l'usine. La perte est négligeable pour moi. Je peux bloquer toute initiative de ta part, suffisamment longtemps pour que tu te retrouves sur la paille. Heureusement pour toi, je préfère te voir dans mon lit.

Il avait prononcé la dernière phrase d'une voix rauque et moqueuse. Lucy rougit violemment et lui retourna le regard le plus haineux qu'elle put composer. Il avait raison, hélas ! Que pouvait-elle contre un financier de son envergure, qui avait les meilleures relations avec les banques du monde entier ? Il en faisait certainement trembler de plus dangereux qu'elle.

Quelle que soit la haine qu'elle éprouvait envers lui, elle ne pouvait qu'accepter. Tout ce pour quoi elle s'était battue était entre ses mains, et il en faisait une arme pour l'asservir.

— Alors, quelle est ta décision, Lucy ? A vrai dire, il ne peut y en avoir qu'une, non ?

— J'accepte si tu signes un contrat qui...

— Un quoi ? la coupa-t-il. Tu as refusé celui que je te proposais, il faudra me faire confiance, maintenant. Comme tu me le suggérais l'autre jour. Mais nous pouvons sceller ce contrat d'une poignée de main, dans la vieille tradition anglaise.

Il lui tendit sa paume ouverte et, curieusement, Lucy eut l'impression qu'il était moins sûr de lui que son discours ne le laissait paraître. Mais n'était-elle pas folle de chercher à son offre une autre signification ? C'était pour lui une façon royale de satisfaire ses fantaisies sexuelles et elle, de toute façon, se retrouvait pieds et poings liés. A contrecœur, elle plaça la main dans la sienne.

— Toujours très bien élevée, n'est-ce pas ? se moqua Lorenzo. Une vraie lady...

Il ne la relâcha pas et l'attira de nouveau à lui. Elle eut un mouvement de recul mais il fit basculer le bras de Lucy derrière son dos, et elle s'immobilisa.

— Parfait, tu commences à comprendre, observa-t-il en défaisant les boutons de son chemisier crème.

— Pourquoi te comporter ainsi ? demanda-t-elle d'une voix un peu haletante, tandis que les doigts experts de Lorenzo effleuraient la vallée entre ses seins. Je ne vais y prendre aucun plaisir et, du coup, je ne t'en donnerai pas.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Il écarta les pans de son chemisier, glissa un index sous la dentelle de son soutien-gorge et titilla un mamelon, qui se raidit aussitôt.

— Tu vois, *cara*, murmura-t-il avec ironie. Ton plaisir est mon plaisir.

Il jouait avec la pointe durcie de son sein et étouffa sur ses lèvres le gémissement qui y

affleuraît. La passion de son baiser libéra celle de Lucy, contenue à grand-peine, et elle se mit à trembler.

— Je vais tellement te combler que tu me supplieras de recommencer, se vanta-t-il.

— Jamais ! parvint-elle à protester.

Mais son corps la trahissait, et elle brûlait de s'abandonner à ses caresses.

Il fit glisser son chemisier, ainsi que les bretelles de son soutien-gorge, et posa les lèvres sur son cou. Elle essaya de protester mais il abaissa la tête vers ses seins et la débarrassa de son soutien-gorge. Lorsqu'il lécha ses mamelons, la protestation de Lucy se mua en un long gémississement.

Alors il releva la tête. Elle rencontra son regard dur.

— Tu penses toujours que tu ne prendras pas de plaisir ? Ton corps me dit le contraire.

Lucy pâlit, honteuse de sa propre faiblesse. Mais il ne lui laissa pas le temps de réfléchir, et sa bouche revint chercher la sienne, l'incitant savamment à s'ouvrir. C'était irrésistible, et Lucy se sentit fléchir. C'était comme la toute première fois avec lui : l'excitation lui montait à la tête, le vertige la gagnait sous l'exquis plaisir de ses caresses.

Lorenzo la prit dans ses bras. Sa langue s'enroulait à la sienne, déclenchant en elle un flot de désir qui balaya définitivement toute idée de résistance.

Il la porta jusqu'au lit et la débarrassa du reste de ses vêtements en un tournemain, avant d'ôter les siens.

\*\*\*

Lucy ne bougeait pas, hypnotisée. Il restait assez de jour pour qu'elle puisse contempler son corps parfait, aux longs muscles nerveux. Son visage était tendu, cependant, mais elle n'eut pas le temps de se demander pourquoi car il la rejoignit. Sa force, sa chaleur la firent frissonner. Alors il posa très doucement ses lèvres sur son front, sa joue, et finalement sa bouche, avec une ardeur empreinte de tendresse qui émut Lucy jusqu'au tréfonds.

Sa bouche voyagea de nouveau jusqu'à ses seins, qu'il massa, caressa, tantôt à pleines mains tantôt en de légers frôlements, et dont il lécha les pointes hérissées de désir. Chaque nerf de Lucy était tendu à l'extrême ; la main de Lorenzo dansait entre ses jambes, et elle vacillait au bord du plaisir, les mains agrippées à ses larges épaules.

Soudain, il roula sur le dos, l'entraînant avec elle et, la redressant à demi, il l'empala sur son sexe dressé.

— Je veux te voir éperdue de plaisir...

Elle s'immergea dans l'océan brûlant de son regard fiévreux et, paumes ouvertes, s'appuya sur le torse puissant de Lorenzo. Il fallait qu'elle bouge, tout son corps le lui ordonnait. Mais elle sentit le doigt de Lorenzo se glisser à la jonction de leurs corps. Il se fraya un chemin entre les lèvres moites pour trouver le bourgeon enflé, qu'il massa délicatement, encouragé par ses râles,

jusqu'à la faire exploser de jouissance. Elle se convulsa, se resserrant autour de son membre. Il reprit ses va-et-vient sur un rythme fougueux. Ses grands coups de reins transportaient Lucy au-delà du septième ciel, en des contrées ignorées, et quand il jouit à son tour, elle cria, terrassée par un nouvel orgasme.

Encore serrée autour de lui, Lucy lutta pour retrouver sa respiration, le cœur battant à tout rompre. Enfin elle se dégagea et s'étendit à côté de lui, vaguement consciente du halètement qui soulevait la poitrine de Lorenzo. Combien de temps resta-t-elle ainsi, allongée dans une sorte de demi-conscience ? elle n'aurait su le dire. Mais lorsqu'elle leva le bras pour le poser sur son torse en un geste instinctif, sa raison reprit le dessus, et elle retint son mouvement. Le corps de Lorenzo pouvait encore être luisant de sueur, son cœur restait de glace : pour lui, ce n'était pas de l'amour, c'était du sexe ; elle ne devait jamais l'oublier. La dernière fois qu'ils avaient fait l'amour — ou plutôt, pour raisonner comme Lorenzo, qu'ils avaient couché ensemble —, il lui avait ôté ses illusions si brutalement qu'elle s'était sentie salie, honteuse de sa naïveté.

Mais c'était terminé. Il était grand temps qu'elle s'endurcisse, qu'elle oublie le romantisme qu'il lui avait reproché lors du mariage. Les sexes n'étaient-ils pas égaux ? Dans la réalité quotidienne, pas si souvent d'après son expérience... Mais si Lorenzo pouvait prendre son plaisir sans impliquer son cœur, elle le pourrait aussi. Sans compromettre ses valeurs et sa morale. Car c'était lui qui voulait la payer ; elle n'avait pas le choix des armes. Elle n'avait aucun moyen de refuser : la vie et l'avenir de trop de gens dépendaient de l'usine. D'ailleurs, Lorenzo allait sans aucun doute se lasser d'elle très vite, et elle n'entendrait plus jamais parler de lui. Alors, elle reprendrait la vie qu'elle voulait mener.

Lorenzo se leva et gagna la salle de bains. Dès son retour, il entreprit de ranimer le feu qui couvait encore sous la peau de Lucy, et n'y réussit que trop bien.

Lorsqu'il quitta de nouveau le lit, la laissant haletante et comblée, il lui lança, tout en se rhabillant :

— Trouve-toi trois jours de congé. De préférence dans le mois qui vient.

— Je ne peux pas ! s'exclama-t-elle. La galerie...

— ... peut vivre trois jours sans toi ! Elaine préférera cela à la fermeture.

— C'est trop de travail pour une personne seule ! protesta Lucy. Quant à mes exposants, je ne peux pas leur demander de me remplacer !

— Tout dépend de la commission que tu prends sur leurs ventes.

— Dix pour cent.

Il éclata de rire.

— Ridicule ! Décidément, Lucy, ajouta-t-il en se penchant pour déposer un petit baiser sur son nez, tu as beaucoup de qualités, que je commence à bien connaître, mais on ne peut pas dire que tu sois un as en affaires.

Sur ce, il s'éclipsa, et Lucy resta allongée sans bouger. Elle aurait dû être furieuse. Et elle le serait vraisemblablement plus tard. Mais pour l'instant, elle ne parvenait qu'à ressentir une langueur enchantée et, très vite, elle sombra dans le sommeil.

L'afflux des touristes cessa avec la rentrée scolaire. L'été vivait ses derniers jours, et Lucy s'envola pour l'Italie, s'efforçant de faire le point sur ce qu'était devenue sa vie.

L'avion survola les Alpes, dont les sommets enneigés scintillaient, mais Lucy restait insensible à leur beauté. Elle ne voyait qu'une chose : elle vivait la vie d'une femme entretenue. Maîtresse de Lorenzo Zanelli. Chauffeur et jet privé faisaient dorénavant partie de son quotidien. N'était-ce pas incroyable ?

Lorenzo avait pris les rênes de son existence après la nuit torride durant laquelle elle avait compris qu'elle n'avait d'autre choix que de se livrer à lui. Le lendemain, pour convaincre Elaine de tenir seule la galerie, Lorenzo avait déployé tout son charme, parvenant même à lui faire croire, sans jamais le dire, qu'il envisageait de se fiancer avec Lucy. Elle avait corroboré sa version. Que faire d'autre ?

Ainsi, elle était devenue sa maîtresse, jour après jour, nuit après nuit. Et ce rôle lui donnait le vertige.

Elle était à ses ordres, qu'il lui envoie sa limousine pour l'emmener dîner dans de luxueux restaurants ou pour la conduire à son jet et l'emmener à Londres quand il y travaillait. Cela faisait un mois aujourd'hui qu'elle vivait cette drôle d'aventure ; cette fois, elle volait vers la patrie de Lorenzo.

Lorsque cet épisode italien serait terminé, il mettrait sûrement fin à leur relation, qui serait sans objet puisqu'il aurait obtenu d'elle ce qu'il voulait.

En dépit d'une intimité accrue, Lucy le connaissait à peine mieux qu'avant. Il était réservé, avare de ses émotions, sauf quand il la faisait rire avec son humour décalé. Parfois, il savait se montrer tendre et, si jamais il appelait non pas pour fixer leur prochain rendez-vous, mais juste pour le plaisir de bavarder, alors Lucy pouvait presque croire à une relation normale.

Mais c'était son propre désir qu'elle projetait sur la réalité. Lorenzo lui manquait tant pendant ses absences qu'elle avait dû s'avouer, horrifiée, qu'elle tenait à lui. Il la charmait de multiples façons, parfois sans le vouloir. Ainsi, il portait des lunettes pour travailler, une paire cerclée d'or qui le rajeunissait, adoucissant les lignes dures de son visage. Elle trouvait ce détail, ce petit rien du quotidien, touchant. Bien sûr, ce n'était rien comparé au plaisir qu'il lui donnait au lit. Sa maîtrise de l'érotisme avait fait découvrir à Lucy une dimension sensuelle et passionnée qu'elle ne se soupçonnait pas. Elle ne faisait même plus mine de lui résister. En revanche, le jour où Lorenzo la quitterait, c'en serait fini de sa vie sexuelle. Car comment refaire avec un autre homme ce qu'elle faisait avec lui ? C'était inimaginable, et elle ne pourrait jamais en avoir la moindre envie.

Au sortir de l'avion, la lumière crue lui fit cligner des yeux. Sur le tarmac, la chaleur était intense. Heureusement, elle avait choisi une robe de lin frais dans la garde-robe que Lorenzo l'avait pratiquement forcée à accepter, l'emmenant à Londres dans les magasins les plus chic. Elle avait tenté de s'y soustraire jusqu'à ce qu'il lui rappelle qu'il décidait pour elle, et que s'il la voulait en lingerie fine et vêtements de luxe elle n'avait qu'à s'incliner.

Il l'attendait au pied de la passerelle, en costume de soie gris clair, ses cheveux de jais

étincelants sous le soleil. En l’apercevant, le cœur de Lucy se serra. Arrivée près de lui, elle osa à peine lui jeter un regard tant elle craignait de se trahir — la chaleur qui l’envahissait n’avait rien à voir avec la température ambiante...

— Ah, te voilà, dit-il simplement.

Il prit son bras, et Lucy le suivit, peinée par la froideur de son accueil. Ni baiser, ni parole de bienvenue. Mais ils n’avaient pas ce genre de relations. Dix minutes plus tard, ils se retrouvaient à l’arrière d’une limousine.

Le silence s’installa.

Lucy sentait monter la tension. Très vite, elle ne la supporta plus.

— Combien de temps cela prend-il pour aller jusqu’au lac de Garde ?

— Nous ferons halte à Vérone d’abord. J’y ai un appartement.

Il s’interrompit pour replacer derrière l’oreille de Lucy une mèche qui s’était échappée de son chignon.

— Il me semble que tu as besoin d’une pause avant de voyager plus loin, reprit-il. Moi oui en tout cas.

Son sourire prédateur ne laissait aucun doute sur ce qu’il entendait par pause... A sa grande honte, cette idée déclencha immédiatement chez elle une réponse physique, et elle détourna les yeux, rougissante.

\*\*\*

L’appartement qu’il lui fit découvrir au cœur de Vérone l’impressionna. Il était situé dans un très bel immeuble ancien, mais son mobilier était moderne, offrant un contraste saisissant avec les murs recouverts de chaux. Les grands rideaux drapés encadraient de hautes fenêtres et les confortables sofas qui entouraient la cheminée étaient d’un crème qui s’accordait avec le marbre du manteau, seul élément ancien du décor.

Le mur du fond du salon était entièrement tapissé de livres et, devant, trônait un large fauteuil de cuir... écarlate ! La table basse était de verre et d’acier, parsemée de magazines au papier glacé. Plus loin, dans un renforcement auquel on accédait par une marche, un bureau aux lignes pures était partiellement recouvert de dossiers. Lucy y admira une fabuleuse statue de bronze Art déco, représentant une femme dévêtue. Le lieu était plein d’âme, moins bien rangé qu’elle s’y serait attendue de la part de Lorenzo ; en dépit de la modernité de l’ensemble, Lucy s’y sentit tout de suite à l’aise. Au cours de la visite, quelques tableaux attirèrent son attention : elle reconnut un Gauguin, un Matisse et une grande toile colorée de Jackson Pollock.

— Je ne m’attendais pas du tout à un décor pareil, dit-elle en se retournant vers Lorenzo, qui avait ôté veste et cravate.

Elle avait accompagné sa déclaration d’un grand sourire pour montrer son assentiment, et Lorenzo lui sourit en retour.

— Mon intendant est en vacances, ce qui explique le désordre. Je ne suis pas vraiment un homme d'intérieur.

— J'avais remarqué !

Quand le désir le prenait, il la déshabillait en un tournemain et abandonnait les vêtements n'importe où...

— Mais ce n'est pas cela qui a attiré mon attention, reprit-elle. C'est l'harmonie de l'ensemble, les couleurs, les tableaux. Je ne pensais pas que tu appréciais ces peintres.

— Alors je ne suis finalement pas le banquier borné que tu voyais en moi ? demanda-t-il en plantant son regard dans le sien, posant les mains sur ses épaules.

— Tu ne ressembles à personne, ça j'en suis convaincue, répondit Lucy d'une voix un peu rauque, alors que Lorenzo déboutonnait le haut de sa robe.

Elle ne portait pas de soutien-gorge, et ses seins s'offrirent à lui dans leur harmonieuse plénitude. Il les prit dans ses paumes, sachant que les pointes allaient se dresser à son contact.

— Défaits tes cheveux, lui demanda-t-il instamment. J'aime leur couleur, ce châtain roux magnifique...

Il appuya sa demande d'un effleurement de sa bouche sur la sienne, et Lucy, hypnotisée, défit une à une les épingles qui retenaient son chignon.

C'était ce qu'elle attendait depuis sa descente d'avion, même si elle répugnait à se l'avouer. Dès l'instant où il était entré dans sa vie, il l'avait excitée comme aucun homme n'avait su le faire. Il suffisait qu'il la regarde, qu'il pose les mains sur elle, et elle le désirait avec une frénésie, une intensité qu'elle ne pouvait se cacher. Plus il lui faisait l'amour, et plus elle en avait besoin. Son appétit de lui n'était jamais rassasié. Elle fondait entre ses bras, ne parvenant plus à penser qu'au nirvana où il allait l'entraîner, à cet instant fabuleux où ils se rejoindraient dans une même explosion. Elle avait beau se redire qu'il s'agissait seulement de plaisir, elle n'y croyait plus : elle était bel et bien tombée amoureuse de Lorenzo Zanelli.

Sa bouche avait la douceur de la soie, et doucement, du bout de la langue, il lui fit entrouvrir les lèvres. Bientôt, une passion ardente les consuma. Lorenzo fit glisser sa robe à terre, et ses mains fébriles s'attaquèrent à son string de dentelle, qu'il malmena et finit par arracher. Lucy s'en moquait, étrangère à tout ce qui n'était pas le besoin inouï qu'il suscitait chez elle.

Il ouvrit sa braguette.

— Je te veux maintenant, dit-il d'un ton urgent.

Elle ne songea nullement à se dérober. Au contraire, abandonnant toute pudeur, elle enroula ses jambes autour de lui et s'accrocha à ses épaules alors qu'il la soulevait pour la pénétrer. Sa langue revint à la charge, cherchant la sienne, et elle gémit. Le son se transforma en feulement alors qu'elle le sentait entrer en elle.

Quelques longs coups de reins, de plus en plus rapides, la portèrent au pinacle du plaisir, et elle bascula en criant. Les vagues de la jouissance l'emportèrent, semblant ne jamais vouloir se calmer. Puis Lorenzo murmura son prénom contre ses lèvres, et son corps frissonna alors qu'il s'abandonnait à son tour.

Le silence qui suivit emplît la pièce de tension. Lentement, Lucy défit ses jambes tremblantes de ses hanches et rejoignit le sol. Elle rajusta sa robe tandis qu'il refermait sa braguette sans un mot. Cherchant son string des yeux, elle s'aperçut qu'il était déchiré. Lorenzo avait suivi la direction de son regard.

— Désolé... Il faudra que tu t'en passes jusqu'à ce qu'on soit chez ma mère, où nous attendent les bagages. Mais je présume que n'est pas la première fois que tu ne portes rien sous ta robe... Je prendrais bien un café, pas toi ?

Lucy répondit d'un simple hochement de tête, trop blessée pour faire confiance à sa voix, qui aurait certainement trahi ses sentiments. Le commentaire qu'il venait de lui jeter au visage montrait bien qu'il n'avait jamais eu de respect à son égard.

Et n'en aurait sans doute jamais.

Ramassant quelques épingles qui avaient glissé à terre, elle refit son chignon d'une main malhabile puis reboutonna sa robe. Elle s'aperçut au passage qu'elle n'avait pas pris le temps de quitter ses hauts talons. Elle aurait dû les lui planter dans le dos alors qu'elle en avait l'occasion !

Mais la colère était mauvaise conseillère. Encore frémissante, Lucy prit quelques inspirations pour se calmer et marcha jusqu'à la haute fenêtre, contemplant un instant le spectacle animé de la rue en contrebas. Les gens circulaient, bavardaient, vivaient leur quotidien, comme elle le faisait encore elle-même il n'y avait pas si longtemps. Que lui était-il arrivé ? Tout était bouleversé, et elle ne se reconnaissait plus. Simplement à cause de l'irruption d'un homme dans sa vie. Il avait fait d'elle une esclave, non de lui mais de ses propres sens à elle. Quand elle se voyait faire, dans les moments de lucidité, elle se prenait en pitié. Comment pouvait-elle montrer tant de faiblesse ? Brusquement, elle comprit que cela ne pouvait plus durer. Elle se redressa et croisa ses bras d'un air déterminé. Quelle que soit la volonté de Lorenzo, une fois la visite à sa mère terminée, elle mettrait fin à leur relation. Il aurait beau tempêter si son initiative lui déplaisait, elle tiendrait bon. Il en allait de son intégrité.

En essayant d'avoir une conduite responsable, d'aider les autres en sauvant l'usine, elle avait cédé à ce qui était bel et bien un chantage. Il était juste de remarquer qu'elle n'avait pas beaucoup résisté, s'avoua-t-elle avec une brutale honnêteté. Mais du coup, elle avait perdu le respect d'elle-même.

La vie ne lui avait-elle donc rien appris ? Une fois déjà, elle avait pris la responsabilité d'une autre vie, celle de Damien, et cela c'était terminé de façon tragique. Elle n'avait rien pu empêcher. Si la Steadman fermait, si le complexe immobilier ne voyait jamais le jour, qu'y pouvait-elle ? La ville garderait au moins le terrain qu'elle lui avait donné. Quant à sa maison de famille, au bout de tant d'années sans entretien, elle ne valait plus grand-chose. Elle la mettrait aux enchères, pour tenter d'en tirer de quoi sauver la galerie.

— Le café arrive.

Lorenzo posa le plateau sur la table de verre, écartant sans ménagement les magazines qui la jonchaient. Il se laissa tomber dans le canapé.

— Tu prends du lait et du sucre ? demanda-t-il en tendant la main vers la cafetière.

Lucy réprima un soupir. Seigneur, il ne savait même pas comment elle aimait son café !



— Non, rien, merci. Où est la salle de bains ?

— Il y en a une qui donne dans ma chambre, dit-il en désignant une des portes du couloir. Je ne vais pas tarder à te suivre : je n'aurais rien contre une tasse de café au lit...

Son expression ne laissait aucun doute sur ce qu'il entendait par là.

— Non merci, rétorqua Lucy calmement. Je veux juste passer à la salle de bains avant d'aller chez ta mère. C'est impoli de la faire attendre, non ?

Le soudain rétrécissement des yeux de Lorenzo lui donna le frisson. Il n'était pas habitué à ce qu'on le contrarie...

\*\*\*

Il la regarda de bas en haut puis la dévisagea. Elle osait se tenir droite devant lui, les bras croisés, dans une attitude de défi et de farouche détermination ! Il savait qu'il lui suffirait d'un rien, un baiser, une caresse, pour la faire plier mais soudain, il n'en ressentait plus l'envie.

— Deuxième porte à gauche dans le couloir, se contenta-t-il de lâcher.

Lucy avait raison, il était temps de partir.

Il s'était étonné lui-même tout à l'heure, quand il l'avait prise debout contre le dossier du canapé. En cet instant, il ne se maîtrisait plus et il n'en était pas fier. Cela ne pouvait plus continuer. La colère blanche et froide qui s'était emparée de lui quand il avait découvert les manigances de Lucy avait eu le temps de retomber en un mois. Avec le recul, il comprenait qu'il aurait dû lui accorder ce qu'elle demandait au début et laisser la Steadman aux mains des employés qui la géraient depuis cinq ans.

Mais il avait laissé sa colère — celle qui ne le quittait pas depuis la mort de son frère —, prendre le dessus, ranimée par la conversation qu'il avait eue avec Manuel juste avant son rendez-vous avec Lucy. Et, depuis, c'était cette fureur qui lui dictait ses actes. Qu'était-il advenu de son habituelle maîtrise ? Depuis qu'il avait pris Lucy comme maîtresse, il avait l'impression de ne rien contrôler. Encore une belle erreur, d'ailleurs, de s'être impliqué avec elle...

Bien sûr, il appréciait une activité sexuelle saine et régulière mais avec Lucy, cela menaçait de prendre le pas sur tout le reste : travail, loisirs, etc. Il fallait mettre un terme à ce qui devenait une folie.

Depuis qu'il avait rencontré cette femme, il n'avait fait qu'une demi-journée de bateau, n'était presque plus allé à New York et s'était contenté d'allers-retours entre Vérone et Londres pour la retrouver le plus vite possible. Continuer ainsi était exclu, dangereux. Bien sûr, il désirait toujours Lucy mais il ne s'agissait que de désir. D'autres femmes pouvaient la remplacer. Il savait parfaitement que le pouvoir et l'argent lui offraient un large choix, dont il avait su profiter par le passé. Il pourrait retourner à cette vie-là.

Sa décision prise, il rectifia sa cravate. L'issue n'avait rien de compliqué : il suffisait d'emmener Lucy chez sa mère comme prévu et, une fois écoulés les trois jours de leur visite, de

tourner la page et de mettre dans son lit une femme qui ne perturberait pas la mécanique bien huilée de son existence.

Quand Lucy revint, il avait remis sa veste, prêt à partir.

— On y va ?

— Allons-y, répondit-elle sur le même ton direct et froid qu'elle avait employé tout à l'heure.

Cette fois, plus de limousine avec chauffeur mais une rutilante voiture de sport jaune. Lucy s'y installa mais même après avoir attaché sa ceinture, elle ne se sentit pas en sécurité. Lorenzo s'installa sur le siège conducteur, mâchoires serrées, et démarra en trombe. Une fois sortis de la ville, le paysage se mit à défiler de chaque côté du bolide. Lucy crispait les mains sur ses genoux. Voulait-il les tuer ?

— Faut-il vraiment que tu ailles à cette vitesse ? demanda-t-elle enfin d'une voix étranglée.

Il ne répondit rien, mais Lucy constata qu'il ralentissait. Elle respira mieux.

L'arrivée sur le lac de Garde l'enchantait. L'eau scintillait alors qu'ils longeaient la rive, traversant de petits villages aux maisons roses. Ils arrivèrent finalement devant une grille imposante, flanquée de deux tours de pierre. L'allée qu'ils empruntèrent montait dans la colline qui dominait le lac, serpentant au milieu d'un parc.

Soudain, ils débouchèrent sur un plateau, et Lucy eut le souffle coupé : la demeure de pierres pâles ressemblait à un château, entourée qu'elle était de quatre tours. En arrière-plan, le parc devenait forêt et, sur l'avant, des jardins parfaitement dessinés descendaient en terrasses jusqu'à une jetée qui, en contrebas, donnait accès au lac. On y voyait un petit bateau amarré, les voiles soigneusement roulées. Cette vision idyllique l'émut et toucha son sens artistique, lui donnant instantanément envie de peindre.

— Lucy ?

C'était le premier mot que prononçait Lorenzo depuis leur départ de Vérone. Il venait d'arrêter la voiture devant un élégant portique à colonnes.

— Avant d'entrer, un mot d'avertissement, reprit-il.

— Il ne faut pas que je vole l'argenterie, c'est ça ?

Sa plaisanterie ne le fit pas sourire, et il lui décocha un regard noir.

— Voilà exactement ce que je redoute, Lucy : ton impulsivité. Tu parles sans réfléchir.

Pas toujours, songea-t-elle. Même dans les paroxysmes de passion qu'il lui faisait atteindre, elle avait toujours contrôlé son envie de lui dire je t'aime...

— Quand tu rencontreras ma mère, je veux que tu sois cordiale mais ne te laisse aller à aucun débordement, ni dans les embrassades, ni dans les confidences. Le tableau est dans le coffre de la voiture. Tu le lui offriras comme un cadeau personnel, elle sera ravie, et l'affaire s'arrêtera là. Nous nous montrerons proches toi et moi, sans pour autant partager de chambre. Il suffira que je passe de temps en temps le bras autour de ta taille pour confirmer les cancans de Teresa Lanza et les sous-entendus de la presse. Ma mère, comme le personnel, seront persuadés que nous sommes en couple, d'autant plus que je n'ai jamais amené aucune femme ici. Dans quelque temps, je dirai à ma mère que nous avons rompu, et ce sera la bonne excuse pour que tout contact cesse entre nos

deux familles. Compris ?

— Parfaitement. Machiavel n'aurait pas fait mieux !

Lorenzo n'aurait pas pu établir plus clairement son intention de rompre. Au moins, sur ce point, ils seraient d'accord : n'avait-elle pas décidé de le quitter après cette visite ? Mais si elle souffrirait vraisemblablement de leur rupture, pour lui, l'épisode resterait un simple élément dans un plan de bataille parfaitement exécuté.

\*\*\*

Le maître d'hôtel, Gianni ainsi que le présenta Lorenzo, vint les accueillir sur le perron. Lucy se retrouva dans le vaste hall. Face à elle, un escalier de marbre à double révolution donnait sur un balcon en demi-cercle. Soudain, elle vit descendre une femme élégante, aux cheveux blancs ondulés et aux malicieux yeux bruns. Était-ce bien la mère de Lorenzo ? Il en parlait comme d'une personne frêle mais elle semblait en forme — peut-être à cause du plaisir de revoir son fils.

Une fois les présentations faites, et alors qu'elles étaient installées côte à côte sur un superbe canapé, Mme Zanelli insista pour que Lucy l'appelle Anna.

Lucy savait les Zanelli extrêmement riches, mais le salon dans lequel ils étaient dépassait en magnificence tout ce qu'elle avait jamais vu. Elle se serait crue dans un palais. Elle jeta un coup d'œil à Lorenzo, nonchalamment assis sur une bergère Louis XV et, en retour, celui-ci lui décocha le plus bref sourire qu'on puisse imaginer. S'il comptait les faire passer pour proches avec ce genre de démonstration, il allait vers une désillusion ! Mais avait-il jamais été proche d'elle ?

Tandis qu'une soubrette en uniforme apportait des petits fours, Gianni vint resservir des jus de fruit. D'un regard, il fit comprendre à Lucy qu'il avait suivi les instructions de Lorenzo et apporté le tableau dans le hall. Elle s'excusa et se leva pour aller le chercher.

Dire qu'Anna tomba en extase devant le portrait de son fils serait en dessous de la vérité. Elle l'avait fait installer sur une cheminée, à côté de celui d'un homme qui paraissait le décalque, en plus âgé, de Lorenzo — son père, sans doute. Elle couvrait le tableau d'un regard d'adoration et remerciait chaleureusement Lucy toutes les dix secondes. Cette dernière était flattée et heureuse, mais également affreusement gênée tant les compliments l'embarrassaient.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier, reprit Anna sans quitter le portrait des yeux. Vous avez merveilleusement su capter l'expression de mon Antonio. Mais il est vrai que vous le connaissiez... Quand avez-vous peint ce tableau ?

— Lors de ma deuxième année d'université. Antonio et Damien revenaient de leur tour du monde. Il me fallait un modèle mon travail de fin d'année, un portrait. J'ai dû le soudoyer à grands coups de chocolats pour qu'il accepte de poser et de se tenir tranquille pendant les séances. J'ai fait de mon mieux à l'époque, je serais sans doute plus habile aujourd'hui.

— Oh, c'est parfait ainsi ! Vous l'avez saisi dans toute sa fraîcheur, alors qu'il était heureux, insouciant... Cela se lit dans ses yeux, et me rend le portrait encore plus cher.

— Je suis heureuse qu'il vous plaise, dit Lucy, émue, alors qu'une bruine provoquée par

l'émotion faisait briller les yeux d'Anna.

— Je l'adore, affirma Anna d'une voix étranglée.

Lucy tourna la tête vers Lorenzo. Il enveloppait sa mère qu'un regard protecteur si tendre qu'elle en fut bouleversée. Jamais il ne l'avait regardée elle avec ces yeux-là...

Anna leva son verre en direction du portrait et le vida. Lucy voulut faire de même, mais elle ne put qu'humecter ses lèvres tant sa gorge se serrait.

— Le jus de fruit n'est pas à ton goût ? remarqua Lorenzo.

Elle se tourna vers lui. Il la regardait d'un œil noir, sans tendresse aucune, et Lucy comprit que si elle restait une minute de plus dans cette pièce, elle allait hurler. Exactement ce que Lorenzo lui avait ordonné d'éviter de faire.

— Il est délicieux, mais je vais vous demander de m'excuser une minute. J'ai besoin de me rafraîchir.

La mère de Lorenzo reposa son verre en s'exclamant :

— Mais bien sûr, Lucy ! Où sont mes bonnes manières ? Ce voyage vous a fatiguée. Lorenzo, veux-tu bien... ? Je ne suis pas assez en forme pour conduire Lucy.

— Bien sûr, maman. Reste ici tranquillement, fit-il en se levant d'un bond. Je vais montrer sa chambre à notre invitée.

Il accompagna Lucy vers le couloir, passant familièrement le bras autour de sa taille sous le regard bienveillant de sa mère.

Dès qu'ils furent hors de sa vue, Lucy se dégagea.

— La comédie n'est plus nécessaire, à présent.

Lorenzo haussa un sourcil mais ne commenta pas, se contentant de lui ordonner de la suivre. Elle s'exécuta. Ils montèrent le majestueux escalier, prirent un couloir, puis Lorenzo lui ouvrit la porte d'une grande pièce lumineuse.

— Voilà. Ma mère occupe la suite en face ; ainsi, tu ne risques rien.

Lucy fronça les sourcils. Que voulait-il dire ? Qu'elle ne risquait rien venant de lui ?

Elle le suivit dans la pièce et écarquilla les yeux devant le somptueux décor or et ivoire. De la cheminée à la coiffeuse, en passant par le canapé recouvert de satin, tout était dans ces tons crème et doré, composant un ensemble délicieusement féminin. A côté du sofa, une table basse était incrustée de nacre, dessinant des motifs d'oiseaux et de fleurs.

— Tu trouveras la salle de bains et le dressing de ce côté, dit Lorenzo en désignant une porte. La femme de chambre a dû déballer tes affaires. En cas de besoin, tu n'as qu'à sonner.

Lucy le dévisagea, refrénant une furieuse envie de l'étrangler. Comment pouvait-il se tenir là, si calme, presque froid, alors qu'un peu plus d'une heure avant, il lui arrachait son string ? Et depuis son arrivée, elle faisait de son mieux pour oublier qu'elle ne portait rien sous sa robe...

— Ce qu'il me faut vraiment, c'est une tasse de thé et un sandwich. Je meurs de faim !

— Mes hôtesse ne t'ont rien proposé pendant le vol ? C'est inadmissible !

— Si, si, mais... je n'avais pas faim, se contenta-t-elle de répondre, évitant de préciser que ses

tristes réflexions lui avaient coupé l'appétit durant le trajet. Pas la peine de renvoyer ton personnel, on voit qu'ils sont entraînés à convoyer tes maîtresses : ils ont été parfaits.

Elle vit un éclair de fureur allumer l'œil de Lorenzo, qui fit demi-tour sans un mot. La porte claqua derrière lui.

La salle de bains, comme tout le reste, était une pure merveille. Le marbre y dominait, tapissant les contours d'une baignoire surélevée et d'une douche ultramoderne. Tous les produits de bain imaginables se trouvaient là, ainsi que sa modeste trousse de toilette.

N'y résistant pas, elle se saisit d'un luxueux flacon de gel douche, se déshabilla et laissa couler le jet apaisant sur son corps. Le parfum du gel était divin...

Une pile de larges serviettes, blanches et moelleuses, l'attendait à la sortie. Elle se sécha rapidement, puis drapa une serviette propre autour d'elle comme un sarong. Ensuite, elle lissa ses cheveux avant de revenir dans la chambre, détendue et rafraîchie.

Près d'une liseuse, un plateau garni était posé sur une petite table. Lorenzo avait tenu parole et fait livrer par une des femmes de chambre l'en-cas qu'elle lui avait demandé. Elle se versa une tasse de thé aux épices et mordit dans un sandwich, qui s'avéra composé de tomates fraîches, de mozzarella et d'un condiment piquant qu'elle ne reconnut pas. Délicieux !

\*\*\*

— Lucy ?

Lorenzo s'approcha de sa maîtresse, assoupie sur la liseuse. Il se refusa à toucher son épaule : c'était assez dur comme cela de la regarder, d'autant que sa serviette avait glissé, révélant une aréole rose. De quoi tenter un saint. Pourtant, les yeux clos, dans cette attitude d'abandon, elle irradiait une telle innocence qu'il en fut remué jusqu'au plus profond de son être.

— Lucy... reprit-il d'une voix plus douce.

Elle bâilla et ouvrit les yeux, en se rendant compte avec un petit sursaut qu'elle s'était endormie.

— Bien. Tu es réveillée, finalement.

Elle leva les yeux vers Lorenzo et, remarquant ce qu'il fixait, releva en rougissant le pan de sa serviette.

— Il n'y a rien là que je n'ai vu avant, ironisa-t-il d'une voix moqueuse. Mais ce n'était pas le but de ma venue. Le dîner sera servi à huit heures ; il te reste donc une demi-heure pour te préparer. Au fait, ma mère a invité des amis mercredi soir, auxquels elle aimerait te présenter. Donc, tu ne pourras pas partir avant jeudi.

Lucy se leva, resserrant le drap de bain autour d'elle. Elle se sentait vulnérable face à lui, magnifique dans un costume sombre soulignant sa virilité. Lui s'était déjà changé pour le dîner.

— Il faudra modifier ces plans, répliqua-t-elle avec humeur. J'ai promis à Elaine de rentrer mercredi soir, et elle prend son jeudi matin.

— Je ne savais rien de cette soirée, Lucy. Sinon j'en aurais dissuadé ma mère. Le but de cette visite était de mettre un terme définitif à nos relations, pas de les approfondir.

Quelle étrange idée il avait eue là, d'ailleurs ! Il commençait à la regretter amèrement. A quoi avait-il donc pu songer pour... ? Un regard à Lucy, dont il devinait la nudité affolante sous la serviette, lui fournit sa réponse. Cette fille lui brouillait l'esprit. Le mieux était de la tenir écartée de sa route.

La précision pointilleuse de Lorenzo blessa Lucy : elle se doutait qu'il n'avait aucune envie de consolider leurs relations, mais se l'entendre déclarer tout de go lui fut douloureux. Curieusement, Lorenzo avait crispé les mâchoires, comme si lui aussi trouvait quelque chose de pénible à cette situation. Mais Lucy comprit qu'elle avait mal interprété l'expression de Lorenzo car il reprit en haussant les épaules :

— Ce ne sont pas mes affaires, de toute façon. Si tu veux annuler, annule !

\*\*\*

Encore blessée par l'indifférence désinvolte de Lorenzo, Lucy se préparait pour le dîner. Elle choisit une robe noire, sobre et élégante, qu'elle assortit d'escarpins vernis. Tout ce luxe était dû aux largesses de Lorenzo ; dès qu'elle serait de retour en Cornouailles, elle viderait sa garde-robe de tous les cadeaux de son amant pour les porter à une organisation charitable. L'idée de les conserver lui était insupportable. Elle brossa ses cheveux qu'elle retint en arrière d'une barrette en argent, puis mit une touche de rose à lèvres. Elle termina en attachant à son poignet la montre à cadran de platine ornée de diamants qui lui venait de sa mère. C'était le seul souvenir qu'elle avait d'elle, et elle chérissait ce bijou comme son plus précieux trésor. Elle ne le portait que dans les grandes occasions. Ou quand elle avait besoin d'un supplément de confiance en elle. Car cette première soirée ressemblerait sans doute à un cauchemar.

Elle se retrouva dans le grand escalier à huit heures moins une, impressionnée par les portraits de famille qui ornaient les murs. Tous les hommes offraient une ressemblance prononcée avec Lorenzo, et les femmes étaient superbes. Que venait-elle faire dans un tel milieu ? Elle manqua regrimper l'escalier pour s'enfermer dans sa chambre mais Gianni, le maître d'hôtel, s'avancait déjà, souriant, pour la conduire à la salle à manger. Résignée, elle le suivit.

Dans la pièce luxueuse où il l'introduisit, Lorenzo, debout près de la cheminée de marbre, bavardait tranquillement avec sa mère. Leurs deux têtes se tournèrent à l'arrivée de Lucy et, alors que Gianni se retirait, Anna vint accueillir son invitée.

— Pardonnez-moi encore d'avoir oublié que vous aviez besoin de repos, ma chère. J'étais tellement heureuse de votre cadeau que j'en ai oublié la politesse.

Elle lui serra les deux mains avec une spontanéité si désarmante que Lucy fut conquise. Le sourire de la vieille dame était sincèrement chaleureux. Lorenzo, un verre à la main, affichait un masque inexpressif sur lequel il avait plaqué, à l'arrivée de Lucy, un sourire de circonstance.

— Eh bien, mesdames, si nous allions nous asseoir ? suggéra-t-il en désignant la longue table dressée, brillant de tous les feux de son argenterie et de ses cristaux.

Il tira d'abord la chaise de sa mère puis se dirigea vers celle de Lucy.

— Assieds-toi, *cara*, dit-il doucement, jouant les parfaits gentlemen.

Mais Lucy n'était pas dupe, ni de ses sourires ni de sa prétendue tendresse. Les deux femmes, placées chacune d'un côté de Lorenzo, lui-même en bout de table, pouvaient bavarder confortablement l'une en face de l'autre. Anna insista pour que Lucy goûte un vin rouge de Toscane à l'excellente réputation.

— Je ne pensais pas que vous deviez partir si vite, lui dit-elle, mais Lorenzo me dit qu'il vous est difficile de rester pour ma soirée de mercredi. Je comprends le souci dont il m'a parlé, par rapport à votre travail, mais j'ai invité tant de monde, et cela me ferait tellement plaisir ! Je suis vieille à présent, et l'occasion de présenter à tous l'auteur de ce merveilleux portrait ne se présentera peut-être plus... Rester vous permettrait aussi de passer plus de temps avec Lorenzo.

Comme Lucy se demandait si le chantage à l'émotion était une spécialité familiale, elle surprit un regard moqueur dans les yeux de Lorenzo.

— Tu es très gentil d'avoir présenté le problème à ta mère, Lorenzo chéri, dit-elle en insistant sur le dernier mot. Il m'est effectivement impossible de demander un jour de travail supplémentaire à ma collaboratrice : elle a pris un rendez-vous médical important sur son congé habituel.

— Bien sûr, je comprends ! s'exclama Anna avec un sourire compatissant. Mais Lorenzo peut trouver quelqu'un qui la remplacera temporairement, n'est-ce pas, chéri ? Et pourquoi pas jusqu'à la fin de la semaine ?

Cette dernière remarque s'adressait à son fils, dont le regard sur Lucy de goguenard devint subitement sombre. Il espérait sans doute qu'elle refuse cette proposition inattendue. Il n'avait pas à s'inquiéter : elle n'était pas plus désireuse de rester que lui de la voir rester !

— D'accord, répondit-il à sa grande surprise, on peut arranger cela... avec le consentement de Lucy, évidemment.

Lucy secoua la tête, prise au piège.

— J'accepte pour la journée de jeudi, répondit-elle finalement, se conformant à ce que Lorenzo devait attendre d'elle. Mais je ne peux prolonger mon absence au-delà. Je rentrerai jeudi soir.

— Eh bien, c'est parfait, conclut Anna avec satisfaction, attaquant le risotto aux asperges que Gianni venait de déposer devant eux. Je n'insisterai pas plus.

Elle orienta la conversation sur Antonio. Alors que Gianni emplissait de nouveau les verres, Lucy se surprit à avoir fini le sien : le vin était agréable, léger, avec un séduisant parfum de framboise ; elle ne refusa pas qu'on la resserve.

— Antonio a vraiment été un enfant du miracle, expliqua Anna, tandis que le visage de Lorenzo devenait un masque impénétrable. Il était très malade à la naissance, et notre médecin avait réservé son diagnostic. Mais au bout du compte, Antonio s'est remis et, quelques années plus tard, il courait partout comme tous les enfants de son âge. Je l'ai peut-être eu trop tard... Dix ans après Lorenzo. Je me suis souvent demandé si mon âge était en rapport avec sa maladie. Enfin, il est devenu ce merveilleux jeune homme que j'aurais tant aimé garder plus longtemps...

Si Anna avait toujours été aussi loquace au sujet de son cadet, pas étonnant que Lorenzo soit devenu taiseux !



Lucy profita de ce que Gianni servait le plat principal, des escalopes de veau au marsala, pour infléchir la conversation.

— Vous avez une demeure magnifique, Anna. Le jardin que j'ai vu de ma fenêtre est exquis. Tout s'y marie à la perfection.

— Oh, le jardin est ma passion ! Quelques années après la naissance de Lorenzo, mon mari m'a autorisée à tout redessiner. Lorenzo, déjà grand, m'aidait souvent à choisir les nouvelles plantations. Ses goûts allaient aux couleurs les plus vives, ce qui est étonnant au vu de sa réserve naturelle !

Lucy pouvait presque entendre Lorenzo grincer des dents. Sans tenir compte de sa gêne — peut-être sans la remarquer —, sa mère reprit :

— Mon fils aîné s'est montré très doué en mathématiques dès le plus jeune âge. Il a lui-même calculé les proportions idéales du jardin, à tout juste neuf ans ! L'harmonie dont vous parliez, c'est à lui que ce jardin la doit.

— C'est extraordinaire ! ne put s'empêcher de s'exclamer Lucy, admirative.

— Ma mère exagère beaucoup, commenta Lorenzo. Mais c'est son seul travers...

Il avait tempéré cette réflexion d'un sourire, et la conversation se poursuivit agréablement jusqu'au café, qu'Anna refusa.

— Je n'en prends pas le soir, ça m'empêche de dormir. Je vais vous laisser le déguster en tête à tête et aller me coucher. J'ai passé une merveilleuse journée, mes enfants, merci !

Lorenzo l'embrassa, et Anna se retira. Soudain, un silence de plomb s'abattit sur la pièce.

— Tout s'est bien passé, dit enfin Lorenzo. Ma mère est contente et persuadée que nous sommes amoureux. Débrouille-toi pour qu'il en soit ainsi jusqu'à jeudi soir, et tout ce que tu désires sera à toi.

Lucy contempla les lignes dures de sa mâchoire, les yeux noirs comme l'enfer, l'air déterminé. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait réellement... Elle repoussa sa chaise.

— Comme tu voudras. Contrairement à toi, je ne trouve pas plaisant de tromper ta mère et j'ai hâte de voir arriver jeudi. Si cela ne te gêne pas, je vais me passer de café.

Elle se dirigea vers la porte mais il la rattrapa et embrassa sa paume.

— Rien de ce qui te convient ne me dérange, *cara*, dit-il en un murmure rauque qui la fit frissonner.

Elle sentit sa propre main trembler sous son étreinte, avant de se rendre compte qu'il n'avait eu ce geste qu'au bénéfice de Gianni, qui venait d'entrer avec une cafetière et des tasses. Elle dégagea sa main et tapota la joue de Lorenzo — un peu trop fort cependant pour un geste de tendresse.

— Prend donc ton café, chéri.

Elle avait prononcé ce mot avec une forte dose d'ironie, comme précédemment. Mais cette fois, un bras d'acier enlaça sa taille. Les lèvres de Lorenzo s'étaient pincées.

— Tu ne t'en tireras pas comme cela, chuchota-t-il à son oreille. Tout le monde doit être convaincu de notre relation.

Sur ce, il l'embrassa à pleine bouche, pressant son bassin contre le sien. L'assaut direct la fit flancher et elle entrouvrit les lèvres devant l'insistance des siennes.

Quand il la relâcha, ce fut pour s'adresser au maître d'hôtel.

— Gianni, portez le café dans le salon, s'il vous plaît.

Dès que ce dernier eut quitté la pièce, Lucy, empourprée par l'agacement, et par une excitation qu'elle ne voulait pas vraiment s'avouer, regarda Lorenzo bien en face.

— Qu'est-ce que c'est que cette démonstration ?

— Gianni ne croira pas pour un instant que nous sommes amants si tu te contentes de me tapoter la joue, *cara* ! Au moins, après ce baiser, nous sommes sûrs que tout le personnel sera au courant. Je te l'ai dit, notre relation doit paraître vraisemblable.

— Est-ce que ton esprit cesse un instant de calculer ? lâcha Lucy, dépitée.

— Non, sans doute pas. Sauf au moment de l'orgasme, peut-être.

Elle rougit à cette évocation, qui lui rappelait des souvenirs bien précis.

Lorenzo la conduisit dans le salon, remarquant au passage :

— Pour une femme de ton expérience, tu rougis bien facilement...

S'il avait su à quoi se résumait son expérience ! Mais il s'était forgé une opinion d'elle à cause du regard critique qu'il portait sur Damien, et sûrement aussi de la facilité avec laquelle elle lui avait cédé. Accepter le marché que Lorenzo lui proposait n'avait fait que renforcer la sévérité de son jugement, que rien n'ébranlerait jamais.

— C'est une question d'entraînement, répondit-elle, lui offrant ce qu'il voulait entendre.

— As-tu exercé tes talents sur mon frère ? Tu as couché avec Antonio ?

Lucy écarquilla les yeux, estomaquée. Était-il sérieux ? Mais oui, il la regardait avec froideur et dédain. Soudain, la colère lui monta à la gorge. Il fallait qu'elle s'éloigne avant de lui dire ses quatre vérités, ce qu'elle risquait de regretter par la suite.

— Non, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Contrairement à toi, Antonio était un gentleman. Je vais me coucher. Ne te donne surtout pas la peine de m'accompagner : plus personne ne nous regarde, et ton effort de galanterie serait vain.

Elle regagna sa chambre, s'attendant à ce que le stress la maintienne éveillée. Pourtant, elle trouva rapidement le sommeil.

\*\*\*

Une forte odeur de café la réveilla. Elle ouvrit les yeux, reposée. Une jeune bonne s'avançait, portant une tasse sur un plateau.

— *Buongiorno, signorina*. La *signora* demande que j'amène café, dit-elle dans un anglais hésitant. Petit déjeuner dans une heure.

— *Grazie* ! eut le temps de dire Lucy, avant de se ruer hors du lit et de filer à la salle de bains.

Quand elle réapparut, un peu pâle, la petite bonne lui demanda d'un air soucieux :

— *Come stai, Signorina ?*

Lucy connaissait suffisamment d'italien pour la rassurer mais elle renvoya le café dans la cuisine.

Elle avait sans doute été malade à cause du vin qu'elle avait bu la veille. Elle n'avait pas l'habitude de boire au dîner — ni au déjeuner, d'ailleurs.

Elle s'approcha de la fenêtre pour respirer un peu d'air frais. La vue était magnifique. Soudain, elle entendit un rugissement de moteur, et vit le coupé sport de Lorenzo quitter la propriété. Savoir qu'elle ne le croiserait pas avant un bon moment l'aida à retrouver un peu de sérénité.

Elle prit une longue douche et, comme elle voulait partir à la découverte des jardins, s'habilla simplement d'un jean et d'un T-shirt de couleur vive. Puis elle descendit. A peine était-elle en bas que Gianni se matérialisa, prêt à la conduire à la petite salle à manger, moins imposante que celle de la veille, où le premier repas de la journée était servi.

Anna était déjà attablée et l'accueillit avec un sourire soucieux.

— Bonjour, mon enfant. Maria m'a dit que vous ne vous sentiez pas bien, ce matin. Voulez-vous consulter mon docteur ? Il passe me voir tous les jours à midi.

Lucy prit un siège et adressa un grand sourire à son hôtesse.

— Je vous remercie mais ce ne sera pas nécessaire. Je vais déjà mieux ! Une promenade me requinquerait complètement. Me permettez-vous de... ?

— Les jardins sont tout à vous, et je serai ravie d'être votre guide. Ce devrait être Lorenzo mais il est parti travailler, malgré mes remontrances. Il ne s'arrête jamais... Lorsque mon mari est mort, je dois bien avouer que la banque était en piètre état. Lorenzo a travaillé comme un fou pour redresser la situation. Et il ne s'est jamais arrêté. J'aimerais tant qu'il prenne un peu de temps pour lui ! Heureusement qu'il vous a trouvée, Lucy, vous êtes exactement celle qu'il lui faut.

— Oh, je n'en suis pas si sûre, répliqua hâtivement cette dernière. Nous sommes proches, bien sûr, mais nous avons peu de choses en commun... Si vous voulez bien m'excuser, il faut que j'appelle ma collaboratrice pour lui expliquer notre changement de programme.

Elaine s'accommoda sans peine de la proposition. Il n'y avait que Lucy que la prolongation du séjour dérangeait. Et Lorenzo, bien sûr. Mais lui n'avait pas l'air stressé...

\*\*\*

L'odeur revigorante des pins lui fit du bien. Anna l'accompagnait, lui désignant les arbustes ou les plantes intéressantes, nommant les fleurs. D'un pas nonchalant, elles descendirent jusqu'au ponton où le petit bateau de Lorenzo était amarré. Il s'en servait encore à l'occasion et gagnait même des compétitions, lui apprit Anna. Toujours amoureux de la mer, il passait presque tout son temps libre à la villa de Santa Margherita, où il avait un yacht qu'il pilotait lui-même. Lucy esquaissa un sourire : voilà pourquoi elle trouvait parfois à Lorenzo un air de pirate !

Les deux femmes regagnèrent la maison pour le déjeuner. Le docteur Albertini, médecin d'Anna les attendait et, après avoir brièvement examiné sa patiente, il fut convié à déjeuner. C'était un homme d'un âge certain et d'une grande distinction. Lucy eut l'impression que la consultation n'était pour lui qu'un prétexte à rendre plus souvent visite à la mère de Lorenzo. L'homme était veuf et plein de charme.

Le déjeuner à peine entamé, Gianni vint prévenir Lucy que Lorenzo souhaitait lui parler au téléphone. Elle suivit donc le maître d'hôtel jusqu'à un bureau richement décoré.

— Ah, enfin ! dit la voix impatiente de Lorenzo à l'autre bout du fil. Tout se passe bien, Lucy, pas de faux pas ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Si tu veux savoir ce que j'ai raconté à ta mère, je peux t'assurer de ma neutralité. Je ne lui ai pas dit ce que je pensais de toi, en tout cas.

— Que d'amabilités sortent de cette jolie bouche... Il faudrait que je sois près de toi pour la fermer d'un baiser.

Est-ce qu'il flirtait ? Elle entendait des voix derrière lui : sans doute celles de ses secrétaires, à l'intention desquelles il donnait cette comédie.

— Inutile de jouer les amoureux, rétorqua-t-elle sèchement, pour dissimuler que cette joute verbale la troublait. Si tu n'as rien d'autre à me dire, je retourne à table.

— J'ai arrangé le remplacement d'Elaine, voilà ce que je voulais te dire. Tu n'as pas à t'en inquiéter. Et comme j'ai une succession ininterrompue de rendez-vous, je resterai cette nuit à Vérone. Peux-tu en informer ma mère ?

Il cherchait à passer le moins de temps possible auprès d'elle, songea Lucy en raccrochant. C'était fini et bien fini entre eux... Lorsqu'elle annonça à Anna que son fils ne rentrerait pas, elle ne put manquer l'expression contrariée sur le visage de la vieille dame.

— Heureusement que vous êtes là, ma chère. Si je comptais sur lui pour m'aider à préparer la soirée de mercredi...

Lucy picora plus qu'elle ne déjeuna. Son estomac semblait refuser toute nourriture. A la fin du repas, le docteur Albertini, qui avait remarqué son manque d'appétit et son teint brouillé, insista pour l'examiner.

— Vous vous donnez beaucoup de mal pour une simple indigestion... Je crois que je n'ai pas supporté le vin d'hier.

Aussitôt, elle se mordit la lèvre : il était peu délicat d'incriminer devant un proche le vin servi par son hôtesse ! Anna lui en voudrait et ne chercherait pas à la réinviter. Au moins, et sans l'avoir fait exprès, aurait-elle contenté Lorenzo...

Le médecin lui fit des prélèvements, qu'il comptait envoyer au laboratoire d'analyses. Lucy protesta mais le vieil homme se montra inflexible.

Lorsqu'il prit congé, Anna se retira pour se reposer, et Lucy fit de même. La longue promenade du matin l'avait épuisée.

Le soir, elle avait retrouvé un peu d'appétit et fit honneur au repas servi en terrasse, alors que le soleil couchant allongeait les ombres au jardin. La mère de Lorenzo était d'humeur charmante en dépit de l'absence de son fils. Elle devait y être habituée, et sans doute appréciait-elle d'autant plus sa compagnie qu'elle dînait souvent seule.

Les deux femmes parlèrent longuement des préparatifs du lendemain. Au moment d'aller se coucher, Anna embrassa Lucy.

\*\*\*

Le mercredi fut chaotique. La maison se transforma en ruche bourdonnante, envahie de fleuristes, de traiteurs et de domestiques recrutés comme extra. A son habitude, le docteur Albertini vint déjeuner et rassura Lucy. Les résultats des tests étaient bons, et son malaise était sans doute dû au vin, comme elle le pensait, où au trac de rencontrer la mère de Lorenzo. Lui-même avait été malade au matin de rencontrer sa future belle-famille, précisa-t-il en riant.

Lucy tenta de se joindre à l'hilarité générale, mais la comparaison lui restait en travers de la gorge. Si son interlocuteur avait su...

Pendant qu'Anna faisait sa sieste, elle prit un bain délassant et se lava les cheveux. Puis, désireuse de retourner rapidement dans ces splendides jardins qu'elle aimait tant, elle décida de laisser ses cheveux sécher à l'air libre. Elle s'habilla d'un jean, d'un chemisier léger et de ballerines. Il y avait tant de monde qui s'affairait dans la maison qu'elle risquait de gêner plus qu'autre chose en restant à l'intérieur.

Elle descendit lentement jusqu'à l'une des terrasses surplombant le ponton, pour jouir de la vue sur le lac qui scintillait au soleil. Une légère brise faisait voler ses cheveux, et elle s'assit près d'un bassin où nageaient de petites carpes. Avec un soupir d'aise, elle tourna son visage vers le

soleil et ferma les yeux. C'était tellement bon... Ç'aurait pu être le bonheur puisqu'il ne lui restait qu'une journée à passer avec Lorenzo. Elle allait retrouver sa vie tranquille. Mais son cœur, se serrant douloureusement à cette perspective, lui disait que cette existence ne lui suffirait plus.

— Lucy, ça fait vingt minutes que je te cherche ! Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Imaginait-elle cette voix agacée ? Était-elle encore dans ses rêveries ? Elle ouvrit les yeux : Lorenzo était devant elle et la fixait de ses yeux sombres, la cravate desserrée, un peu échevelé, l'air mécontent.

— Je suis venue prendre le soleil. Je ne savais pas qu'il me fallait une autorisation... rétorqua-t-elle sèchement pour masquer l'effet qu'avait sur elle son apparition inopinée.

— Bien sûr que non ! dit-il d'un ton rogue. Mais j'ai appelé ma mère, elle m'a dit que tu étais malade et...

— Tu as vingt-quatre heures de retard. C'était hier que je me sentais mal. Aujourd'hui, tout va bien.

Cette soudaine marque d'intérêt arrivait trop tard et ne la trompait pas : il devait affecter de se soucier d'elle pour que la comédie jouée à sa mère reste crédible.

— Et tu devrais en être content, ajouta-t-elle, car j'ai eu l'impolitesse de dire au docteur Albertini que c'était le vin qui avait causé ce malaise. Ta mère n'est pas près de m'inviter de nouveau !

Sa remarque ne fit pas sourire Lorenzo. Au contraire, il parut se renfrogner encore.

— Ma mère ne m'a pas parlé de cela. Elle m'a laissé entendre que tu étais enceinte. N'essaie pas de me coller cela sur le dos, Lucy ! Tu sais très bien que j'ai toujours pris mes précautions !

Elle s'était levée, ahurie par une telle suggestion, totalement furieuse.

— Je ne suis pas enceinte ! Mais je remarque que ta première supposition a été que je manigançais quelque chose dans ton dos ! Décidément, quand je t'ai dessiné en diable, j'ai eu de l'intuition !

Elle se détourna de lui, dégoûtée, dans l'intention de rentrer mais il l'attrapa par le poignet, l'obligeant à faire volte-face. Quand elle rencontra son regard, elle y lut un tel mélange de désir et de mépris qu'elle en fut bouleversée.

— Quoi qu'il en soit, cela ne change rien à nos accords. Ce soir, tu resteras coite au sujet de ton frère comme du mien, et demain je te remets dans l'avion. Compris ?

— Reçu cinq sur cinq.

Mais l'amertume et la colère trop longtemps ravalées prirent le dessus, et Lucy ajouta :

— Tu dois quand même savoir que j'aimais mon frère. Je n'ai jamais douté qu'il ait tout mis en œuvre pour sauver le tien. Tu as détesté Damien mais les experts, tout comme la police, ont assuré qu'il avait fait ce qu'il fallait. Il a coupé la corde qui le retenait à Antonio pour aller chercher du secours, et ce n'est pas sa faute si ton frère est mort entretemps ! Mais la parole des experts ne te suffit pas : tu as préféré décider seul de la vérité ! Et comme je suis la sœur de Damien, tu me fais payer sa soi-disant culpabilité !

Elle avait à peine fini sa tirade que Lorenzo l'attirait brutalement contre lui. Il écrasa sa bouche

avec une passion impitoyable, qui n'avait rien à voir avec de l'amour. C'était une tentative de domination ! En vain, elle tenta de le repousser, s'apercevant avec désespoir que son corps commençait à la trahir et que, si elle ne se dégageait pas bientôt, elle allait faiblir. Et il allait gagner. Pour éviter de perdre toute estime d'elle-même, elle lui lança un vigoureux coup de pied dans le tibia. Surpris, Lorenzo la lâcha.

Si elle lui avait fait mal, tant mieux ! songea-t-elle en reprenant son souffle. Il avait fait bien pire de son côté.

— Viens avec moi, dit-il d'un ton décidé. J'ai la preuve que Damien n'a pas fait ce qu'il fallait et je vais te la montrer. Il aurait pu sauver Antonio.

\*\*\*

Avant que Lucy comprenne ce qu'il venait de lui dire, il l'entraînait déjà à grandes enjambées vers la demeure.

— Je suis sûre que c'est faux ! Ce que tu viens de dire est une abomination. Celui qui a laissé tomber Antonio, ce n'est pas mon frère, c'est toi ! D'après lui, tu n'étais jamais là, tu passais ta vie en Amérique, changeant de maîtresse tous les mois !

Lorenzo haussa les épaules. Sans paraître remarquer les regards étonnés des domestiques, il conduisit Lucy dans son bureau.

— Assieds-toi, lui intima-t-il, la poussant presque dans un canapé de cuir brun matelassé.

Il se dirigea vers un imposant bureau de ministre, qu'il contourna pour en ouvrir un tiroir. Puis il ramena quelques photos et les posa devant Lucy.

— Regarde. Un ami à moi, Manuel, excellent alpiniste, avait photographié ton frère et Antonio avant leur départ en excursion.

Elle vit l'image des deux jeunes gens rieurs captée par l'œil de l'appareil. Comme ils avaient l'air jeunes, et si pleins de vie ! Dire qu'aucun des deux n'était là aujourd'hui... Sa gorge se serra, pendant que Lorenzo continuait :

— Ton frère et Antonio sont en combinaison rouge, d'accord ?

— Et après ?

— Regarde cette deuxième photo. Manuel l'a prise au téléobjectif alors que Damien et Antonio étaient partis depuis la veille. On voit une seule tache rouge qui se détache nettement. Ton frère. Antonio n'est plus à ses côtés. Sur le négatif de Manuel, le jour et l'heure sont gravés.

Lucy regardait Lorenzo sans comprendre. Elle vit ses yeux flamboyer.

— D'après Manuel et tous les alpinistes que j'ai consultés, si, après l'accident, ton frère se trouvait à cet endroit à cette heure-là, il ne pouvait pas mettre plus de quatre heures à descendre. Et s'il avait appelé les secours au bout de quatre heures, mon frère aurait été sauvé. Or, il n'a prévenu que sept heures plus tard ! Sept heures au lieu de quatre ! Antonio n'a pas tenu...

La voix de Lorenzo s'étrangla, et Lucy eut presque pitié de lui. Il cherchait un responsable à la

mort de son frère, un bouc émissaire, à toute force et à tout prix. Mais ce n'était pas Damien.

— Tu vois, reprit Lorenzo, ton frère est coupable, c'est évident !

Son regard de braise la mettait au défi de le contredire. A quoi bon ? Il était apparemment spécialiste des opinions hâtives, dont il ne démordait jamais une fois qu'il se les était forgées. Ainsi, n'avait-il pas décrété qu'elle était de mœurs légères simplement parce qu'elle avait couché avec lui ?

— Tu y crois vraiment, n'est-ce pas ? souffla-t-elle.

— La preuve est sous tes yeux, Lucy ! A cause de ton frère, j'ai perdu le mien, et ma mère a été brisée.

— Figure-toi que j'en ai souffert aussi, rétorqua-t-elle, lassée de ses prétendues preuves et de la culpabilité qu'il rejetait sur elle. Tout est toujours noir ou blanc pour toi, Lorenzo, tu ne connais pas la nuance. Tu as décidé une fois pour toutes que Damien était fautif, mais ne t'est-il pas venu à l'esprit que mon frère pouvait avoir été affaibli par leur ascension, puis par le fait d'avoir tenu Antonio au bord du vide pendant plus d'une heure ? Il a pu s'évanouir et ne se réveiller que longtemps après...

— Non, Lucy. Damien a dit qu'il pensait être descendu en quatre heures, et la photo prouve qu'il n'en est rien. Je te rappelle que, d'après le médecin légiste, Antonio n'est pas mort des blessures dues à la chute mais d'hypothermie après avoir passé plusieurs heures dans le froid !

Lucy frissonna sous le regard impitoyable de Lorenzo. Les convictions de cet homme étaient inébranlables. Rien ne servait d'argumenter. Était-ce à cause de la force qu'il avait en lui qu'il refusait d'admettre toute faiblesse chez les autres ?

— Alors, reprit-il d'un ton agressif. Qu'as-tu à répondre à cela ?

— Rien, dit-elle à mi-voix. Merci de m'avoir montré les photos : je ne les connaissais pas, et elles m'ont émue. Je peux y aller, à présent ?

Lorenzo plissa les yeux, un instant indécis. Lucy avait l'air d'une étudiante avec ses ballerines et sa mise toute simple. Mais il savait qu'elle était bien loin de l'image que donnaient d'elle ses cheveux ondulés et son visage angélique.

Le jean moulait ses hanches, le chemisier léger laissait deviner la courbe pleine de ses seins... Il sentit son corps réagir et se maudit d'une telle faiblesse. Il prit une grande inspiration, s'obligeant à se détendre. C'était presque fini : plus que quelques heures, et il serait débarrassé d'elle. Il aurait dû en éprouver du soulagement. Pourquoi n'était-ce en rien le cas ?

— Fais ce que tu veux, lui accorda-t-il finalement d'un ton dur, du moment que tu es prête à sept heures pour la réception. Habille-toi pour la circonstance. La petite robe noire de l'autre soir fera l'affaire.

Lucy sortit en ravalant son amertume. Ce rustre avait-il vraiment cru qu'elle allait apparaître à cette soirée en jean et talons plats ? Il lui dictait sa conduite comme si elle n'avait reçu aucune éducation — ce qui était loin d'être le cas. Même si sa famille n'était pas aussi prestigieuse que celle de Lorenzo, elle lui avait permis de faire de bonnes études. Jeune fille, elle avait vécu dans une confortable maison avec jardin, dans une forme d'opulence ; même si tout avait changé après la mort de sa mère, cette femme belle et si douce, que Lucy aimait tant... Mais ce n'était pas le



moment de replonger dans le passé, d'autant que cet épisode dans le bureau de Lorenzo lui avait déjà fait trop de mal.

D'un pas décidé, elle se dirigea vers sa chambre pour se préparer.

\*\*\*

Lucy, admirative, s'arrêta en haut des escaliers. Le grand hall avait été transformé en salle de bal : des arrangements floraux exquis faisaient une haie d'honneur aux futurs danseurs et, à l'une des extrémités, une petite plate-forme avait été dressée pour le quartet qui accordait ses instruments. Déjà, quelques invités déambulaient, les hommes en smoking, les femmes en coûteuses tenues de soirée.

Devant pareil déploiement de luxe, Lucy fut doublement heureuse d'avoir, au dernier moment, ajouté à sa valise la robe que lui avait donné la *contessa*. D'abord parce qu'elle était parfaitement appropriée à une occasion aussi prestigieuse, ensuite parce que cela lui permettait de ne pas suivre les diktats de Lorenzo. La petite robe noire qu'il voulait la voir porter irait à une œuvre de charité ! Dorénavant, elle n'aurait plus jamais à faire ce qu'il exigeait.

Le cadeau de la *contessa* était une robe de grand couturier des années soixante, une mini — comme on disait à l'époque des robes au-dessus du genou —, en fin tricot de soie entièrement rebrodée de sequins blancs, à l'exception d'un dessin psychédélique sur le devant, rebrodé de sequins argentés. C'était une création extraordinaire, qui épousait parfaitement les formes de Lucy et laissait entrevoir le haut de ses seins par un décolleté arrondi. Aux pieds, elle portait de hautes sandales argentées, elles aussi décorées de sequins.

Elle prit une profonde inspiration : elle venait d'apercevoir Lorenzo au bas des escaliers. Elle descendit à sa rencontre, s'interrogeant sur son regard sombre. Était-ce de la fureur qu'il exprimait, ou autre chose ? En tout cas, elle ne pouvait détacher les yeux de lui. En smoking noir et nœud papillon, il était tellement beau et attirant que cela en devenait déraisonnable. Comment pourrait-elle lutter ?

— Tu es en retard, constata-t-il en l'accueillant.

Il l'avait regardée descendre, le souffle coupé, dans cette robe blanche et argent scintillante. Ses cheveux étaient relevés en une élégante torsade qui laissait quelques mèches bouclées encadrer son visage. Ses grands yeux verts étaient discrètement soulignés de mascara et sa bouche, rose et brillante, attirait les baisers. Non ! Non, il devait oublier l'envie qu'il avait de la goûter...

— Désolée, murmura Lucy, lisant dans ses yeux un désir qui ne correspondait que trop au sien.

Mais ce ne fut qu'un instant : Lorenzo baissa les paupières une seconde et, quand il les releva, son regard avait perdu toute expression — sauf une nuance de regret peut-être...

— Ta robe va faire sensation, déclara-t-il en lui donnant le bras.

En voyant toutes les têtes se retourner sur leur passage, Lucy se rendit compte qu'ils formaient un couple incroyable. Mais ce n'était qu'une comédie, dont ils jouaient ce soir le dernier acte.

Ils rejoignirent Anna, qui présenta Lucy à tant de personnes qu'elle en perdit le compte. Elle revit Teresa Lanza, qu'elle avait déjà rencontrée au mariage de Sam. Les invités d'Anna étaient en général très agréables et les conversations allaient bon train. Mais brusquement, une arrivée les réduisit à l'état de murmures : une magnifique femme vêtue de rouge venait d'entrer au bras d'un très jeune homme. Anna les présenta à Lucy :

— Olivia Paglia et son fils, Paolo.

Olivia salua Lucy du plus bref des signes de tête et se jeta au cou de Lorenzo. Elle l'aurait embrassé sur la bouche s'il n'avait pas légèrement détourné la tête ! Les quelques notions que Lucy avait de l'italien lui permirent de comprendre qu'elle remerciait Lorenzo avec profusion pour l'aide qu'il apportait à son mari blessé. Elle se plaignait de ce qu'il était dur pour elle d'être seule, à présent. Le manège de cette femme était clair : elle espérait intéresser Lorenzo en jouant de l'amitié qu'il avait pour son mari. Il ne pouvait manquer de s'en être aperçu tellement c'était flagrant ! En tout cas, ils causaient avec animation, comme deux vieux amis.

Ecœurée, Lucy se détournait lorsque soudain, un visage attira son attention. C'était celui, toujours rieur, de la comtesse Della Scala, qui venait vers elle, bras grands ouverts.

— *Contessa* ! s'exclama Lucy, ravie.

— Ma chère Lucy ! Laissez-moi vous admirer, dit la comtesse en l'embrassant affectueusement.

— Trouvez-vous qu'elle me va bien ? demanda Lucy en désignant sa robe.

— A ravir ! On la croirait créée pour vous ! Que de souvenirs elle me rappelle... J'avais dix-neuf ans quand je l'ai mise pour la première fois et, ce même jour, j'ai rencontré mon mari ! Mais venez donc me montrer ce portrait dont tout le monde parle...

Heureuse de pouvoir s'échapper en compagnie d'une personne aussi agréable, Lucy ne se fit pas prier.

— Il se trouve dans le salon, sur un chevalet.

— Et maintenant, ajouta la comtesse quand elles se furent un peu écartées, vous allez me dire ce que vous fabriquez avec Zanelli. D'accord, il est bel homme, mais beaucoup trop sérieux pour une personne comme vous ! Dans sa vie, il n'y a que le travail qui compte. Et même s'il doit être très agréable d'être sa... partenaire, il faut savoir qu'on n'est qu'un numéro sur une liste déjà longue !

— Rassurez-vous, *contessa*, je ne suis pas avec lui. Je rentre d'ailleurs en Angleterre demain.

Si la comtesse remarqua la pointe d'amertume qui teintait ses mots, elle n'en laissa rien paraître.

Avant qu'elles aient pu rejoindre le salon, Lorenzo les rattrapa.

— *Contessa*...

Il s'adressa à elle dans un italien rapide, mais elle lui répondit en anglais :

— Inutile de vous excuser de ne pas avoir pu me saluer à mon arrivée : j'ai vu que vous étiez très occupé avec la *signora* Paglia... L'accueil chaleureux de Lucy a compensé votre absence.

Lucy nota l'élégance de la fin de non-recevoir et la comtesse, les yeux pétillants d'amusement, se tourna vers elle.

— Allons-y, très chère, dit-elle en lui prenant le bras, plantant là un Lorenzo médusé.

Les deux femmes, l'une jeune, l'autre abordant le deuxième versant de la vie, mais toutes deux belles à faire pâlir d'envie, s'éloignèrent en riant, leurs propos légers flottant jusqu'à lui. Lorenzo les suivit du regard, mi-figue, mi-raisin, conscient de s'être fait poliment écarter.

Subitement, quelqu'un se pendit à son bras.

— Ton amie est charmante, dit Olivia d'une voix douceuse, et sa robe lui va si bien ! Personnellement, je n'aimerais pas porter un vêtement d'occasion mais si elle s'en contente...

— Que veux-tu dire ?

— Oh... Tu ne savais pas que c'était la *contessa* Della Scala qui la lui avait donnée ? Du coup, tu as économisé une robe neuve — car je présume que ta petite protégée n'avait rien de correct à se mettre pour ce soir...

Olivia était vraiment le fiel incarné. Il ne la fréquentait que pour aider son mari, un ami proche dont la santé n'était pas fameuse. Mais, après tout, Federico allait mieux désormais. Il pourrait se passer de ses visites quelques jours, le temps que sa femme aille jeter son dévolu sur quelqu'un d'autre que lui !

Se dégageant du bras d'Olivia, il s'excusa brièvement et se rendit dans le salon où Lucy et la *contessa* avaient disparu.

Quand il y parvint, il eut un choc : Lucy semblait le centre de toutes les attentions et aussi bien Paolo, le fils d'Olivia, que Luigi, un industriel ami d'Anna, la dévoraient d'un regard fasciné. Sans parler des autres... Pourquoi cela lui déplaisait-il autant ?

Machinalement, il attrapa une flûte de champagne sur le plateau d'un serveur et s'avança vers Lucy.

— Quelque chose à boire, *cara* ?

Lucy secoua la tête, accompagnant son refus d'un regard froid. Si l'intérêt de Lorenzo pour elle n'avait pas été factice, il aurait su, depuis le temps qu'il la fréquentait, qu'elle ne buvait jamais de champagne. Mais Lorenzo Zanelli ne s'intéressait qu'à ses propres affaires.

Il ne se laissa pas décontenancer par son refus et, vidant sa flûte d'un trait, s'assit près d'elle et se joignit à la conversation. Sa proximité la troublait : pour un homme impatient de se débarrasser d'elle, il semblait bien pressant ! Était-il jaloux de la petite cour qui s'était formée autour d'elle ? Celle-ci était principalement masculine, et elle s'était rendu compte que certains regards étaient plus qu'admiratifs.

Lorenzo ne la quitta pas plus lorsque le buffet fut déclaré ouvert et qu'elle alla se servir, qu'au moment où l'orchestre joua les premiers accords.

Il l'entraîna sur la piste sans lui demander son avis, comme si cela allait de soi.

Vivait-elle un rêve ? Serrée contre lui, évoluant au rythme langoureux de la musique, Lucy ne savait plus que penser. Et malgré elle, son cœur blessé se remettait à espérer. Mais le charme se brisa dès que Lorenzo ouvrit la bouche, alors qu'il la conduisait d'une main experte :

— C'est pour m'insulter que tu as choisi de porter une robe d'occasion ?

Elle se raidit, glacée par la question qui dissipait si brutalement son rêve.

— Ai-je réussi ? riposta-t-elle, relevant le défi.

— Même pas. Elle est superbe sur toi. Mais si tu n'avais plus rien à te mettre, il te suffisait de me le dire. Je t'aurais offert ce qu'il fallait.

— Tu as suffisamment déboursé pour me faire venir ici. Et je préfère ne plus rien accepter de toi, lâcha-t-elle avec sécheresse. D'ailleurs, ne serait-il pas temps que tu t'occupes un peu des autres invités ?

Le morceau s'arrêtait ; Lorenzo retira son bras de sa taille.

— Certainement. A tout à l'heure, *cara*.

Lucy rejoignit Anna et son groupe d'amis, au premier rang desquels figurait le docteur Albertini. Vers minuit, Anna fit appeler Lorenzo pour lui souhaiter bonne nuit — elle ne veillait jamais plus tard.

— C'est adorable d'avoir passé tout ce temps avec nous autres vieillards, dit-elle en souriant à Lucy. Mais il est temps que je vous laisse avec Lorenzo.

Lucy rougit, embarrassée. Encore aurait-il fallu que Lorenzo veuille d'elle...

Ce dernier embrassa sa mère et, quand elle se fut retirée, il s'approcha de Lucy.

— Je vais effectivement rester à côté de toi. Car dès que je te laisse seule un instant, je te retrouve entourée d'hommes avec lesquels tu flirtes outrageusement, sans te demander l'effet que cela aura sur ma réputation. N'oublie pas que nous sommes censés être ensemble...

Lucy soupira, lasse de s'entendre encore reprocher son comportement, lasse d'être maltraitée de la sorte.

— Je vais me coucher également, dit-elle avec hauteur. Je suis fatiguée de cette comédie.

\*\*\*

Le cœur en miettes, elle remonta à sa chambre. Il était temps que tout ceci se termine, temps qu'elle retrouve sa vie, sa galerie et sa peinture. Au moins, elle aurait sauvé l'entreprise familiale... Durant la soirée, Lorenzo lui avait confirmé avoir donné les ordres nécessaires à sa banque. Il avait tenu parole : elle n'aurait pas souffert pour rien.

Elle fit rapidement sa valise, pour être sûre de pouvoir partir au plus tôt le lendemain, puis elle se coucha, épuisée. Mais c'était une fatigue morale, qui ne l'aida en rien à trouver le sommeil. Pourquoi ne parvenait-elle à se réjouir de retrouver ses Cornouailles et d'échapper à cet homme qui la désirait tout en la méprisant ? Dès le premier jour, quand ils avaient fait l'amour, elle avait su que tous deux ne ressentaient pas la même chose. Elle était remuée corps et âme, mais chez Lorenzo seul le corps était touché. Ne lui avait-il pas dit que le seul instant où il cessait de calculer, c'était au moment de l'orgasme ?

Effondrée, Lucy éclata en sanglots. Elle pleura longtemps, pensant à ses parents et au frère qu'elle avait perdus, et surtout, surtout, à l'amour de Lorenzo qu'elle n'aurait jamais.



Lorenzo l'avait suivie des yeux quand elle était partie se coucher. A peine avait-elle disparu en haut des escaliers qu'elle lui manquait déjà.

C'était stupide, il le savait : sœur de Damien Steadman ou pas, cette femme n'était pas pour lui. Et puis elle était trop jeune — à peine plus âgée que Paolo Paglia ! Le jeune homme lui portait une telle admiration que Lorenzo avait un instant caressé l'idée de lui casser la figure ! Tout comme à ce vieux renard de Luigi, que les jolies femmes attiraient comme un aimant... Le voir faire la roue devant Lucy l'avait horripilé.

Les invités se retiraient à présent, et les domestiques débarrassaient les reliefs du buffet. Au bas de l'escalier, Lorenzo serrait les mains des derniers convives. Lucy l'avait cloué sur place en descendant tout à l'heure, tant elle était belle dans ce nuage de blanc et d'argent. Furieux, il se morigéna : il était encore en train de penser à elle ! Mais comment oublier que son corps ravissant était lové sous les draps là-haut, à quelques mètres de lui ?

— Voilà une soirée très réussie, mon jeune ami ! le complimenta le docteur Albertini. Je suis bien content d'avoir vu Anna aussi en forme. La présence de Lucy lui fait du bien, on dirait qu'elle rajeunit ! A vous aussi, Lorenzo, Lucy est bénéfique. C'est un joyau cette femme : belle, talentueuse, avec un cœur immense — peut-être trop tendre, d'ailleurs...

Lorenzo raccompagna le vieil ami de sa mère, étonné de le trouver aussi loquace. Peut-être avait-il un peu bu ?

— Si j'avais été son médecin personnel, reprit-il, je lui aurais déconseillé l'opération. Mais Lucy voulait sauver son frère...

— Pardon ? demanda Lorenzo, alerté par les intrigants propos du docteur. De quelle opération parlez-vous ?

Le vieil homme leva sur lui un regard étonné.

— Vous ne saviez pas ? J'ai trop parlé, peut-être, alors... Mais maintenant que le mal est fait... Lucy a donné un rein dans l'espoir que la transplantation sauverait son frère. Cela n'a servi à rien, hélas ! Il avait attrapé une de ces maladies tropicales rares que les médecins ne savent pas toujours diagnostiquer. Il a dû en ressentir les premiers symptômes lors de l'excursion qui a été fatale à votre frère mais à l'époque, la clinique où il avait été se reposer a attribué sa faiblesse à la fatigue. Ses reins étaient déjà atteints irrémédiablement. Quand on s'en est enfin rendu compte, sa seule chance était de lui implanter un des reins de sa sœur.

Lorenzo avait pâli.

— Mais... est-ce qu'elle... ne risque rien avec un seul rein ? balbutia-t-il d'une voix rauque, au bord de la panique.

— Oh, non ! On peut très bien vivre ainsi, d'autant qu'elle fait attention à ce qu'elle mange et à ce qu'elle boit. Son malaise de l'autre jour est sans doute dû à un petit excès, même si Anna préférerait la croire enceinte. Mais je l'aurais décelé aux analyses.

Le vieil homme récupéra son chapeau des mains du maître d'hôtel et termina en souriant :

— Je n’aurais pas dû vous dire tout cela, mon jeune ami. Mais je sais que vous le garderez pour vous. Dormez bien !

Encore ébranlé, Lorenzo le salua machinalement et regagna sa chambre.

Dormir ? Il n’y parviendrait jamais après une telle révélation. Il en titubait presque en montant l’escalier. Lucy avait pris ce risque, pour son frère... Et si l’opération avait eu pour elle des conséquences néfastes ? Soudain, le cœur battant, Lorenzo comprit pourquoi cette pensée lui était insupportable : il aimait Lucy.

Oui, il l’aimait, sans doute depuis le premier jour, quand elle avait fait irruption dans son bureau et qu’il l’avait embrassée. Une foule de souvenirs afflua à sa mémoire, notamment leur première nuit, lorsqu’elle s’était donnée à lui avec un tel abandon que, pour une fois, il avait perdu le contrôle de lui-même. Il aurait dû deviner à ce moment-là qu’il ne pouvait l’avoir fait que par amour.

La deuxième fois, quand, une fois leur passion assouvie, ils avaient recommencé, plus lentement, explorant chacun le corps de l’autre, il avait remarqué la cicatrice au bas de ses reins et lui en avait demandé l’origine. Elle avait parlé d’une simple blessure... Malheureusement, peu de temps après, il lui infligeait lui-même un autre type de blessure, d’une cruauté qui le révoltait en y repensant. Comment avait-il pu la traiter ainsi ?

Il se laissa tomber sur son lit, la tête entre les mains. Il avait traité son frère d’assassin, l’avait congédiée avec un tel mépris... Lucy ne pourrait jamais lui pardonner ! Il était bien le banquier sans cœur et manichéen qu’elle l’accusait d’être. Lorsqu’il lui avait jeté les photos de Manuel au visage, dans son bureau, avait-il écouté les autres pistes qu’elle lui suggérait ? Non, hélas ! Et pourtant, le docteur Albertini les lui avait confirmées. Damien avait dû être victime d’un malaise, première manifestation de sa maladie fatale. Voilà pourquoi il avait mis si longtemps à descendre et alerter les secours...

Mais lui, aveuglé, plein de morgue, avait refusé de remettre en cause ce qu’il considérait comme la vérité. Implacablement, sans aucune complaisance envers lui-même, Lorenzo examina chacun de ses actes depuis qu’il avait rencontré Lucy. Et aucun ne trouvait grâce à ses yeux. Il avait lu que l’amour était parfois considéré comme une forme de folie. Cela devait être vrai car rien d’autre ne pouvait expliquer une conduite aussi insensible de sa part.

Il étouffa un gémissement. Seigneur, comment avait-il pu... ?

Soudain, sa résolution fut prise.

\*\*\*

Elle dormait, sublime même dans son sommeil, doucement éclairée par la lampe qu’elle avait oublié d’éteindre. La conscience de Lorenzo lui ordonnait de franchir le seuil en sens inverse et de refermer la porte derrière lui : ne ferait-il pas mieux fait de la laisser tranquille après tout ce qu’il lui avait déjà fait subir ?

Mais il n’était pas altruiste à ce point et, maintenant qu’il avait découvert ses propres

sentiments, il voulait se battre, bec et ongles, pour tenter de regagner la confiance de Lucy. Sans elle, la vie ne valait pas la peine d'être vécue. A l'idée de la perdre, il était déchiré, pantelant, au bord du gouffre.

Doucement, il s'assit au bord du lit et posa la main sur son épaule.

— Lucy...

Dans son rêve, Lucy entendit la voix de Lorenzo. Elle murmura alors son prénom d'une voix sensuelle. Puis elle entendit de nouveau la voix de Lorenzo qui l'appelait, plus fort cette fois, plus proche. Elle se réveilla en sursaut et se dressa sur son séant.

— Lorenzo ?

Ce n'était pas un rêve, il était bien là, assis à son chevet ! Spontanément, elle se rejeta en arrière, remontant le drap sur sa nudité.

— Que fais-tu ici ? reprit-elle, tremblante.

— Je voulais te voir, te dire... m'assurer que tu...

Il semblait hagard et, pour une fois, balbutiant.

— Tu es devenu fou ?

— Fou ? Oui. Mais d'amour pour toi.

D'amour ? Lucy battit plusieurs fois des cils puis écarquilla les yeux de surprise. Elle devait encore être en train de rêver... Mais non, Lorenzo était bien là, la chemise ouverte, les cheveux en broussaille comme s'il y avait passé et repassé les mains. Sur son visage, elle lisait une peine qui lui fendait le cœur.

— Que t'arrive-t-il, Lorenzo ? Ça ne va pas ?

— Non. Mais ça ira si j'arrive à te persuader que je t'aime, poursuivit-il en la dévorant d'un regard hanté. Je suis ravagé de ne pas m'en être aperçu plus tôt. *Dio*, j'espère qu'il n'est pas trop tard !

Lucy osait à peine y croire... Pourtant, de telles paroles ne pouvaient, de la part de Lorenzo, être mises sur le compte d'une divagation, ni d'une plaisanterie. Et son visage était à l'unisson de ses paroles, bouleversé, crispé par l'appréhension. L'homme implacable avait bel et bien disparu. Mais était-ce possible ?

Avec un cynisme qu'elle ne pratiquait pas avant d'avoir rencontré Lorenzo, elle lui jeta :

— Est-ce un dernier stratagème pour coucher avec moi avant que je reparte ? Je sais parfaitement le mépris que tu nourris à mon égard. Tu me prends pour une croqueuse d'hommes, alors que je n'avais fait l'amour qu'une fois avant de te rencontrer. Du coup, tu t'es senti le droit de me proposer ton affreux chantage : m'acheter contre la survie des Plastiques Steadman ! Tout ce que je voulais, au départ, c'était que tu te ranges de mon côté et que tu me vendes pas tes parts. C'est toi qui as fait de moi celle que tu méprises aujourd'hui.

Le cœur battant, elle attendit sa réponse.

— Je m'en rends compte à présent, Lucy, et je te demande pardon pour ce que je t'ai fait subir. J'ai été odieux, avec toi comme avec ton frère. Je ne comprends pas comment j'ai pu agir ainsi ; la seule explication que je trouve, c'est que j'ai été aveuglé : d'abord par le chagrin d'avoir perdu



mon frère et, ensuite, par l'amour que je te porte.

Une lueur sincère brillait dans son regard sombre et Lucy se sentit faiblir. Elle s'en voulait de sa crédulité, elle en voulait à son corps de s'émouvoir et d'espérer... Bon sang, ne connaissait-elle pas Lorenzo ?

— Curieuse façon de m'aimer, reprit-elle avec humeur, que d'avoir passé la soirée en compagnie d'Olivia Paglia. Je ne crois pas que tu aies convaincu grand monde que votre relation était terminée...

Lorenzo lui jeta un regard surpris.

— Mais elle n'a jamais commencé ! Des rumeurs ont couru parce que je me rendais fréquemment chez elle pour aider son mari mais je te jure qu'elles sont sans fondement ! D'ailleurs si jamais j'entends encore ces ragots stupides, j'assigne leur auteur en justice !

Il paraissait sincèrement indigné. Était-il possible qu'elle aussi se soit trompée à son égard ?

— Lucy, reprit-il, je me fiche de ce que tu as entendu dire de moi, je sais que je ne peux vivre sans toi — bien que je ne te mérite pas. Je ne sais pas si tu pourras m'aimer un jour...

Il posa la main sur ses épaules mais Lucy se recula aussitôt.

— Comment serait-ce possible alors que je te connais si peu ?

Elle avait brûlé d'une douce chaleur au contact de ses paumes mais ne voulait pas se rendre encore. Il l'avait tellement maltraitée...

— Tu me connais mieux que beaucoup car, au moins, tu as pu voir mes côtés les plus sombres. Mais je veux te montrer qui je peux être, à présent. Tu dois me faire confiance, Lucy. Quand j'ai appris de la bouche du docteur le sacrifice que tu avais consenti pour ton frère, j'ai eu si peur pour toi que cela m'a ouvert les yeux.

Il s'interrompit un instant et secoua doucement la tête. Lucy retenait son souffle, de peur que Lorenzo cesse de s'ouvrir à elle. Au fond d'elle-même, elle sentait s'embraser les petites étincelles d'espoir qu'elle avait tenté d'éteindre. Elle ne lisait qu'honnêteté et regret sur le visage désespéré de Lorenzo. Et cela déclenchait chez elle une envie folle de prendre le risque, de croire en sa parole.

— Un affreux hasard m'a mis entre les mains le jour même où nous avions rendez-vous des derniers clichés de nos frères, reprit-il. Alors, tous les souvenirs de cette tragédie sont revenus m'assaillir. D'autant que Manuel, l'auteur des photos, ne croyait pas possible qu'un alpiniste confirmé comme Damien puisse mettre si longtemps à redescendre. J'ai accepté son jugement parce qu'il confortait le mien, fruit de ma douleur plus que de mon raisonnement. Et quand je t'ai vue, inconsciemment, j'ai voulu te faire payer ce chagrin. En même temps, j'étais troublé par ta présence, et c'est pour cela que je t'ai embrassée, sans réfléchir — ce qui ne m'arrive jamais. Tu m'attirais à un point incroyable... Et je me suis caché la vérité, qui est que je t'aime de tout mon être.

Doucement, presque respectueusement, il se pencha vers elle et effleura ses lèvres. Lucy le laissa faire. Il y aurait beaucoup de choses à clarifier encore entre eux mais peut-être pouvait-elle lui laisser une chance.

— Crois-tu que nous pourrions effacer le passé ? demanda-t-elle à voix basse.

— Nous tournerons la page. Je sais que tu ne pourras pas m'aimer du jour au lendemain mais laisse-moi te protéger, t'aimer, et peut-être qu'au fil du temps... Je sais que je peux te rendre heureuse au lit mais je saurai le faire de multiples autres façons... si tu acceptes de m'épouser, Lucy.

Lucy crut que son cœur allait éclater. Cette fois, elle ne pouvait douter. Elle lut la vulnérabilité dans le regard de Lorenzo, la crainte terrible d'un refus.

Elle prit une profonde inspiration.

— Tu n'auras pas besoin de faire naître l'amour en moi, Lorenzo. Je t'aime depuis le début... Rien ne pourrait me rendre plus heureuse que de devenir ta femme.

C'était si bon de pouvoir enfin avouer les sentiments qu'elle avait si longtemps étouffés !

Il la serra contre son large torse à lui faire mal.

— C'est vrai ? Tu acceptes ?

Il plongea dans ses yeux un regard de braise dans lequel brillaient deux larmes.

Lucy laissa retomber le drap dont elle se protégeait depuis son intrusion dans la chambre.

— Oui, Lorenzo. Je t'appartiens.

— Seigneur...

Il l'embrassa avec passion, ses mains voyageant sur son corps, assoiffé des trésors qu'elle avait à offrir. Cœur contre cœur, bouche contre bouche, ils basculèrent sur le lit, cédant à leur désir mutuel, fusionnant dans la plus belle des étreintes, partageant une extase sans nuage et sans arrière-pensée. Ils n'étaient plus deux êtres séparés mais les deux moitiés d'un même tout.

— Tu es belle, mon amour, murmura-t-il lorsque enfin rassasiés, ils s'allongèrent dans les bras l'un de l'autre. Je ne te mérite pas mais je ferai tout pour, je te le promets.

— J'ai confiance en toi. Je sais que tu tiens tes promesses — les bonnes comme les mauvaises, ajouta-t-elle avec un petit rire. Je suis payée pour le savoir !

Lorenzo affecta un air furieux.

— Tu te moques de moi ! Ça commence bien ! Mais je sais comment te faire taire...

Il écrasa ses lèvres sur celles de Lucy, et la danse amoureuse reprit jusqu'aux petites heures du matin.

\*\*\*

— Lucy, êtes-vous réveillée ?

C'était la voix d'Anna de l'autre côté de la porte. Avant même que Lucy ait pu répondre, elle avait poussé le battant. Lucy plongea sous les couvertures.

— Je n'arrive pas à trouver mon fils, et j'ai peur que vous ratiez votre av...

Elle s'arrêta net en découvrant Lorenzo dans le lit.

— Bonjour, maman, lança-t-il, très à l'aise. Je tiens à ce que tu sois la première à le savoir : Lucy et moi allons nous marier !

Timidement, Lucy émergea de sous les draps.

— Mais je préfère que tu remettes les félicitations à plus tard, continua-t-il d'un ton amusé. Ma fiancée est rouge comme une pivoine !

Anna se retira avec un grand sourire, tandis que Lorenzo éclatait d'un rire sonore.

# Epilogue

C'était le soir de son anniversaire, et Lorenzo avait prévu d'emmener Lucy pour un week-end romantique en amoureux, à Venise. Depuis leur mariage, par un beau jour d'octobre, dans la cathédrale de Vérone, il était le plus heureux des hommes. Jamais il n'oublierait l'apparition de Lucy, toute de blanc vêtue, marchant vers lui avec un timide sourire. Ce souvenir resterait à jamais gravé dans son cœur. Lucy l'avait surpris en décidant de vivre chez Anna mais ils passaient en général les week-ends à la villa de Santa Margherita.

Sa femme avait empli sa vie de rires et d'amis, et elle lui avait fait le plus extraordinaire des cadeaux en lui donnant un fils. Antonio était né huit mois après leur mariage : Lucy était sûre qu'il avait été conçu le soir même de leurs noces... Il venait de fêter son premier anniversaire et le cœur de son père se gonflait de fierté.

\*\*\*

Au sortir de la sieste d'Antonio, Lucy le prit dans ses bras et caressa ses cheveux d'un noir de jais. Il ressemblait déjà à son père... Elle devait parfois se pincer pour croire à son bonheur. Lorenzo l'avait comblée de toutes les façons possibles : amoureuxment, en lui donnant un fils qu'elle adorait, en se joignant à ses projets pour la Steadman, à présent assurée de sa survie, ainsi que pour le complexe immobilier de Dessington qui avait été construit selon ses plans. Lorenzo avait même racheté la maison familiale et, suivant le souhait de Lucy, celle-ci avait été convertie en lieu d'accueil pour les familles de cancéreux — en hommage à la mère de Lucy morte de cette maladie.

Elle avait gardé la propriété de sa galerie, désormais confiée aux soins d'Elaine. De son côté, elle pouvait, grâce à l'aide d'Anna et d'une nourrice à domicile, conjuguer son art avec les joies de la maternité. Une des tours de la demeure lui était réservée, qu'elle avait transformée en atelier de peinture. D'ailleurs, elle avait une surprise pour Lorenzo, qui n'allait pas tarder à rentrer pour son anniversaire. Elle alla vérifier, Antonio dans les bras, que tout était fin prêt...

\*\*\*

Lorsque Lorenzo arrêta la voiture devant le grand portique de la demeure, il fut accueilli par une banderole où était écrit :

« Joyeux quarantième anniversaire ! »

Il sourit, fronçant les sourcils en même temps qu'il découvrait une foule d'invités se pressant pour l'accueillir sur le perron. Lucy lui avait préparé une fête surprise ! Il pouvait dire adieu à son week-end en amoureux, mais c'était adorable de la part de sa femme.

Elle s'avancait vers lui, le regard plein d'amour, les yeux scintillants de plaisir devant son

étonnement. Et elle était si belle dans son fourreau moulant que Lorenzo eut immédiatement envie d'elle. Leur vie commune n'avait pas ralenti ses élans, bien au contraire.

Lucy descendit les marches et enlaça son époux.

— Joyeux anniversaire, mon chéri !

Il l'embrassa, sous les applaudissements des invités.

— Tu vas me payer ça, murmura-t-il à son oreille. J'avais prévu de t'enlever ce week-end. Cela fait quatre jours que nous n'avons pas fait l'amour !

Il embrassa tendrement son fils, commença à serrer des mains, mais il ne lâchait pas Lucy, un bras toujours passé autour de sa taille. Au pied de l'escalier, il prétexta devoir se changer et entraîna sa femme avec lui.

— Pour qu'elle m'aide à choisir, lança-t-il à la cantonade avant de disparaître avec elle.

A peine dans la chambre, il se déshabilla et commença à la déshabiller.

— Qu'est-ce que tu fais, Lorenzo ? Nos invités...

— Ils peuvent attendre ! Nous allons leur consacrer toute la soirée. Moi, par contre, j'ai trop envie de toi. Viens...

Lucy ferma les yeux, submergée de bonheur. Lorenzo la désirait avec toujours autant de passion, et elle le lui rendait bien. Jamais elle ne se lasserait de lui. Lorenzo l'attira vers le lit, et il ne lui vint pas à l'idée de lui résister, pas même une seconde.

Une fois leur passion assouvie, Lucy se leva et alla chercher un large paquet, qu'elle lui tendit.

— Mon cadeau d'anniversaire, mon amour !

Lorenzo déchira à la hâte le papier et poussa un cri de surprise en découvrant un tableau... C'était son portrait.

— Il était temps que j'en fasse un de toi qui représente qui tu es vraiment, dit-elle avec un sourire timide. J'espère qu'il te plaît.

Lorenzo ne pouvait en détacher les yeux.

— C'est... magnifique, chérie. Tu as un talent fou. C'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire. Je suis tellement heureux... et flatté, que tu me voies sous ce nouveau jour !

Reposant doucement le tableau, il attira Lucy dans ses bras.

La soirée d'anniversaire donnée en l'honneur de Lorenzo Zanelli resta longtemps dans les mémoires, entre autres parce que le maître de maison avait mis deux heures à changer de tenue... en compagnie de sa femme !